The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

Archives nationales de Québec,
Québec, Québec.

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol → (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▽ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:

L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

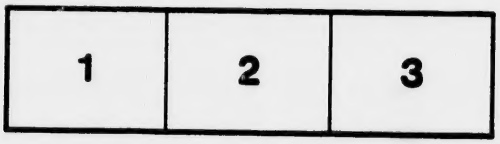
Archives nationales de Québec,
Québec, Québec.

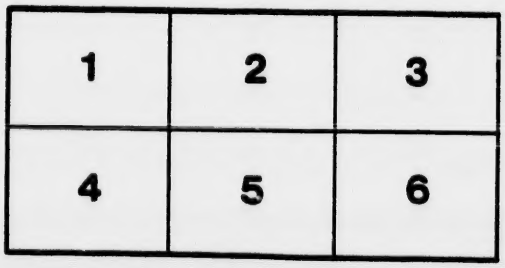
Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole → signifie "A SUIVRE", le symbole ▽ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.





Hector Langevin

LA

LYRE CANADIENNE.

2e ed.

REPERTOIRE

DES MEILLEURES CHANSONS ET ROMANCES DU JOUR.

PAR UN AMATEUR.

Hector L. Langevin,
Avocat

Quebec:
De l'Imprimerie de Wm. Cowan et Fils.
1847.

BIBLIOTHÈQUE DE LA PROVINCE DE QUÉBEC

nom
reve
grin
se v
ridic
tour
dant
nadi
Fra
com
voix
char
char
où e
naïv
les f
term

et sa
qui
et re

Nos ancêtres les français aimaient les chansons. Ils versaient dans ce genre agréable de poésie tout leur esprit et toute la vivacité de leurs sentiments. Soit qu'ils eussent à célébrer leurs nombreuses et brillantes victoires ; à se consoler de leurs revers ; à peindre leurs amours, leurs joies ou leurs chagrins ; à chanter la nature, les arts ; à combattre ou à se venger des tyrans ; à implorer la liberté ; à rire des ridicules ou à exciter la vertu, la chanson était là tour-à tour sémillante, plaintive, guerrière, solennelle, mordante, passionnée ou pleine de folle ivresse. Nous, canadiens, descendants des preux colons de la Nouvelle France nous avons hérité du goût de nos pères pour ces compositions faciles et agréables où la mélodie de la voix vient ajouter tant de force, de tendresse, tant de charme ou d'énergie au sentiment poétique. Les vieilles chansons de la France oubliées et perdues dans le pays où elles prirent naissance, retentissent encore, dans leur naïveté spirituelle, au fond de nos campagnes, à toutes les fêtes de famille. En Canada comme en France on termine tout joyaux repas en chantant à la ronde

Le vin, la gloire et les belles.

L'éditeur du présent ouvrage a cru rendre service et satisfaire le goût général en publiant, sous une forme qui le met à la portée de chacun, un recueil des chansons et romances françaises et canadiennes les plus nouvelles

et les plus célèbres, tout en les intercalant des vieux chants qu'il faut conserver en les publiant, si l'on ne veut les perdre pour jamais. Le pays possède en ce genre un type qui lui est particulier, mais qui a déjà disparu, bien qu'il ait le mérite d'une poésie simple, qu'on pourrait même appeler celle de la nature. Les *chansons de voyageurs canadiens* dont les airs et le rythme s'adaptaient si bien au mouvement des avirons, méritent de conserver leur place parmi nos poésies nationales. Les règles de la prosodie y sont méconnues ; mais cela prouve leur complète originalité et leurs défauts ajoutent à leur prix. Qui changerait le chant si doux, si naïvement plaintif, mais pourtant incorrect, contre les plus belles productions des poètes classiques, aidés des plus célèbres musiciens. Nul canadien ne consentirait à cette profanation, car on ne pourra qu'y perdre.

L'éditeur de ce recueil, qui remplira une lacune dans nos bibliothèques, sur la table de nos salons et qui trouvera bien sa place dans la chaumière, ose espérer que l'encouragement qu'on lui promet lui permettra d'étendre sa publication à plusieurs volumes si le premier ne peut renfermer tout ce qui paraîtra digne d'être conservé, soit à cause du mérite même des productions, soit pour leur antiquité, soit enfin en considération de leur origine canadienne.

A la fin du volume il rassemblera la musique des chansons qui sont adoptées comme nationales, celles des chansons et romances nouvelles, enfin une collection d'airs, de rythmes différents, sur lesquels pourront s'adapter les chansons dont on ne connaîtra pas la musique.

LA LYRE CANADIENNE.

A LA CLAIRE FONTAINE.

Chant National.

A la claire fontaine,
M'en allant promener,
J'ai trouvé l'eau si belle,
Que je me suis baigné ;
Il y a longtemps que je t'aime,
Jamais je ne t'oublîrai.

J'ai trouvé l'eau si belle
Que je me suis baigné,
Et c'est au pied d'un chêne,
Que je m'suis reposé,
Il y a longtemps etc.

Et c'est au pied d'un chêne
Que je m'suis reposé,

Sur la plus haute branche
Le rossignol chantait ;
Il y a longtemps etc.

Sur la plus haute branche
Le rossignol chantait ;
Chante, rossignol, chante,
Toi qui as le cœur gai ;
Il y a longtemps etc.

Chante, rossignol, chante,
Toi qui as le cœur gai,
Tu as le cœur à rire,
Moi, je l'ai à pleurer;
Il y a longtemps etc.

Tu as le cœur à rire,
Moi, je l'ai à pleurer,
J'ai perdu ma maîtresse !
Sans pouvoir la trouver
Il y a longtemps etc.

J'ai perdu ma maîtresse,
Sans pouvoir la trouver ;
Pour un bouquet de rose
Que je lui refusai ;
Il y a longtemps etc.

Pour un bouquet de rose
Que je lui refusai ;
Je voudrais que la rose
Fût encore au rosier,
Il y longtemps etc.

Je voudrais que la rose
Fût encore au rosier ;
Et que le rosier même
Fût dans la mer jeté.
Il y longtemps etc.

LE VÉRITABLE AMOUR.

Romance.

AIR (No. 1.)

Tu demandes Marie,
Si l'amour est menteur;
Si deux fois dans la vie,
On peut donner son cœur ?....
Non, non mon ange, non, non mon ange,
Jamais le cœur ne change,

L'amour d'un jour, l'amour d'un jour,
Ce n'est pas de l'amour.

Celle qui, sur la terre
Seule a pu nous charmer,
On l'aima la première,
On doit toujours l'aimer.
Crois-moi, mon ange, etc.

Mais l'amour pur rayonne ;
Le temps le rajeunit,
Le malheur le couronne,
Et le ciel le bénit !....
Oh ! non mon ange, etc.

Lorsque vient la mort même,
Le cœur va sans regret,
Attendre ce qu'il aime !....
Revoir ce qu'il pleurait !....
Oui, dans le Ciel, dans le Ciel même
Toujours, toujours on s'aime !
Comme le Ciel, comme le Ciel,
L'amour est éternel !

LA NOSTALGIE.

Ou la maladie du pays.

AIR (No. 2.) De la République

Vous m'avez dit : " A Paris, jeune pâtre,
" Viens, suis-nous, cède à tes nobles penchans.
" Notre or, nos soins, l'étude, le théâtre,
" T'auront bientôt fait oublier les champs."
Je suis venu ; mais voyez mon visage.
Sous tant de feux mon printemps s'est fané,
Ah ! rendez-moi, rendez-moi mon village,
Et la montagne où je suis né !

La fièvre court triste et froide en mes veines ;
A vos désirs cependant j'obéis.
Ces bals charmans où les femmes sont reines,
J'y meurs, hélas ! j'ai le mal du pays.
En vain l'étude a poli mon langage ;
Vos arts en vain ont ébloui mes yeux.
Ah ! rendez-moi, rendez-moi mon village,
Et ses dimanches si joyeux !

Avec raison vous méprisez nos veilles,
Nos vieux récits et nos chants si grossiers.
De la féerie égalant les merveilles,
Votre opéra confondrait nos sorciers.
Au saint des saints le ciel rendant hommage,
De vos concerts doit emprunter les sons.
Ah ! rendez-moi, rendez-moi mon village,
Et sa vallée et ses chansons !

Nos toits obscurs, notre église qui croule,
M'ont à moi-même inspiré des dédains.
Des monumens j'admire ici la foule ;
Surtout ce Louvre et ses pompeux jardins ;
Palais magique, on dirait un mirage
Que le soleil colore à son coucher.
Ah ! rendez-moi, rendez-moi mon village,
Et ses chaumes et son clocher !

Convertissez le sauvage idolâtre ;
Près de mourir il retourne à ses dieux.
Là bas, mon chien m'attend auprès de l'âtre ;
Ma mère en pleurs repense à nos adieux.
J'ai vu cent fois l'avalanche et l'orage,
L'ours et les loups fondre sur mes brebis.
Ah ! rendez-moi, rendez-moi mon village,
Et la houlette et le pain bis !

Qu'entends-je, ô ciel ! pour moi rempli d'alarmes:

« Pars, dites-vous ; demain, pars au réveil.
« C'est l'air natal qui sèchera tes larmes ;
« Va refleurir à ton premier soleil."
Adieu, Paris, doux et brillant rivage,
Où l'étranger reste comme enchaîné.
Ah ! je revois, je revois mon village,
Et la montagne où je suis né.

CHANSON BACHIQUE.

Air Connu.

Verse, verse, verse à plein verre
Verse, verse jusqu'à demain !

BUVONS toujours, ne craignons rien, mon frère ;
Nous savons bien
Que le vin nous soutient :
Aux buveurs d'eau déclarons tous la guerre,
Enivrons-nous de ce bon jus divin.
Verse, verse, verse à plein verre,
Verse, verse jusqu'à demain.

Je fus épris d'une beauté trop fière ;

Un franc mépris
De mes feux fut le prix.
Je la pleurai pendant une heure entière,
Mais le bon vin dissipa mon chagrin.
Verse, verse, verse à plein verre,
Verse, verse jusqu'à demain.

Et quand je bois je règne sur la terre,
Et je me crois
Le plus puissant des rois.
Je brave tout, la grêle, le tonnerre ;
En franc buveur je nargue le destin.
Verse, verse, verse à plein verre,
Verse, verse jusqu'à demain.

Sots médecins, qui dépeuplez la terre,
A tous nos maux
Vos remèdes sont faux.
Mais le bon vin fut toujours salutaire ;
A tous les maux ce remède est certain.
Verse, verse, verse à plein verre,
Verse, verse jusqu'à demain.

Un jour le temps, de sa main meurtrière,
De mes vieux ans
Tranchera les instants :
A mes amis, en fermant la paupière,

Je redirai, tenant un verre en main :
Verse, verse, verse à plein verre,
Verse, verse, verse tout plein !

LE VIEUX CAPORAL.

(No. 3.)—Air du Vilain, ou de Ninon chez madame Sévigné.

En avant ! partez, camarades,
L'arme au bras, le fusil chargé.
J'ai ma pipe et vos embrassades ;
Venez me donner mon congé.
J'eus tort de vieillir au service.
Mais pour vous tous, jeunes soldats,
J'étais un père à l'exercice. (*bis.*)
Conscrits, au pas.
Ne pleurez pas.
Ne pleurez pas.
Marchez au pas.
Au pas, au pas, au pas, au pas !

Un morveux d'officier m'outrage ;
Je lui fends !.. il vient d'en guérir.
On me condamne, c'est l'usage :

Le vieux caporal doit mourir.
Poussé d'humeur et de rogomme,
Rien n'a pu retenir mon bras.
Puis, moi, j'ai servi le grand homme.
Conscrits, etc.

Conscrits, vous ne troquerez guères
Bras ou jambe contre une croix.
J'ai gagné la mienne à ces guerres
Où nous bousculions tous les rois.
Chacun de vous payait à boire
Quand je racontais nos combats.
Ce que c'est pourtant que la gloire !
Conscrits, etc.

Robert, enfant de mon village,
Retourne garder tes moutons.
Tiens, des jardins vois l'ombrage :
Avril fleurit mieux nos cantons.
Dans nos bois, souvent dès l'aurore
J'ai déniché de frais appas.
Bon dieu ! ma mère existe encore !
Conscrits, etc.

Qui là-bas sanglote et regarde?
Eh ! c'est la veuve du tambour.
En Russie, à l'arrière-garde,
J'ai porté son fils nuit et jour.

Comme le père, enfant et femme,
Sans moi restaient sous les frimas.
Elle va prier pour mon âme.
Conscrits, etc.

Morbleu ! ma pipe s'est éteinte.
Non pas encore.. Allons ! tant mieux !
Nous allons entrer dans l'enceinte ;
Cà, ne me bandez pas les yeux.
Mes amis, fâché de la peine.
Surtout ne tirez point trop bas.
Et qu'au pays Dieu vous ramène !
Conscrits, etc.

LA DOT DE L'AUVERGNE.

AIR : (No. 4.)

POUR dot ma femme a cinq sous,
Moi, quatre pas davantage ;
Pour monter notre ménage,
Femme ! comment ferons nous ?

La Femme. Cinq sous !

Le Mari. Cinq sous,

Pour monter notre ménage ;

La Femme. Cinq sous !

Le Mari. Cinq sous,

Femme, comment ferons-nous.

La Femme. Et bien nous achèterons,
Un petit pot pour soupière ;
Avec la même cuillère
Tous les deux nous mangerons. } *Bis.*

Le Mari. Pour dot, etc.

La Femme. Et bien nous vendrons de l'eau,
Que l'on trouve à la rivière ;
Tous deux à la timonière
Nous traînerons le tonneau. } *Bis.*

Le Mari. Pour dot, etc.

La Femme. Puis le dimanche au saint lieu,
Nous ferons notre prière,
A l'église sur la pierre
Gratis on peut prier Dieu. } *Bis.*

Le Mari. Pour dot, etc.

La Femme. Puis s'il nous vient des enfants,
Quand nous n'aurions que des filles,
Pourvû qu'elles soient gentilles,
Nous leur dirons à vingt ans. } *Bis.*

Le Mari. Mes enfants voilà cinq sous,
Pour monter votre ménage ;
Avec ça quand on est sage,
On trouve toujours un époux.

Les Enfants. Cinq sous !

Le Pere. Cinq sous,
Pour monter votre ménage,

Les Enfants. Cinq sous, !

Le Pere. Cinq sous,
Allez chercher des époux.

LE NAUFRAGE AU RETOUR.

AIR Connu.

J'AI quitté pour ma belle patrie,
Les climats où l'on trouve de l'or,
Mais battu par les vents en furie,
Me voilà rejeté loin du port :
C'en est fait sur la rive étrangère
Il faudra consumer mes beaux jours
Et mourir sans revoir mon vieux père,
Sans revoir mes fidèles amours.

Entrainé par l'amour des richesses,
Fallait-il renoncer au bonheur ;
Mais pour prix d'une vive tendresse,
Ne laisser qu'abandon, que douleur.
C'en est fait, etc.

Au pays, oui, j'en ai l'assurance,
A toute heure on s'occupe de moi ;
Mais je crains que la douce espérance
Dans les cœurs n'ait fait place à l'effroi.
C'en est fait, etc.

LA SAVOYARDE.

Romance.

AIR : (No. 5.)

Tu vas quitter notre montagne,
Pour t'en aller bien loin hélas !
Et moi, ta mère et ta compagne,
Je ne pourrai guider tes pas !
L'enfant que le ciel vous envoie

Vous le gardez, gens de Paris ;
Nous, pauvres mères de Savoie,
Nous le chassons loin du pays,
En lui disant : adieu ! } *Bis.*
A la grâce de Dieu ! }
Adieu ! à la grâce de Dieu ! (*bis.*)

Ici commence ton voyage ;
Si tu n'allais pas revenir !
Ta pauvre mère est sans courage,
Pour te quitter, pour te bénir.
Travaille bien, fais ta prière,
La prière donne du cœur ;
Et quelque fois pense à ta mère,
Cela te portera bonheur.
Vas, mon enfant, adieu ! etc.

Elle s'en va, douce exilée,
Gagner son pain sous d'autres cieux.
Longtemps, longtemps, dans la vallée
Sa mère la suivit des yeux ;
Mais lorsque sa douleur amère
N'eut plus sa fille pour témoin,
Elle pleura, la pauvre mère !
L'enfant qui lui disait de loin :
Ma bonne mère, adieu ! etc.

CHANSON COMIQUE.

Air Connu.

S'IL est quelque demoiselle
Qui désire un bon époux,
L'occasion est fort belle,
J'en connais un des plus doux :
Il est vieux,
Mais tant mieux ;
Car si madame sait plaire,
Il lui permettra de faire, (*bis.*)
Un, deux ou trois amoureux. (*ter.*)

Et malgré cet avantage
Qui peut avoir des attraits,
De rien ce mari, je gage,
Ne la blâmera jamais :
Car il est
Sourd-muet ;
Et c'est une bonne affaire,
Si l'on juge nécessaire
D'avoir un époux discret.

Parfois l'homme est infidèle,

Celui-ci sera constant ;
Il ne pourra de sa belle
Se séparer un instant,
Pour courir
Au plaisir ;
Hélas ! il n'est pas ingambe,
Car il n'a plus qu'une jambe
Qui ne peut le soutenir.

Il avait dans sa jeunesse,
Les plus beaux, les meilleurs yeux,
Je le dis avec tristesse,
Il les a perdus tous deux !
Dans ce cas,
L'embarras
Qu'il donne est un avantage ;
L'on aime assez en ménage
Un mari qui n'y voit pas.

Si ce portrait-là vous tente,
Dites-le moi sans rougir,
Et demain je vous présente
L'objet qui s'est fait offrir ;
Tout son or,
Son trésor,
Sa femme en sera gardienne ;
Mais il attend qu'il lui vienne,
Car il n'en a pas encor.

LE SOLDAT ET LE BON PASTEUR.

Romance.

AIR: (No. 6.)

Le Soldat. Ô vous, bon pasteur du village
Que, bien jeune, j'ai déserté,
Je viens vous raconter l'usage
Que j'ai fait de ma liberté.
Le malheur a courbé ma tête ;
Mais, bon pasteur, ne craignez rien, (*bis.*)
Je reviens pauvre, mais honnête...

Le Pasteur. Bien, mon enfant, très-bien, très-bien,
Oui, mon enfant, très-bien, très-bien.

Le Soldat. Vous le savez, j'aimais ma mère
Presqu'autant que vous aimez Dieu,
Et c'est pour calmer sa misère,
Qu'un jour j'ai dû lui dire adieu.
Loin d'elle, hélas ! ne gagnant guère,
J'étais pourtant son seul soutien ; (*bis.*)
Mais vous savez... au cimetière...

Le Pasteur. Oui, mon enfant, très-bien, très-bien,
Mon pauvre enfant, très-bien, très-bien.

Le Soldat. Je restais donc seul sur la terre,
Seul, sans famille et sans appui,
Quand, tout à coup, un cri de guerre
Me fit voler à l'ennemi.
J'ai versé mon sang pour la France,
Sans jamais lui demander rien, (*bis.*)
Là haut j'aurai ma récompense...

Le Pasteur. Viens dans mes bras, homme de bien,
Dieu, par ma voix, te dit : très-bien !

LA FRANCE EST BELLE.

AIR : (No. 7.)

LA France est belle ;
Ses destins sont bénis ;
Vivons pour elle ;
Vivons unis.
Passez les monts, passez les mers,
Visitez cent climats divers,
Loin d'elle, au bout de l'univers,
Vous chanterez fidèle :
La France est belle, etc.

Faut-il défendre nos sillons ?
Voyez cent jeunes bataillons
S'élancer, brûlants tourbillons,
Où la foudre étincelle !
La France est belle, etc.

Le temps, au prix de longs travaux,
De nos Etats, jadis rivaux,
Fonda, pour des siècles nouveaux,
L'unité fraternelle.
La France est belle, etc.

Maint peuple, sortant du sommeil,
Salue, à l'horizon vermeil,
Les trois couleurs de ton soleil,
O reine universelle !
La France est belle, etc.

Bon ange, elle aime à protéger
Le Proscrit du bord étranger :
Il vit sans trouble et sans danger,
Murmurant sous son aile :
" La France est belle ;
Ses destins sont bénis.
Vivons chez elle,
Heureux bannis !"

Et nous, ses fils, avec ardeur
Nous travaillons pour sa grandeur,
Offrant à Dieu, son créateur,
Des cœurs brûlants pour elle :
La France est belle, etc.

CHANSON.

Air Connu.

JEUNE fille aux yeux noirs, tu règnes sur mon âme ;
Tiens, voilà des croix d'or, des anneaux, des colliers,"
Des chevaliers ainsi m'ont exprimé leur flamme,
Et moi j'ai refusé l'offre des chevaliers :
La fortune
Importune
Me parait
Sans attraits ;
Sur la terre,
Il n'est guère
De beaux jours
Sans l'amour.

Puis des princes m'ont dit sur des bords plus tranquilles :

" Si tu veux, jeune fille, habiter des palais,
" Nous t'offrons des villas, des prés, des champs fertiles."
Et moi j'ai répondu : tous ces biens, gardez-les ;
La fortune, etc.

Un Proscrit à son tour m'a parlé de tendresse,
L'infortuné fuyait nos rivages ingrats ;
" Toi seule, disait-il, peut charmer ma tristesse ;"
Et moi j'ai répondu : moi je suivrai tes pas !
La fortune, etc.

QUESTIONS DU JEUNE SAVOYARD.

Air : (No. 8.)

On m'assurait dans les montagnes
Qu'on faisait fortune à Paris ;
Moi j'allais quitter nos campagnes,
Quand l'oncle André m'dit, tout surpris :
A Paris, crois qu'on n'peut rien faire
Qu'à force d'or.....
Pauvre petit, ah ! reste encor'
Dans ta chaumière !

J'li réponds : mon oncle, dans c'te ville,
Est-c'que je n'trouv'rons pas d'amis ?
Ah ! qu'i m'dit : tu crois ça facile ;
Mais, à ton âge, c'est ben permis ;
Des amis ! oui, l'on peut s'en faire
Quand on a d'l'or.....
Pauvre petit, etc.

J'li répliq' : pour ma faible enfance
Dieu m'donn'ra ben un protecteur.
Non, m'fait-il, perds-en l'espérance ;
C'est un' chos' si rar' qu'un bon cœur !
On n'trouv' pas d'appui tutélaire,
C'est ceux qu'ont d'l'or.....
Pauvre petit, etc.

Mais, mon oncl', est-c' que l'mariage
N'doit pas embellir mon printemps ?
Mais, mon neveu, t'es d'venu fou, j'gage,
Car je n'somm' pus dans c't'heureux temps
Où garçon d'paille, suivant mon père,
Trouvait fill' d'or.....
Pauvre petit, etc.

Mon oncl', vous m'avez dit, j'espère,
(C'qu'à toujours frappé mes esprits)
Que d'mon pèr' vous n'étiez pas l'frère,
Qu' mon vrai pèr' restait à Paris ?

— Mon n'veu pour qu'i t'embrasse en père,
Il a trop d'or.....
Pauvre petit, etc.

Mon oncl' vous l'savez au pus juste
J'ons d'l'honneur et d'la probité,
J'somm' travailleur, j'somm' franc, j'somm' juste;
— Mon n'veu tu dis la vérité ;
Mais tout ça n'te servira guère,
Tu n'as point d'or.....
Pauvre petit, etc.

Mon oncle où donc trouver, j'vous prie,
La bonté, la franche amitié ;
Pour l'orphelin une patrie,
Pour l'infortuné la pitié ?
— Mon n'veu c'n'est là qu'un' vain' chimère,
Si l'on manqu' d'or.....
Pauvre petit, etc.

Mon n'veu n'cherche pas la fortune,
D's amis, ni d'maîtresse à Paris ;
C'ti-là qu'est dans la classe commune
N'y trouv' que des r'fus, des mépris :
Et dans tout on n' s'y tir' d'affaire
Qu'avec que d'l'or.
Pauvre petit, etc.

PRES DU BERCEAU.

Romance.

AIR : (No. 9.)

COMME un pécheur, quand l'aube est près d'éclore,
Court épier le réveil de l'aurore
Pour lire au ciel l'espoir d'un jour serein,
Ta mère, enfant, rève à ton beau destin :
Ange des cieux, que seras-tu sur terre ?
Homme de paix, ou bien homme de guerre ?
Prêtre à l'autel, beau cavalier au bal,
Brillant poète, orateur, général ?
En attendant sur mes genoux,
Ange aux yeux bleus, endormez-vous !
En attendant, sur mes genoux,
Ange aux yeux bleus, endormez-vous !

Son œil le dit, il est né pour la guerre :
De ses lauriers comme je serai fière !
Il est soldat : le voilà général !
Il court, il vole il devient maréchal !
Le voyez-vous, au sein de la bataille,

Le front radieux, traverser la mitraille ?
L'ennemi fuit : tout cède à sa valeur.
Sonnez clairons ; car mon fils est vainqueur.
En attendant, sur mes genoux, } *Bis.*
Beau général, endormez-vous ! }

Mais non, mon fils, ta mère en ses alarmes
Craindrait pour toi le jeu sanglant des armes ;
Coule plutôt tes jours dans le saint lieu,
Loin des périls, sous les regards de Dieu !
Sois cette lampe à l'autel allumée,
De la prière haleine parfumée;
Sois cet encens qu'offre le séraphin,
A l'éternel avec l'hymne divin :
En attendant, sur mes genoux, } *Bis.*
Mon beau lévite, endormez-vous ! }

Pardon, mon Dieu, dans ma folle tendresse,
J'ai de vos lois méconnu la sagesse.
Si j'ai péché, ne punissez que moi !
J'ai seule, en vous, seigneur, manqué de foi !
Près d'un berceau, le rêve d'une mère
Devrait toujours n'être qu'une prière.
Daignez, mon Dieu, choisir pour mon enfant,
Vous voyez mieux et vous l'aimez autant.
Et toi, mon ange aux yeux si doux,
Repose en paix sur mes genoux !

LE POMMIER DOUX.

Chant de Voyageur Canadien.

AIR Connu.

PAR derrièr' chez mon père,
Vole, mon cœur, vole, vole, vole ;
Par derrièr' chez mon père,
Il y a-t-un pommier doux ;
Il y a-t-un pommier doux,
Tout doux,
Il y a-t-un pommier doux.

La feuille-z-en est verte,
Vole, mon cœur, etc.
La feuille-z-en est verte,
Et le fruit en est doux ;
Et le fruit en est doux,
Tout doux,
Et le fruit en est doux.

Trois filles d'un prince,
Vole, mon cœur, etc.
Trois filles d'un prince,

S'sont endormi' dessous ;
S'sont endormi' dessous,
Tout doux,
S'sont endormi' dessous.

La plus jeun' se réveille,
Vole, mon cœur, etc.
La plus jeun' se réveille :
Ma sœur, voilà le jour ;
Ma sœur, voilà le jour,
Tout doux,
Ma sœur, voilà le jour.

Ce n'est qu'une étoile,
Vole, mon cœur, etc.
Ce n'est qu'une étoile,
Qu'éclaire nos amours ;
Qu'éclaire nos amours,
Tout doux,
Qu'éclaire nos amours.

Nos amants sont en guerre,
Vole, mon cœur, etc.
Nos amants sont en guerre,
Qui combattent pour nous ;
Qui combattent pour nous,
Tout doux,
Qui combattent pour nous.

S'ils gagnent la bataille,
Vole, mon cœur, etc.
S'ils gagnent la bataille,
Ils auront nos amours ;
Ils auront nos amours,
Tout doux.
Ils auront nos amours.

Qu'ils perd' ou qu'ils gagnent,
Vole, mon cœur, etc.
Qu'ils perd' ou qu'ils gagnent,
Ils les auront toujours ;
Ils les auront toujours,
Tout doux,
Ils les auront toujours.

LE CITOYEN.

AIR : (N°. 10)

Mon enfant, tu voudrais comprendre
Ce qu'on entend par Citoyen ;
Les livres n'ont rien à t'apprendre,
Ferme-les, ils n'en disent rien.

Vois travailler sous ma fenêtre
Ce charron ; regarde-le bien ;
Il ne connaît que Dieu pour maître ;
Voilà, mon fils, un Citoyen. } *Bis.*

Vieux débris de la vieille armée,
Il vit tomber nos défenseurs ;
Il pleura la gloire éclipsée,
En espérant des jours meilleurs ;
Soudain la liberté l'appelle,
Le canon gronde, il est soldat ;
Il fait plus que mourir pour elle :
Il conduit ses fils au combat. } *Bis.*

Enfants, dit-il, c'est la patrie
Qui dans nos mains remet son sort ;
Honte à qui ménage sa vie !
Enfants, la victoire ou la mort !
Des larmes sillonnaient sa joue ;
Il combattait, couvert de sang,
Et foulait aux pieds, dans la boue,
L'étendard brisé du tyran. } *Bis.*

Il revient, après la victoire,
Travailler avec ses enfants ;
Que de noms inscrits dans l'histoire
Ne valent pas ces pauvres gens !
Comme eux, ne sers que la patrie,

La gloire est tout, l'argent n'est rien,
Pour qui sait honorer sa vie
Par les vertus du Citoyen. } *Bis.*

Cette horreur de la tyrannie,
Ce mépris d'un vil intérêt,
Ce noble amour de la patrie,
Sont-ils dans le cœur d'un sujet ?
L'orgueil d'un maître est la limite,
Qu'il ne peut franchir vers le bien ;
Son âme étroite est trop petite
Pour les vertus du Citoyen. } *Bis.*

LE SOLEIL DE JUILLET.

AIR Connu.

Vous souvient-il de ce jour où la France,
Prête à périr, sut changer son destin,
Quand l'éternel pesa dans sa balance,
Les droits du peuple et ceux d'un roi divin.
O juillet ! (*ter*) tu redis encore :
Liberté, (*bis*) fais luire ton soleil,

Sous notre drapeau tricolore,
Encore une nouvelle aurore,
La France, (*bis*) sourit à ton réveil. } *Bis.*

Vous souvient-il, dans sa profonde haine,
Qu'un roi bigot, dans sa déloyauté,
Avait rêvé l'inquisition des chaînes,
Mais nous avions juré la liberté.
O juillet, etc.

Vous souvient-il de ce preux Lafayette,
Ce bon vieillard plus noble que les rois ?
Vous l'avez vu marcher à notre tête,
Guider le peuple et défendre ses droits.
O juillet, etc.

Vous souvient-il de ces jeunes élèves,
De ces héros, soldats improvisés ?
Ils s'écriaient en saisissant leurs glaives :
O liberté, tes fils seront vengés !
O juillet, etc.

Vous souvient-il qu'en rompant nos entraves,
Chacun de nous pleurait sur ses succès,
Paris entier sur la tombe des braves,
Fit résonner l'hymne des marseillais.
O juillet, etc.

Vous souvient-il de ce cri de victoire,
Se mariant à l'écho des tambours ?
Oh ! de juillet conservons la mémoire ;
A l'univers parlons de ces trois jours !
O juillet, etc.

CHANSON. (*)

AIR : Un jour pur éclaire mon ame.

JE ne cherche que ta gloire
Et ton bonheur, ô mon pays,
Que les palmes de la victoire
Couronnent le front de tes fils !
Jeune guerrier, l'amour m'enflamme,
Mais connaissez-vous mon amour ?
Ah ! j'aime, tu le sais, mon âme,
Le sol où j'ai reçu le jour. } *Bis.*

Qu'un autre chante sa folie
Et les attraits de son Iris,
Moi, je chanterai ma patrie,

(*) Ce chant est extrait d'une tragédie canadienne : *Le Jeune Latour*. Par M. G. LAJOIE.

Elle seule aura mes souris,
Je veux lui conserver ma flamme
Et lui faire à jamais la cour,
Car j'aime, etc.

Pour elle, autrefois dans les plaines
Nos aïeux ont versé leur sang,
Ils ont su repousser les chaînes,
Moi je veux soutenir leur rang.
Et si mon pays me réclame
Je saurai périr à mon tour,
Car j'aime, etc.

CHANT DE L'OUVRIER.

AIR Connu.

Bon ouvrier, voici l'aurore,
Qui te rappelle à tes travaux ;
Ce matin, travaillons encore,
Le soir sera pour le repos.
Tout seul on s'ennuie à l'ouvrage,
Pour l'abréger on le partage,
A ton aide chacun viendra ;

Du courage, à l'ouvrage,
Les amis sont toujours là,
Du courage, à l'ouvrage,
Les amis sont toujours là. (*bis.*)

Bon ouvrier, c'est le dimanche,
Que tout chagrin est oublié ;
Quelle gaîté, naïve et franche,
Trinquons un verre à l'amitié.
Boire seul est un outrage,
En bon compagnon l'on partage
Cette bouteille que voilà.
Du courage, etc.

Bon ouvrier, quand la tendresse,
De l'hymen te fait une loi ;
Quand à ta gentille maîtresse,
Tu donnes ton cœur et ta foi.
Prends garde, ne sois pas volage;
Car si tu négliges ton ouvrage,
Un autre te remplacera.
Du courage, etc.

LA VARSOVIENNE.

Air : (No. 11.)

Il s'est levé, voici le jour sanglant,
Qu'il soit pour nous le jour de délivrance ;
Dans son essor voyez notre aigle blanc
Les yeux fixés sur l'arc-en-ciel de France.
Au soleil de juillet, dont l'éclat fut si beau,
Il a repris son vol, il fend les airs, il crie :
Pour ma noble patrie,
Liberté : ton soleil ou la nuit du tombeau.
Polonais, à la baïonnette,
C'est le cri par nous adopté,
Qu'en roulant le tambour répète :
A la baïonnette !
Vive la liberté !

" Guerre !... A cheval, Cosaques des déserts,
" Sabrons, dit-il, la Pologne rebelle.
" Point de Balkans ! ses champs nous sont ouverts,
" C'est au galop qu'il faut passer sur elle !"
Halte ! n'avancez pas ! ses Balkans sont nos corps :
La terre où nous marchons ne porte que des braves,
Rejette les esclaves,

Et de ses ennemis ne garde que les morts.
Polonais, etc.

Pour toi, Pologne, ils combattront tes fils,
Plus fortunés qu'au temps où la victoire
Mêlait leur cendre aux sables de Memphis,
Où le Kremlin s'écroula sous leur gloire.
Des Alpes au Thabor, de l'Ebre au Pont-Euxin,
Ils sont tombés, vingt ans, sur la rive étrangère,
Cette fois, ô ma mère,
Ceux qui mourront pour toi dormiront sur ton sein.
Polonais, etc.

Viens, Kosciuszko, que ton bras frappe au cœur
Cet ennemi qui parle de clémence;
En avait-il, quand son sabre vainqueur
Noyait Praga dans un massacre immense.
Tout son sang va payer le sang qu'il prodigua;
Cette terre en a soif, qu'elle en soit arrosée,
Faisons sous sa rosée
Reverdir le laurier des martyrs de Praga.
Polonais, etc.

Allons, guerriers, un généreux effort!
Nous les vaincrons; nos femmes les défient.
O mon pays, montre au géant du nord
Le saint anneau qu'elles te sacrifient.

Que par notre victoire il soit ensanglanté ;
Marche, et fais triompher au milieu des batailles
L'anneau de fiançailles,
Qui t'unit pour toujours avec la liberté !
Polonais, etc.

A nous, Français ! les balles d'Iéna
Sur ma poitrine ont inscrit mes services,
A Marengo le fer la sillonna :
De Champ-Aubert comptez les cicatrices.
Vaincre et mourir ensemble, autrefois fut si doux.
Nous étions sous Paris !... Pour de vieux frères d'armes
N'aurez-vous que des larmes?
Frères, c'était du sang que nous versions pour vous.
Polonais, etc,

O vous, du moins, dont le sang glorieux
S'est, dans l'exil, répandu comme l'onde,
Pour vous bénir, mânes victorieux,
Relevez-vous de tous les points du monde !
Qu'il soit vainqueur, ce peuple, ou martyr comme vous,
Sous le bras du géant, qu'en mourant il retarde,
Qu'il tombe à l'avant-garde,
Pour couvrir de son corps la liberté de tous.
Polonais, etc.

Sonnez, clairons ! Polonais, à ton rang !
Suis sous le feu ton aigle qui s'élance.

La liberté bat la charge en courant,
Et la victoire est au bout de ta lance.
Victoire à l'étendard que l'exil ombragea
Des lauriers d'Austerlitz, des palmes d'Idumée !
Pologne bien-aimée,
Qui vivra sera libre, et qui meurt l'est déjà !
Pologne, etc.

CHANSON BACHIQUE.

Éloge du Vin.

AIR : Les gueux, les gueux, etc.

De la sombre politique
Qui nous absorbe aujourd'hui,
Amis, qu'un refrein bachique
Vienne dissiper l'ennui !
Le vin, le vin
Charme le destin ;
Parlez-moi du vin :
Vive le vin !

La philosophie est belle,

Mais ce n'est qu'un vain propos ;
Sitôt qu'on a besoin d'elle,
Zeste, elle tourne le dos.
Le vin, le vin, etc.

De l'objet qui nous enflamme
Le temps flétrit les attraits ;
On se lasse de sa dame,
Ce jus ne lasse jamais.
Le vin, le vin, etc.

On court après la richesse ;
Mais les suppôts de Plutus
Connaissent-ils l'allégresse
Des gueux, enfans de Bacchus ?
Le vin, le vin, etc.

Pierre, au sein de sa chaumière,
Se grise tranquillement ;
Il est plus roi sur la terre
Qu'un roi qui règne en tremblant.
Le vin, le vin, etc.

Au moraliste qui gronde
On préfère un bon luron ;
Epicure est, dans ce monde,
Bien plus suivi que Zénon.
Le vin, le vin, etc.

Chantez Bacchus avec grâce,
Votre nom s'illustrera ;
Maître Adam, sur le Parnasse,
Dans tous les temps brillera.
Le vin, le vin, etc.

Que ce globe tourne ou roule,
Qu'il doive bientôt finir,
Je m'en ris quand le vin coule,
Et je nargue l'avenir.
Le vin, le vin
Bannit le chagrin ;
Parlez-moi du vin :
Vive le vin.

LA PAUVRE FILLE.

Romance.

AIR : Autrefois j'aimais une belle.

RIEN ne m'appartient sur la terre,
Je n'eus pas même de berceau ;
On me trouva sur une pierre

Devant l'église du hameau.
Du sein maternel repoussée,
J'ai pleuré quatorze printemps ;
Reviens, ma mère, je t'attends
Sur la pierre où tu m'as laissée. } *Bis.*

O ! pourquoi n'ai-je pas de mère ?
Au sein des arbustes fleuris
Chante la fauvette légère,
Son aile couvre ses petits.
Et moi qui me vois délaissée,
Je gémis lorsque je l'entends ;
Reviens, ma mère, etc.

Souvent je contemple la pierre
Où commencèrent mes douleurs ;
En me laissant, ma pauvre mère
Peut-être la mouilla de pleurs.
Je voudrais être caressée,
Je voudrais avoir des parents;
Reviens, ma mère, etc.

Loin de ma famille exilée
Rien ici ne parle à mon cœur ;
Et les enfants de la vallée
Ne m'appellent jamais leur sœur.

Sur ton sein que je sois pressée,
O ! toi qui cause mes tourments ;
Reviens, ma mère, etc.

LE SOLDAT SUISSE.

AIR : Non loin du Palais de Lamire,

Le soldat suisse à sa patrie
Sait conserver toujours son cœur ;
Sur les rochers de l'Helvétie
La liberté fait son bonheur.
Mais il entend des cris d'alarmes,
Il voit couler le sang chrétien ;
Le soldat suisse a pris ses armes :
Le sort des Grecs sera le sien.

Malheureux Grecs ! à l'esclavage
On va livrer tes enfants ;
Des Turcs on excite la rage,
On étouffe vos cris touchants.
Ah ! qui pourra sécher vos larmes ?
Qui sauvera le nom chrétien ?

Enfant de Tell, reprends les armes :
Le sort des Grecs sera le tien.

CHANSON.

Chant de Voyageur Canadien.

Air Connu.

DERRIÈRE chez nous y'a t'un étang,
Derrière chez nous y'a t'un étang ;
Trois beaux canards s'en vont baignant,
Légèrement :
Sautons, légères mesdames,
Sautons légèrement.

Trois beaux canards s'en vont baignant, (*bis.*)
Le fils du roi s'en va chassant,
Légèrement :
Sautons, etc.

Le fils du roi s'en va chassant, (*bis.*)

Avec son grand fusil d'argent,
Légèrement :
Sautons, etc.

Avec son grand fusil d'argent, (*bis.*)
Visa le noir, tua le blanc,
Légèrement :
Sautons, etc.

Visa le noir, tua le blanc, (*bis.*)
O fils du roi tu es méchant,
Légèrement :
Sautons, etc.

O fils du roi, tu es méchant, (*bis.*)
D'avoir tué mon canard blanc,
Légèrement :
Sautons, etc.

D'avoir tué mon canard blanc, (*bis.*)
Par dessous l'aile, il perd son sang
Légèrement :
Sautons, etc.

Par dessous l'aile, il perd son sang, (*bis.*)
Par les yeux lui sort des diamans,
Légèrement :
Sautons, etc.

Par les yeux lui sort des diamans, (*bis.*)
Et par le bec l'or et l'argent,
Légèrement :
Sautons, etc.

Et par le bec l'or et l'argent, (*bis.*)
Toutes ses plum' s'en vont au vent,
Légèrement :
Sautons, etc.

Toutes ses plum' s'en vont au vent, (*bis.*)
Trois dams' s'en vont les ramassant,
Légèrement :
Sautons, etc.

Trois dam's s'en vont les ramassant, (*bis.*)
C'est pour en faire un lit de camp,
Légèrement :
Sautons, etc.

C'est pour en faire un lit de camp, (*bis.*)
Pour y coucher tous les passans,
Légèrement :
Sautons, etc.

LE VIEUX SOLDAT.

Romance.

AIR : T'en souviens tu.

AMI fidèle, écho du bois sauvage !
" Toi, qui toujours sus répondre à ma voix,
" Redis les maux qu'a souffert mon courage :
" Retrace-les pour la dernière fois.
" Sans nul asile, après vingt ans de guerre,
" N'espérant plus les dangers du combat,
" Seul j'habitai cet humble coin de terre,
" En attendant la mort du vieux soldat !

" Lorsque jadis l'aile de la victoire
" Aux bords lointains portait nos étendards,
" Combien ce fer, étincelant de gloire,
" Avec orgueil brillait à mes regards !
" Même aujourd'hui, partageant ma misère,
" Il a gardé le feu de son éclat,
" Et semble dire au chaume solitaire :
" Attendons-nous la mort du vieux soldat ?

" Viens, mon habit, que je t'admire encore !...

ARCHIVES DE LA Province de Québec

" Réjouis-moi de tes nobles couleurs.
" Pourquoi montrer la croix qui te décore ?
" A son aspect je sens couler mes pleurs.
" Quand nous étions sur le champ de bataille,
" Le sort voulut qu'un boulet m'épargnât ;
" Et je vous vois... là !... sur un peu de paille,
" Attendre enfin la mort du vieux soldat !

" Jours d'Austerlitz, de Wagram, de Jemmape,
" Mon cœur palpite à votre souvenir ;
" Ah ! pardonnez la plainte qui m'échappe !...
" Depuis long-temps je n'ai plus d'avenir.
" Sur ce rocher, souvent baigné de larmes,
" Que j'ai maudit et le traître et l'ingrat !
" Mais, plus tranquille, appuyé sur mes armes,
" J'attends en paix la mort du vieux soldat !"

Déjà la nuit remplaçait la lumière,
Un voile épais couvrait l'azur des cieux ;
Sa voix s'éteint !... Il ferme la paupière !...
Côteaux, vallons, ont reçu ses adieux !
Soudain alors, au sein du bois sauvage,
D'un coup de foudre a retenti l'éclat...
Et, le matin, l'oiseau dans son ramage
Eut à pleurer la mort du vieux soldat !

LE CHANT D'AMOUR.

Barcarolle.

AIR: (No. 12.)

QUAND sur les monts qu'elle dessine,
La lune apparait lentement,
Viens sur la plage de Messine,
Viens me chercher, ô mon amant.
Fille charmante sur la Dune,
Ainsi tu parlais ce matin ;
Arrive donc, déjà la lune
S'élève sur le mont lointain. (*bis.*)
Viens, j'ai tendu mes blanches voiles,
Et jusqu'au jour, (*bis.*)
Nous irons chanter aux étoiles,
Un chant d'amour. (*ter.*)

O volupté, voguer ensemble,
Ne plus voir au loin que les cieux,
Et que la mer qui tremble,
Sous leur dôme silencieux.
Oublier la terre et le monde,

Les surveillants et les jaloux ;
Sourire au ciel, sourire à l'onde,
Et nous sourire ensuite à nous. (*bis.*)
Viens, etc.

L'heure s'écoule, et sur la grève,
Seul je languis depuis longtemps,
La lune aux cieux, toujours s'élève,
Arrive donc, ô je t'attends.
N'ai-je pas vu dans la nuit sombre,
Ton voile par l'air agité,
Serait-ce toi, n'est-ce qu'une ombre ?
Oui c'est toi-même, ô ma beauté, (*bis.*)
Viens, le zéphir enfle mes voiles,
Et jusqu'au jour, (*bis.*)
Nous allons chanter aux étoiles,
Un chant d'amour. (*ter.*)

CHANSON MILITAIRE.

Air : Connu.

APRÈS trente ans d'honorables services,
Depuis quinze ans, on m'a fait caporal,
A moi le pompon pour faire l'exercice

Et encore loin pour passer général.
Avec fierté je porte la cocarde,
Je suis l'soutien de mon vieil étendart,
Du drapeau blanc! que l'tonnerr' les bombarde !
Je suis grognard ! morbleu ! je suis grognard ! (*bis.*)

Au premier temps que j'étais à l'armée,
Du régiment j'étais le plus galant;
J'avais toujours cinq à six bien-aimées,
Elles m'appelaient toutes leur *cher amant.*
J'leur promettais, quand j'étais avec elles,
Fidélité quand j'étais à l'écart :
A ma patrie seule je suis fidèle,
Je suis grognard ! etc.

Au cabaret, quand je suis en goguette,
C'est moi qui tiens le discours le plus fin ;
Qu' ce soit au sabre ou à la baïonnette,
Je fais marcher au sort le plus malin.
En maraudant, quand j'fesais la campagne,
J'savais pincer chapons, poulets, canards,
Et d'un bivouac faire un pays de cocagne,
Je suis grognard ! etc.

Quand des conscrits arriv't à la caserne,
Comme plus ancien, je leur fais les honneurs ;
J'leur fais passer vessies pour des lanternes,

Et regaler le plus fin d' nos licheurs.
Leur racontant les effets d'la mitraille,
Les coups d'canon, les prises de nos ramparts,
Ils paient à boire au parler de bataille,
Je suis grognard! etc.

J'ai combattu la Prusse et l'Allemagne,
Et j'ai suivi notre auguste Empereur ;
J'fus en Russie en revenant d'Espagne,
J'ai marqué de germes ma vieill' croix d'honneur.
Quand on réduit la patrie aux alarmes,
Quand on trahit notre nouveau Bayard,
En c'moment là je sens couler mes larmes,
Je suis grognard! etc.

LA VOIX DE DIEU.

AIR : (No. 13.)

JE suis soldat! c'était ma seule envie.
Pour mon pays j'ai, dans plus d'un combat,
Bien jeune encore, oui, j'ai risqué ma vie ;
C'est mon état, je suis soldat!
De deux fils entourée,

Près de son tendre époux,
Ma sœur vit adorée ;
Son sort est des plus doux.
Au village, mon frère
Cultive en paix nos champs ;
De notre vieille mère
Il guide les pas chancelants.
Moi, j'habite les camps ;
Je suis etc.

Marie, en sa tristesse,
Le jour où je partais,
Fidèle à sa tendresse,
M'exprima ses regrets :
" Ne pleure pas, Marie,
" Lui dis-je, il faut partir.
" Mourir pour sa patrie,
" Crois ce cœur qui sait te chérir,
" Va, ce n'est pas mourir !..."
Je suis etc.

Ma mère, hélas ! si tendre,
Voulait me retenir.
Je crois encor l'entendre :
" Dois tu me revenir ?"
Inondé de ses larmes,
" Adieu, lui dis-je, adieu.

" Le peuple crie : aux armes !
" Ma mère, c'est la voix de Dieu !...
" Adieu, lui dis-je, adieu !"
Je suis etc.

CHANSON.

Ronde a l'usage de Noces.

AIR : Gai, gai, gai, etc.

GAI, gai, mariez-vous !
L'mariage
Est chose sage ;
Gai, gai, mariez-vous !
Il est si doux
D'être époux !

A nos pères il plaisait :
Lorsqu'Adam fit ce beau rève
Et qu'il se rapprocha d'Eve,
C'est qu' le serpent lui disait :
Gai, gai, etc.

Le contrat n' fut pas dressé,
Ainsi que la loi le somme,
Mais pourtant tout s' passa comme
Si l' notaire y avait passé.
Gai, gai, etc.

Seuls, d'ennui nous péririons :
On aime quelqu'un qui puisse
Nous dire : " Dieu vous bénisse !"
Lorsque nous éternuons.
Gai, gai, etc.

L'amour, dès qu'on est lié,
N'a qu'un' saison dans la vie :
Heureux quand l'hymen s'appuie
Sur le bras de l'amitié !
Gai, gai, etc.

Nous avons marié l' Chablis
Avec le vin de Madère ;
Et nous marierons, j'espère,
Le Champagne avec le Nuits.
Gai, gai, etc.

Chaq' mariage' me semble beau :
Mais s'il faut que je l'atteste,

Il en est un que je déteste,
C'est celui du vin et d' l'eau.
Gai, gai, etc.

Puisse, dans quinze ou vingt ans,
Tous ceux qui sont à c'te table,
Dans une fête semblable,
Répéter à leurs enfants :
Gai, gai, etc.

LA BATELIÈRE DU RHIN.

Barcarolle.

Air Connu.

Ne rame plus, la belle batelière,
Ne rame plus, en chantant sur le Rhin ;
Le feu du Ciel a brûlé ta chaumière,
Tout a péri, ton malheur est certain !
Et pourquoi donc me désoler ?
Si mon fiancé m'est fidèle,
L'amour saura me consoler,

Et, pauvre, en serai-je moins belle ?
Tant que le ciel bénira tes amours
Rame, Mina, rame, rame toujours! } (*Bis.*)

Ne rame plus, la belle batelière,
Ne rame plus, ce n'est pas tout encore ;
Car, en voulant préserver ta chaumière,
Ton fiancé, Franc le chasseur est mort !
Mais cette fois, frappée au cœur,
Sans dire un mot, la pauvre fille,
Pâle, tomba comme une fleur,
Comme une fleur sous la faucille !
Puisque le ciel t'a ravi tes amours,
Pauvre Mina, qu'il prenne aussi tes jours! } *Bis.*

Reviens à toi, la belle batelière,
Reviens à toi, ton malheur n'est pas grand ;
Je t'ai trompée... auprès de ta chaumière,
Frank le chasseur, est-là-bas qui t'attend !...
Mais à ces mots, la pauvre enfant,
Qui tout à l'heure semblait morte,
Sur ses deux pieds, très lestement,
Se releva joyeuse et forte ;
Puisque le ciel t'a gardé tes amours,
Rame, Mina, rame, en chantant toujours! } *Bis.*

LE RETOUR DU SOLDAT.

Romance.

AIR : Bons habitants du village.

" J'AI servi mon roi, ma patrie ;
" Je reviens, amis, parmi vous.
" Dans cette retraite chérie
" M'attendent les soins les plus doux !
" Là, désormais, à chaque aurore,
" Vous m'entendrez redire encore :
" Que Dieu me conserve toujours
" Et mon vieux père et mes amours !' } *Bis.*

Il cheminait plein d'espérance,
Heureux de plus d'un souvenir,
Le soldat dont la confiance
Se créait ainsi l'avenir.
Enfin, près d'un chaume il s'arrête...
Il s'incline... et sa voix répète :
" Que Dieu me conserve toujours
" Et mon vieux père et mes amours !" } *Bis.*

Soudain de cruelles alarmes

Le font tressaillir de douleur ;
On l'entourre en versant des larmes :
Il comprend bientôt son malheur.
" Et, quoi ! dans la même journée,
" Dit-il, affreuse destinée !
" Ai-je donc perdu pour toujours
" Et mon vieux père et mes amours !" } *Bis.*

A ces mots succède un silence
Précurseur d'un fatal moment ;
L'infortuné, dans sa souffrance,
N'offre plus nul gémissement.
Mais, tandis que tout le village
L'exhortait à prendre courage,
Il avait rejoint pour toujours
Et son vieux père et ses amours ! } *Bis.*

CHANSON.

Le monde comme il est a Present.

AIR : Tout le long de la riviere.

QUAND Dieu débrouilla le chaos,
Trop vite il se tint en repos ;

Du globe arrangeant la surface,
Il crut mettre tout à sa place !
Mais alors, j'en suis curieux,
Où pouvait-il avoir les yeux ?
Qui connaît bien notre machine ronde,
Ne se dit-il pas : " C'est un drôle de monde ? "
Oui, vraiment, c'est un drôle de monde !

Au moindre coin de l'univers,
Rien n'arrive que de travers.
En observant le cours des choses,
Pour peu qu'on remonte à leurs causes,
On est forcé d'en convenir,
Dieu se trompa sur l'avenir.
Qui connaît, etc.

L'auteur de la création
Eut sans doute l'intention
Que chacun, selon son mérite,
Pût ici bas vivre en son gîte :
Car tel fut le commencement...
Hélas ! depuis, quel changement !
Qui connaît, etc.

Le plus souvent, l'homme en crédit
Manque de savoir et d'esprit ;
L'homme libre devient esclave ;

Le poltron prend l'habit du brave ;
L'intolérant est vicieux ;
Et le cafard.... élu des cieux !
Qui connaît, etc.

Le fourbe parle de candeur ;
Le traître jure sur l'honneur ;
L'usurier fait de la morale ;
Le libertin crie au scandale...
Que de contrastes, que d'écarts
Viennent s'offrir à nos regards !
Qui connaît, etc.

C'est surtout au sein des amours
Qu'on trouve le plus de détours.
La bigotte, avec son air prude,
Sur terre a sa béatitude ;
La coquette n'a qu'un amant....
Qu'elle change à chaque moment !
Qui connaît, etc.

Amis, je n'en finirais plus,
Si je frondais tous les abus ;
A présent notre pauvre espèce
Par le mal est conduite en lesse ;
Et, malgré tant de beaux discours,
Le sage répète toujours ;

Qui connaît bien notre machine ronde,
Ne se dit-il pas : " C'est un drôle de monde ? "
Oui, vraiment, c'est un drôle de monde !

LE ROCHER DE SAINT MALO.

AIR Connu.

A tout je préfère
Le toit de ma mère,
Mon rocher de St. Malo,
Que l'on voit sur l'eau,
De loin, sur l'eau. } *Bis.*

Monsieur Duguay m'a dit : Pierre,
Veux-tu venir avec moi ?
Tu seras homme de guerre,
Montant la flotte du roi.
Va, laisse là ton hameau,
Pour mon grand vaisseau si beau !
Non, non, je préfère, etc.

Après combats et naufrage,
De simple mousse du roi,

Tu deviens à l'abordage
Grand amiral comme moi !
Et tu verras les climats,
Où vogue mon beau trois-mats !
Non, non, je préfère, etc.

Au lieu de vieillir sans gloire,
Comme un obscur paysan,
On meurt un jour de victoire,
Pour tombe on à l'océan.
Puis du brave, le requin
Prend le corps pour son butin !
Non, non, je préfère
Qu'ici l'on m'enterre,
Au rocher de St. Malo,
Que l'on voit sur l'eau,
De loin, sur l'eau !

LE DÉPART POUR L'EXIL.

Chant Canadien.

AIR. T'en souviens tu.

"ADIEU, adieu ! d'une cloche sonore
" Les tintements annoncent le départ.

" Adieu, adieu ! nous espérons encore
" De vous revoir ici, ou quelque part,
" Chers compagnons des jours de notre enfance,
" Nous vous quittons en vous serrant la main,
" Le cœur navré, plein de reconnaissance :
" Adieu, adieu ! pensez à nous demain !"

Vous allez, où ? dans une île lointaine ?
Pour bien du temps ?—" Nous ne le savons pas."
—Qu'y ferez-vous ?—" Nous subirons la peine
" D'être en pays où vivent les forçats ;
" Nous ne savons tout ce qu'il faut attendre,
" Dans ce recoin, terreur du genre humain,
" Mais nous savons toujours qu'il faut s'y rendre !
" Adieu, adieu ! pensez à nous demain !"

Pauvres proscrits, que leur sort est funeste !
Leur bras vengeur de chaînes tout chargé !
L'exil, l'exil, voilà ce que leur reste,
De leurs efforts pour notre liberté !
O roi des rois, adoucis leurs misères !
Ils étaient purs ! veille sur leur destin ;
Prends pitié d'eux ; ils sont toujours nos frères
Adieu, adieu ! qu'il reviennent demain !

LE SOLEIL DE MA BRETAGNE.

Melodie.

Air: (No. 14.)

LA mer m'attend, je veux partir demain ;
Sœur, laisse moi, j'ai vingt ans, je suis homme !
Je suis Breton, et je suis gentilhomme,
Sur l'Océan je ferai mon chemin.
— Mais si tu pars, mon frère,
Que ferai-je sur terre ?
Toute ma vie à moi,
Tu sais bien que c'est toi !...
Oh ! ne vas pas loin de notre berceau !
Reste avec moi, ta sœur et ta compagne ;
On vit heureux à la montagne,
Et puis de la Bretagne
Le soleil est si beau !

— Sur un beau brick qui portera ton nom,
Je reviendrai dans un an capitaine ;
J'acheterai ces bois, ce beau domaine,
Et nous serons les seigneurs du canton !
— Mais n'as-tu pas, dit-elle,

Notre pauvre tourelle ?
Pour trésors, le bonheur ?
Pour t'aimer, tout mon cœur ?
Oh ! ne vas pas etc.

Mais il partit quand la foudre grondait ;
Dix ans passés : de lui point de nonvelle !
Près du foyer, sa compagne fidèle
Pleurait toujours et toujours attendait.
Un jour, à la tourelle,
Un naufragé l'appelle,
Lui demande un abri...
— C'est lui ! mon Dieu ! c'est lui !
— Oui, sœur, c'est moi ! je reviens au berceau ;
J'ai tant souffert, loin de toi ma compagne !
Mais je l'oublie, en voyant ma montagne ;
O ma Bretagne,
Que ton soleil est beau !

LA CANADIENNE.

AIR : Connu.

VIVE la Canadienne,
Vole, mon cœur, vole,
Vive la Canadienne,
Et ses jolis yeux doux, !
Et ses jolis yeux doux,
Tous doux,
Et ses joli yeux doux.

Nous la menons aux noces,
Vole, mon cœur, vole,
Nous la menons aux noces
Dans tous ses beaux atours.
Dans tous, etc.

Là, nous jasons sans gêne,
Vole, mon cœur, vole,
Là, nous jasons sans gêne,
Nous nous amusons tous.
Nous nous, etc.

Nous fesons bonne chère,
Vole, mon cœur, vole,
Nous fesons bonne chère,
Et nous avons bon goût.
Et nous, etc.

On passe la bouteille,
Vole, mon cœur, vole,
On passe la bouteille,
Nous chantons nos amours.
Nous chantons, etc.

Mais notre joie augmente,
Vole, mon cœur, vole,
Mais notre joie augmente,
Quand nous sommes bien sâouls,
Quand nous, etc.

Alors toute la terre,
Vole, mon cœur vole,
Alors toute la terre
Nous appartient en tout.
Nous appartient, etc.

Nous nous levons de table,
Vole, mon cœur, vole,
Nous nous levons de table,

Le cœur en amadou.
Le cœur, etc.

On danse avec nos blondes,
Vole, mon cœur, vole,
On danse avec nos blondes,
Nous sautons en vrais fous.
Nous sautons, etc.

Nous finissons par mettre,
Vole, mon cœur, vole,
Nous finissons par mettre
Tout sens dessus dessous.
Tout, etc.

Ainsi le temps se passe,
Vole, mon cœur, vole,
Ainsi le temps se passe,
Il est, ma foi, bien doux.
Il est, etc.

LE LAURIER ET LA ROSE.

AIR : Lorsque jadis l'aile de la victoire.

NOBLE laurier sait parer la vaillance ;
Rose d'amour est la reine des fleurs ;
Rose d'amour embellit l'existence,
Noble laurier fait verser bien des pleurs.
Mais dans ces lieux où la gloire repose,
Dans mon pays où tout homme est guerrier,
Chaque français se pare d'un laurier
Comme une belle d'une rose. } *Bis.*

Vaillant, heureux, en amour comme en guerre,
Si le français brave tous les hasards
Que l'on rencontre au temple de Cythère,
Que l'on rencontre aux nobles champs de mars.
De cette ardeur sachez quelle est la cause :
C'est qu'au retour d'un combat meurtrier
Près de sa belle il dépose un laurier,
Qu'il échange contre une rose. } *Bis.*

Si nos soldats, bravant la mort en face,
Surent trouver un glorieux trépas,
Dans tous nos cœurs n'ont-ils pas une place ?

A cette mort je trouve des appas.
Sur leurs tombeaux que mainte larme arrose,
Pour rendre hommage à plus d'un preux guerrier,
Nous planterons pour ombrage un laurier, } *Bis.*
Nous effeuillerons une rose.

Pour établir un juste parallèle,
Noble laurier nous offre la valeur,
Rose d'amour nous montre la plus belle :
Auprès des deux l'on trouve le bonheur.
Près de Vénus des fleurs à peine écloses,
Mars n'est-il pas un de nos grenadiers ?
Le soldat meurt sur un lit de lauriers, } *Bis.*
La beauté sur un lit de roses.

PIÉTRO.

Romance.

Air : De la Birenne.

Le flot grossit, le ciel est noir
Pourquoi, Piétro, partir ce soir ?
Lui dit sa mère.

L'an passé j'eus beau l'avertir,
Ton frère aussi voulut partir,
Ton pauvre frère ! (*bis.*)
Piétro, sautant dans la nacelle,
Qui fuit loin d'elle,
S'en va chantant :
Nanna m'appelle, } *Bis.*
Elle est si belle, }
Je l'aime tant. (*bis.*)

La mauve blanche, au cri plaintif,
Disait en volant sur l'esquif :
Pêcheur, arrête !
Ce nid, qui m'avait tant coûté,
De ce roc vient d'être emporté
Par la tempête. (*bis.*)
Piétro, luttant avec courage
Contre l'orage,
S'en va chantant :
Nanna, etc.

Un sourd murmure, au bruit des flots,
De temps en temps mêlait ces mots :
Piétro, mon frère !
Avant que son heure ait sonné,
Pour l'âme de ton frère aîné
Une prière ! (*bis.*)
Piétro, pourtant, croit se méprendre,

Et sans l'entendre,
S'en va chantant:
Nanna, etc.

Enfin il a touché les bords,
Mais l'airain sonnait pour les morts,
Sur la tourelle !
Pour qui priez-vous donc, pêcheurs ?
Un d'eux, en étouffant ses pleurs,
Dit: "c'est pour elle." (*bis.*)
Piétro l'entend, pâlit, soupire;
Puis il expire
En répétant:
Nanna, etc.

LA CLOCHE DES OUVRIERS.

AIR : Amant, donne-moi ta main.

J'ENTENDS, ami, la cloche qui résonne,
Pour avertir l'ouvrier matinal ;
Du travail c'est l'heure (*bis*) qui sonne,
Obéissons (*bis*) à ce signal. (*bis.*) } *Bis.*

Dès le matin, pleins d'ardeur et de zèle,
Nous nous rendons gaîment aux ateliers;
Le soir, la cloche (*bis*) nous rappelle,
Et nous rentrons (*bis*) dans nos foyers.(*bis.*) } *Bis.*

Elle a sonné ces jours de notre vie,
Dont la mémoire est sacrée en tout temps;
L'heure d'une union (*bis*) chérie,
La naissance (*bis*) de nos enfants.(*bis.*) } *Bis.*

Un jour aussi, cette cloche sonore
Annoncera la fin de tous nos maux,
Mais elle sera (*bis*) douce encore
Comme en sonnant (*bis*) pour le repos.(*bis.*) } *Bis.*

LE TOURISTE.

AIR: No. 15.

QUEL plaisir, quel plaisir,
De courir,
De voir le monde
A la ronde!

C'est charmant, c'est charmant, (*bis.*)
Un voyage d'agrément !...

Il faut faire ses emplettes,
Ses paquets et ses adieux ;
Pratiquer mille cachettes
Pour les objets précieux ;
Il faut, l'âme à la torture,
S'éloigner du sentiment ;
Aller à la préfecture
Et faire son testament.
Quel plaisir, etc.

J'avais, à la diligence,
Prudemment fait retenir
Deux places pour moi d'avance
Afin de pouvoir dormir.
J'en trouve une..... et la seconde ?
On ne vous a pas trompé ;
Mais l'une est dans la rotonde
Et l'autre dans le coupé.
Quel plaisir, etc.

Je m'installe dans ma cage
Où j'occupe le milieu ;
De voir fermer un vitrage
La nuit j'exprime le vœu ;

On me refuse la clôture
Et voilà, près d'Avallon,
Un côté de ma figure
Qui s'enfle comme un ballon.
Quel plaisir, etc.

A pied, la montagne est rude ;
Mais je vois se dessiner
Le relais où, d'habitude,
On s'arrête pour dîner.
La soupe est là.... bon augure !
Quand j'entends crier soudain :
" Les voyageurs en voiture !"
Le conducteur n'a pas faim.
Quel plaisir, etc.

On a changé d'équipage,
Et trop tard je m'aperçoi,
Que mon malheureux bagage
Voyage à présent, sans moi.
Vous jugez de mes alarmes :
Mon passe-port fait faux bond !
Si bien qu'entre deux gendarmes
On me conduit en prison.
Quel plaisir, etc.

La saison m'appelle à Bade.

J'arrive très bien portant :
Les eaux me rendent malade,
Au jeu je perds mon argent.
Pour passer en Angleterre,
Je navigue à la vapeur,
Mais un trouble involontaire....
A fait.... palpiter mon cœur.
Quel plaisir, etc.

J'en pourrais voir davantage ;
Mais, sans me le reprocher,
Aux délices du voyage
Il est temps de s'arracher.
Vers ma fidèle Ariane
Je reviens, prompt comme l'air....
On me dépouille à la douane,
Je saute en chemin de fer !....
Quel plaisir, etc.

Enfin me voilà, je pense,
Encor vivant, grâce à Dieu !
Mais chez moi, par imprudence,
Les voleurs ont mis le feu....
Congé du propriétaire,
Et, pour raisons de santé,

La femme qui m'était chère
Voyage, de son côté.
Quel plaisir, etc.

LE ROSSIGNOL.

AIR : Qu'il est doux de s'aimer.

Doux rossignol, reste au séjour,
Où tes petits ont pris le jour ; } *Bis.*
Enchante-nous par ton ramage,
Mon cœur, instruit dans ton langage,
Avec l'écho, redit amour. (*bis.*)

De tes concerts mélodieux
Tu priveras trop tôt ces lieux ; } *Bis.*
Quand l'automne flétrit leurs charmes,
Quand tu nous fuis, c'est par mes larmes
Que je réponds à tes adieux. (*bis.*)

Mais aussitôt que le printemps
Aura rendu la fleur aux champs ; } *Bis.*

Ah ! sois fidèle à reparaître,
Reviens au bois qui te vit naître
Redire encor tes doux accents. (*bis.*)

MA NORMANDIE.

AIR : J'ai vu les champs de l'Ibérie.

QUAND tout renaît à l'espérance,
Et que l'hiver fuit loin de nous,
Sous le beau ciel de notre France
Quand le soleil revient plus doux
Quand la nature est reverdie,
Quand l'hirondelle est de retour ;
J'aime à revoir ma Normandie,
C'est le pays qui m'a donné le jour.

J'ai vu les champs de l'Helvétie
Et ses châlets et ses glaciers ;
J'ai vu les champs de l'Italie
Et Venise et ses gondoliers ;
En saluant chaque patrie,
Je me disais : aucun séjour

N'est plus beau que ma Normandie,
C'est le pays qui m'a donné le jour.

Il est un âge dans la vie,
Où chaque rêve doit finir;
Un âge où l'âme recueillie
A besoin de se souvenir.
Lorsque ma muse refroidie
Aura fini ses chants d'amour;
J'irai revoir ma Normandie,
C'est le pays qui m'a donné le jour.

CHANT CANADIEN. (*)

Air : Connu.

NOBLE patron, dont on chôme la fête,
Vois tes enfants devant toi réunis;
Sous ton drapeau qui flotte sur leur tête,
Que par ta main leurs destins soient bénis.
Comme un signal auquel il se rallie,
Le Canadien, t'adoptant pour patron,

[*] Ce chant a été composé pour le banquet de la St. Jean-Baptiste, de 1843, par F. R. Anger, écr., avocat, Québec.

Parmi les peuples prend un nom,
Au ciel un saint qui pour lui veille et prie.(*Bis.*)

Par toi conduits au Canada sauvage,
Quelques Français d'abord l'ont cultivé ;
Nous tenons d'eux ce brillant héritage,
Par eux conquis, et par nous conservé.
En rappelant leur mémoire chérie,
Le Canadien, retrouvant son patron,
Parmi les peuples prend un nom,
Au ciel un saint qui pour lui veille et prie.(*bis.*)

Aux jours d'épreuve, où passe toute race,
Dans nos esprits tu conservas l'espoir ;
Et, quand de morts la justice fut lasse,
Pour tout calmer, tu guidas le pouvoir.
En retrouvant sa première énergie,
Le Canadien rend grâce à son patron,
Et pour toujours il prend un nom,
Au ciel un saint qui pour lui veille et prie. (*bis.*)

CHANT BACHIQUE.

AIR : Voulez-vous suivre mon conseil.

En vain de tous nos héros, (*bis.*)
L'on nous vante les drapeaux ; (*bis.*)
Pour moi c'est à coup de verre
Que je veux faire la guerre.
Lampons, lampons, } *Bis.*
Camarades, lampons. }

Voyez-les sur les remparts
Affronter mille hasards ;
J'aime mieux, chers camarades,
Avaler mille rasades.
Lampons, etc.

Mourir d'un coup de canon,
Quoi de plus beau, dira-t-on ?
Est-ce que pour la victoire
Il faudra perdre le boire ?
Lampons, etc.

Mais si quelque homme de cœur,
Veut éprouver ma valeur;
Qu'il vienne au fond de ma cave,
Il verra si je suis brave.
Lampons, etc,

LOIN DE MON PAYS.

Romance.

AIR: No. 16.

FAUT-IL que déjà de ma vie
Les plus beaux jours soient écoulés!
Seul ici! loin de ma patrie!
Loin de ces lieux si fortunés
Où, simple enfant, je fesais paître
Ce troupeau qu'il fallut quitter!
Mais sur les flots voici paraître
Le vaisseau qui doit m'emporter. } *Bis.*

Si loin de toi! tendre Lucie,
Toujours rêvant à tes attraits,

Du bonheur de te voir, amie,
Serais-je privé pour jamais ?
Sous l'humble toit qui m'a vu naître,
Pourrais-je ne plus habiter ?.....
Mais sur les, etc.

Le désespoir, l'amour, Lucie,
Luttaient dans mon cœur accablé ;
Pour toi, toi seule, ô mon amie,
L'amour à mon âme a parlé.
De ma douleur n'étant plus maître,
Dans la mer j'allais m'élancer...
Mais sur les, etc.

L'ORAGE.

Air : Louise, ma bien-aimée.

Louise, ma douce amie,
Vois donc le temps qu'il fait ;
Déjà tombe la pluie,
Rentrons dans ce châlet.
Regarde ce nuage,

Il est tout chargé d'eau ;
Laissons passer l'orage, (*bis.*)
Le temps deviendra beau. (*ter.*)

Lise, ma douce amie,
Toi qui sais tant charmer,
Que j'aimerais la vie,
Si tu voulais m'aimer.
Car si ta foi me jure
Amour jusqu'au tombeau,
Pour moi, je te l'assure, (*bis.*)
Le temps deviendra beau. (*ter.*)

Lise, ma douce amie,
Un baiser seulement,
Un baiser, je t'en prie,
A ton fidèle amant.
Non, non, dit la bergère,
Car on trompe au hameau ;
Adieu, près de ma mère, (*bis.*)
Le temps deviendra beau. (*ter.*)

AVANT TOUT JE SUIS CANADIEN.

Air : De la pipe de tabac.

Souvent de la Grande-Bretagne
On vante et les mœurs et les lois,
Par leurs vins, la France et l'Espagne
A nos éloges ont des droits.
Admirez le ciel d'Italie,
Louez l'Europe, c'est fort bien ;
Moi, je préfère ma patrie,
Avant tout je suis canadien.

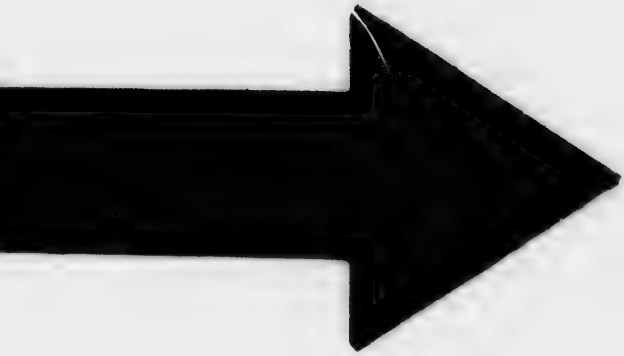
Sur nous quel est donc l'avantage
De ces êtres prédestinés ?
En sciences, art et langage,
Je l'avoue, ils sont nos aînés.
Mais d'égaler leur industrie,
Nous avons chez nous les moyens ;
A tous préférons la patrie,
Avant tout soyons canadiens.

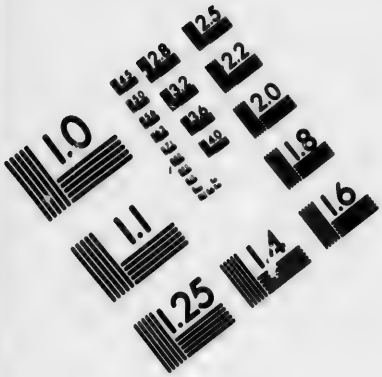
Vingt ans, les français de l'histoire
Ont occupé seul le crayon ;

Ils étaient fils de la victoire,
Sous l'immortel Napoléon.
Ils ont une armée aguerrie,
Nous avons de vrais citoyens ;
A tous préférons la patrie,
Avant tout soyons canadiens.

Tous les jours, l'Europe se vante
Des chefs-d'œuvre de ses auteurs:
Comme elle, ce pays enfante
Journaux, poètes, orateurs.
En vain le préjugé nous crie :
Cédez le pas au monde ancien ;
Moi, je préfère ma patrie,
Avant tout je suis canadien.

Originaire de la France,
Aujourd'hui sujet d'Albion,
A qui donner la préférence,
De l'une ou l'autre nation.
Mais n'avons-nous pas, je vous prie,
Encor de plus puissants liens :
A tous préférons la patrie,
Avant tout soyons canadiens.





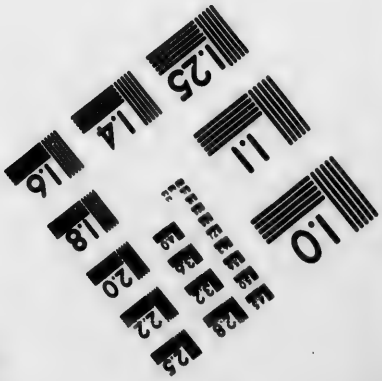
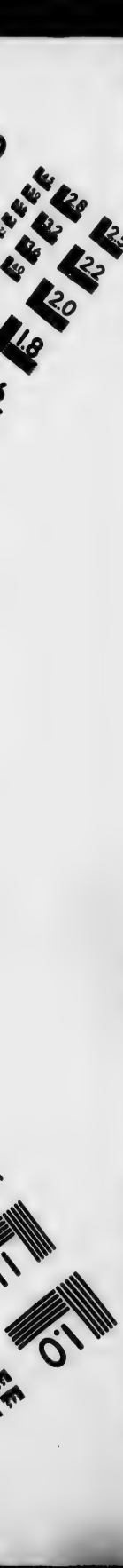


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)

6"

Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503


2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

LE DÉPIT AMOUREUX.

Romance.

AIR : Connu.

Je ne veux plus être fidèle,
Le changement fait le bonheur ;
L'amour doit voltiger de belle en belle,
Le papillon de fleur en fleur.
J'avais d'une trop aimable amie
Fait choix pour embellir mes jours,
La croyant simple autant que jolie,
J'espérais être aimé toujours.
Mais ah ! quel douloureux moment,
Lorsque je vis que bien souvent,
Le soir, un autre amant,
S'offrant,
Charmait celle que durant ma vie
J'aurais adoré constamment.

Je ne veux plus, etc.
Désormais, je n'aurai plus d'alarmes,
De transports, de soupçons fâcheux ;

Mes yeux ne verseront plus de larmes,
Qu'au souvenir de jours heureux.
Oui, je suis sûr que, chaque instant,
L'amour est un cruel tourment
Pour un fidèle et constant
Amant,
Sa belle, à ses yeux, n'a de charmes
Qu'autant qu'elle aime constamment,

Je ne veux plus, etc.
Cependant, si jamais l'infidèle
Revenait à moi quelque jour,
J'oublirais tout, elle est si belle :
Toujours on pardonne à l'amour.
Mais je crains cet objet charmant :
Pourrais-je croire à ses serments ?
Ne suis-je pas dès longtems
Souffrant ?
Je sais que jamais la cruelle
Ne saurait aimer constamment.

LA PRIÈRE DU CHATELAIN.

AIR : Quand je veux chasser la tristesse.

DÉJA le vent du soir soupire
Dans le vieux débris de la tour,
Déjà le flot du lac expire
En murmurant la fin du jour.
Mais on dirait qu'a la rivière
L'écho redit un chant lointain,
Écoutez bien,
C'est la prière du châtelain,
Du châtelain,
Écoutez bien,
C'est la prière,
C'est la prière du châtelain.

Le pâtre, sur sa mandoline,
Module ses refrains d'espoir ;
L'airain sacré de la colline
Annonce l'angélus du soir.
Tandis qu'on prie à la chaumière,
Au loin résonne un chant lointain,
Écoutez, etc.

Là-bas il est dans la vallée ;
Au bois où souffle le zéphir
Il prie au pied d'un mausolée,
Tombe chère à son souvenir.
Sa voix se mêle avec mystère
Aux chansons du hameau voisin,
Écoutez, etc.

CHANSON CANADIENNE.

Air : Connu.

Sol canadien, terre chérie,
Par des braves tu fus peuplée ;
Ils cherchaient loin de leur patrie,
Une terre de liberté.
Nos pères, sortis de la France,
Étaient l'élite des guerriers, (*bis.*)
Et leurs enfants de leur vaillance
N'ont jamais flétri les lauriers. (*bis.*)

Qu'elles sont belles nos campagnes !
En Canada qu'on vit content !

Salut, ô sublimes montagnes,
Bords du superbe St. Laurent !
Habitant de cette contrée,
Que nature veut embellir,
Tu peux marcher tête levée,
Ton pays doit t'énorgueillir.

Respecte la main protectrice
D'Albion, ton digne soutien ;
Mais fais échouer la malice
D'ennemis nourris dans ton sein.
Ne fléchis jamais dans l'orage,
Tu n'as pour maîtres que tes lois !
Tu n'es point fait pour l'esclavage,
Albion veille sur tes droits.

Si d'Albion la main chérie
Cesse un jour de te protéger,
Soutiens-toi seule, ô ma patrie !
Méprise un secours étranger.
Nos pères, sortis de la France,
Étaient l'élite des guerriers,
Et leurs enfants de leur vaillance
Ne flétriront pas les lauriers.

POUR UN SOURIRE.

AIR : Connu.

J'AI des palais aux fronts superbes,
Et les palmiers montent en gerbes
Dans leurs jardins enchantés ;
J'ai des cavales d'Arabie,
De fiers lions de Numidie
Que mon bras seul a domptés ;
Mais pour toi, grecque divine,
Pour l'amour que je devine
Dans ton regard plein d'éclairs,
Je quitterais mon vaste empire
Si tu daignais dans un sourire
Me montrer les cieux ouverts. } *Bis.*

J'ai sous mes lois, voguant par groupes,
Tartanes, bricks, brûlots, chaloupes
A couvrir de larges mers.
Pour mes plaisirs, j'ai tant d'esclaves,
Tant de spahis toujours plus braves,
Qui peupleraient les déserts.
Mais pour toi, grecque divine,

Pour l'amour que je devine
Dans ton regard plein d'éclair,
Je quitterais mon vaste empire,
Si tu daignais, etc.

Dans mon harem brillent sans voiles
Plus de beautés qu'au ciel d'étoiles,
Un regard me les soumet :
Et mes sultanes sont si belles
Que je pourrais, au milieu d'elles,
Rendre jaloux Mahomet.
Dans tes yeux, je le devine,
Tu voudrais, grecque divine,
Voir ce beau sérail désert.
Règne donc seule en cet empire !
Moi, je ne veux que ton sourire } *Bis.*
Où j'ai vu les cieux ouverts.

LE GOURMAND.

Air : De la pipe de tabac.

Qu'on chante le Dieu de la guerre,
Le vin, les belles et Vénus :
Je n'aime que la bonne chère ;

Ainsi je vais chanter Comus.
Oh ! que je chérirais la vie,
Si, plus on dévorait de plats,
Amis, au gré de notre envie,
Moins s'emplissaient nos estomacs !

C'est pour manger que je me lève.
C'est en mangeant que je m'endors,
Et même assez souvent je rêve
Que l'on mange aussi chez les morts.
Un ennemi que je redoute,
Dès que j'y pense, je frémis.
Vous m'avez deviné sans doute :
C'est la diète, mes amis.

Quand je vois tourner une broche,
J'éprouve un plaisir ravissant ;
Mais mon estomac me reproche
De rester à jeûn un instant.
Moi, qui n'aime point qu'on me fronde,
Soudain je me mets à manger ;
Je cesse quand ma panse est ronde,
Et que je ne puis plus bouger.

Une maxime salutaire
Qu'on doit suivre dans un repas,
Mes chers amis, c'est de se taire ;

En parlant on ne mange pas....
Je vous l'avoue, une cuisine
Des biens est pour moi le plus grand :
Que ne puis-je chez Proserpine
Emporter la mienne en mourant !

On me verra toute la vie
A bien manger borner mes soins :
On en glosera, je parie ;
Mais je n'en mangerai pas moins.
A ce plaisir quand je me livre,
Nul souci ne vient me ronger :
Il en est qui mangent pour vivre ;
Moi, je ne vis que pour manger.

LES LANCIERS POLONAIS.

Air : Ici commence ton voyage.

DANS la froide Scandinavie,
Du héros retentit le nom ;
Soudain la Pologne asservie
Se lève pour Napoléon. (*bis.*)

Il avait brisé les entraves
De ce peuple ami des français,
Et la France au rang de ses braves
Compta les lanciers polonais. } *Bis.*

Sans regret quittant leur patrie
Pour Napoléon le guerrier,
Vont au fond de la Sibérie
Cueillir des moissons de lauriers. (*bis.*)
Partout la gloire les appelle,
Ils volent à de beaux succès,
Et partout la gloire est fidèle
Aux braves lanciers polonais. } *Bis.*

Quand la fortune trop volage
Et la plus noire trahison
Ensemble ont trahi le courage
De notre grand Napoléon; (*bis.*)
Il fit, en déposant les armes,
De tristes adieux aux français,
Et l'on vit répandre des larmes
Aux braves lanciers polonais. } *Bis.*

Napoléon, l'âme attendrie,
Leur dit dans ce cruel moment:
Retournez dans votre patrie,
Je vous rends à tous vos serments.

Il croyait, dans son triste asile,
N'être suivi que des français,
Mais il trouve encore dans son île
Ces braves lanciers polonais. } *Bis.*

O vous qu'à nos belles journées
La gloire a fait participer,
Polonais, de vos destinées
Le ciel enfin doit s'occuper. (*bis.*)
Mais fussiez-vous dans les alarmes,
Amis, nous n'oublirons jamais
Que nous avions pour frères d'armes
Les braves lanciers polonais. } *Bis.*

L'ORPHELINE.

AIR : De l'aveugle et son chien.

Sur les débris d'une pauvre chaumière
Une orpheline était assise :
Le vent du soir, sur la bruyère,
Emportait ses pleurs et ses cris.

En gros flocons tombait la neige,
Couvrant les champs d'un blanc manteau,
Mère des cieux, mère, protége,
L'enfant du hameau !.....

Il faisait noir, et lafroidure
Engourdissait ses pieds glacés ;
L'oiseau des nuits, dans la masure,
Disait le chant des trépassés.
Elle pleurait, pauvre orpheline,
Elle avait faim, elle avait peur.
Mère des cieux, Vierge divine,
Protége l'enfant du malheur !.....

Un froid sommeil sur sa paupière
Vint poser un mortel bandeau,
Et pour toujours de sa misère
Elle oublia le lourd fardeau.
Elle mourut, pauvre petite,
Rêvant sa mère au sein des cieux,
Et la Vierge qui nous visite
Porta son âme dans les cieux.

LE CHARME.

Air : Connu.

Le charme est la fleur du bocage,
Qui frémit au souffle des vents ;
C'est le vieillard, courbé par l'âge,
Qui bénit ses jeunes enfants.
C'est le ruisseau de la prairie,
L'oiseau nourrissant ses petits ;
C'est le doux regard d'une amie,
C'est le premier baiser d'un fils. } *Bis.*

Le charme est contre un roc sauvage
L'éternel brisement des flots !
C'est le calme qui suit l'orage,
Après la peine un doux repos.
C'est le vaisseau, fier de ses voiles,
Sillonnant la mer à grand bruit ;
C'est un ciel parsemé d'étoiles,
Un beau matin, un jour qui fuit. } *Bis.*

Le charme est de voir la richesse
Aller au-devant du malheur,

C'est le concert de la sagesse,
Calmant les orages du cœur !
C'est l'abeille qui se repose
D'un travail qui lui fait plaisir,
C'est le papillon sur la rose, } *Bis.*
Que balance le doux zéphir. }

Le charme est de voir l'innocence
Effeuiller des fleurs en ses jeux ;
C'est le premier pas de l'enfance,
C'est l'aspect d'un front vertueux.
C'est le retour dans la patrie,
Après de longs jours de malheur....
Les pleurs d'une mère chérie } *Bis.*
Que l'on presse contre son cœur. }

CHANT BACHIQUE.

AIR : Allons enfants de la patrie.

ALLONS, amis, la nappe est mise ;
Voici l'instant de la gaîté.
S'attrister est une sottise,

On a tout avec la santé. (*bis.*)
De ce jambon voyez la mine !
Il est, sur ma foi, savoureux !
L'amour a longtemps par ses feux
Desséché ma pauvre poitrine :
A boire, mes amis ! buvez à votre tour ;
Versez (*bis*) et que Bacchus remplace enfin l'amour,
Trinquons(*bis*)et que Bacchus remplace enfin l'amour.

LA BELLE FRANÇOISE.

Chant de Voyageur Canadien.

AIR: Connu.

C'EST la belle Françoise,
Allons gai,
C'est la belle Françoise,
Qui veut se marier,
Ma luron lurette,
Qui veut se marier,
Ma luron luré.

Son amant va la voir,
Allons gai,
Son amant va la voir,
Le soir, après souper,
Ma luron lurette,
Le soir, après souper,
Ma luron luré.

Il la trouva seulette,
Allons gai,
Il la trouva seulette,
Sur son lit, à pleurer,
Ma luron lurette,
Sur son lit à pleurer,
Ma luron luré.

Oh ! qu'avez-vous, la belle,
Allons gai,
Oh ! qu'avez-vous, la belle ?
Qu'avez-vous à pleurer,
Ma luron lurette,
Qu'avez-vous à pleurer ?
Ma luron luré.

On m'a dit hier soir,
Allons gai,
On m'a dit hier soir,

Qu'à la guerre vous alliez,
Ma luron lurette,
Qu'à la guerre vous alliez,
Ma luron luré.

Ceux qui vous l'ont dit, belle,
Allons gai,
Ceux qui vous l'ont dit, belle,
Ont dit la vérité,
Ma luron lurette,
Ont dit la vérité,
Ma luron luré.

Viens-t'en me reconduire,
Allons gai,
Viens-t'en me reconduire,
Jusqu'au bord du rocher,
Ma luron lurette,
Jusqu'au bord du rocher,
Ma luron luré.

Adieu, belle Françoise,
Allons gai,
Adieu, belle Françoise,
Moi, je te marîrai,
Ma luron lurette,

Moi, je te marierai,
Ma luron luré.

Au retour de la guerre,
Allons gai,
Au retour de la guerre,
Si j'y suis respecté,
Ma luron lurette,
Si j'y suis respecté,
Ma luron luré.

MA CHAUMIÈRE.

Pastorale.

AIR : Connu.

POUR trouver le parfait bonheur,
Dont le séjour est un mystère,
Consultez toujours votre cœur,
Que ce guide seul vous éclaire.

De vos ambitieux désirs
Fuyez la trompeuse lumière,
Et pour goûter de vrais plaisirs, (*bis.*)
Venez me voir dans ma chaumière. (*ter.*)

Là, vous jouirez des faveurs
Que me prodigue la nature,
Vous y verrez des fruits, des fleurs
Et le crystal d'une onde pure.
Si vous aimez un doux sommeil
Venez dormir sur ma fougère ;
Si vous aimez un doux réveil, (*bis.*)
Réveillez-vous dans ma chaumière. (*ter.*)

Zéphir y parfume les airs,
Des odeurs que la rose exhale,
Vous entendrez les doux concerts
De la fauvette matinale.
Et si vous aimez la gaîté
Que donne un travail salutaire,
On la trouve avec la santé, (*bis.*)
Dans le jardin de ma chaumière. (*ter.*)

La fortune, par des remords,
Souvent nous fait payer ses charmes ;
Moi, je vous offre des trésors
Qui ne coûtent jamais de larmes.

La paix du cœur, de vrais amis,
Mon chien, ma lyre et ma bergère,
Peu de livres, mais bien choisis, (*bis.*)
Voilà les biens de ma chaumière. (*ter.*)

PAUL ET VIRGINIE.

Romance.

Air : Connu.

REPOSE en paix, ma Virginie,
Le repos n'est pas fait pour moi ;
Hélas ! le monde entier, sans toi,
N'a rien qui m'attache à la vie. (*bis.*)

Le plaisir, ainsi que la peine,
Tout passe avec rapidité :
Notre vie n'est qu'une ombre vaine
Qui se perd dans l'éternité.
A nos deux cœurs l'amour barbare
Offrait un riant avenir ;

Et la mort, la mort nous sépare !
C'est pour bientôt nous réunir. (*bis.*)
Repose en paix, etc.

Partout ton image tracée
S'offre à mes tendres souvenirs ;
Ton nom, présent à ma pensée,
S'échappe à travers mes soupirs.
L'horreur de la nuit la plus noire,
Seule, convient à ma douleur ;
Il faudrait perdre la mémoire
Quand on a perdu le bonheur. (*bis.*)
Repose en paix, etc.

Que tu savais rendre touchante
La vertu qui t'embellissait !
Oh ! comme elle était attrayante,
Quand ta bouche nous l'inspirait !
Le besoin de la bienfaisance
A ton cœur se faisait sentir ;
Et quand tu peignais l'innocence
Ton front n'avait point à rougir. (*bis.*)
Repose en paix, etc.

Cruel départ ! fatal voyage !
La mort t'attendait au retour ;
Pourquoi dans le même naufrage
Paul n'a-t-il pas perdu le jour ?

Tendre épouse, sensible amie,
Pouvais-tu vivre loin de moi ?
O Virginie ! ô Virginie !
Je suis plus à plaindre que toi ! (*bis.*)
Repose en paix, etc.

C'est là, sur ce triste rivage,
Que j'achèverai de mourir !
L'écho de ce rocher sauvage
Redira mon dernier soupir.
Je veux pleurer toute ma vie
Le jour qui put nous séparer ;
Mais console-toi, mon amie,
Paul n'a plus longtemps à pleurer ! (*bis.*)
Repose en paix, etc.

SOUVENIR.

Chanson.

AIR: Je loge au quatrième étage.

QUAND jadis l'ingrate victoire
D'un froid dédain paya mes vœux,
Mon cœur se tourna vers la gloire,

Pensant qu'elle éteindrait ses feux.
Fol espoir, trompeuses chimères !
Rien ne peut adoucir mon sort :
Je versais des larmes amères,
Et j'invoquais en vain la mort.

Le temps fut pour moi sans remède.
Huit lustres ont passé depuis.
Aux chagrins le regret succède ;
Et je succombe à mes ennuis.
Toujours, hélas ! mon cœur l'adore :
Je cède à son dernier désir,
Et pars pour la revoir encore
Une fois avant de mourir.

Quel trouble en mon âme éperdue !
Quoi ! je parle de la revoir
Quand les pleurs éteignent ma vue,
Quand je dois perdre tout espoir !
Mais qu'ai-je dit ? Malgré l'absence,
O souvenir consolateur !
Tu sais me rendre sa présence :
Je la vois toujours dans mon cœur.

FLEUR DE MARIE.

Romance.

AIR : Dès mon enfance cet auteur.

FLEUR de Marie a dû souffrir
Aimant Rodolphe comme un frère ;
Elle ose à présent le chérir,
Car, il n'est autre que son père.
Elle n'aime, jusqu'à ce jour,
Que Dieu, le grand air, la nature,
Son rosier, la douce verdure,
Car elle ignorait l'autre amour. (*bis.*)

Enfin, ses tourments vont finir,
Elle vient de quitter la France.
Mais son destin doit s'accomplir
Dans le malheur et la souffrance.
A Gérolstein, riant séjour,
Chacun de l'adorer s'empresse ;
Son père a toute sa tendresse :
Elle n'aura pas d'autre amour. (*bis.*)

Son cousin sait toucher son cœur,
Elle l'aime, et tout lui présage
Que lui seul fera son bonheur;
Il la demande en mariage.
Son rosier décroît chaque jour;
Ce triste emblême de sa vie
Lui rappelle qu'elle est flétrie:
Elle donne à Dieu son amour. (*bis.*)

Pauvre Marie, à dix-huit ans,
Age de douce rêverie,
Veut tout quitter: amis, parents,
Au couvent terminer sa vie!
Elle abandonne sans retour,
A Dieu, son rang, son cœur, son âme.
Pour lui prouver sa vive flamme
Elle n'aura pas d'autre amour. (*bis.*)

Au monde elle a fait ses adieux;
On la conduit à la chapelle;
Elle va prononcer ses vœux....
Mais, là.... son courage chancelle.
De son rosier, le même jour,
Elle a vu la dernière rose,
La pauvre fleur à peine éclose
Meurt sans avoir eu d'autre amour,
Sans avoir jamais eu d'amour,

PAUVRE GAUDRIOLE.

Chanson.

AIR : La bonne aventure, ô gué.

La chanson est maintenant
Une rude école ;
La nouveauté d'à-présent
N'a plus rien de drôle.
Avec Piron et Collé
Le talent s'est envolé...
Pauvre gaudriole,
O gué !
Pauvre gaudriole !

Je ne sais plus égayer,
Car ta gaîté folle
A fini par effrayer
Ma muse frivole.
Béranger s'est retiré,
Chantons un *Miserere*.
Pauvre, etc.

Un petit rimeur du jour,
  Dont tu fus l'idole,
Vint, pour nous chanter l'amour,
  Prendre la parole.
Son courage fut glacé
Par un bravo trop forcé.
  Pauvre, etc.

Un autre, plus aguerri,
  De temps en temps vole
Un beau morceau de Méry,
  Dont chacun raffole.
Quand il l'a bien retourné,
Sa muse lui rit au nez...
  Pauvre, etc.

L'huissier fait couplet grivois,
  Pour la gloriole ;
Entouré de ses exploits,
  Il perd la boussole ;
Il met sur papier timbré,
Chaque vers... qu'il a volé.
  Pauvre, etc.

Ma chanson, qui n'a pas l'air
  D'une gaudriole,
Fut faite et mise sur l'air
  D'une gaudriole.

Son sujet est pris en l'air ;
Avouez, sans avoir l'air,
Que ma gaudriole
A l'air
D'une gaudriole !

LE P'TIT BONHOMME VIT ENCORE.(*)

Chanson Canadienne.

Air : Connu.

SOUVENT notre plus doux penchant
Est condamné par la sagesse ;
Elle nous commande sans cesse,
De résister au sentiment.
Contre nos goûts elle murmure,
Mais veut-on vaincre la nature,
On s'aperçoit qu'au moindre effort
Le p'tit bonhomme vit encor !

* Cette chanson est supposée avoir été composée par M. Joseph Quesnel, en 1801.

Ariste, cet aimable acteur,
Par scrupule quitte la scène ;
Il résiste au goût qui l'entraîne,
C'est un dévot plein de ferveur ;
Mais qu'on lui parle de théâtre,
Il devient gai, même folâtre,
Son penchant le trahit d'abord ;
Le p'tit bonhomme vit encor !

Lycas, déjà sur le retour,
Se livre à la philosophie,
Il veut, et pour toute la vie,
Briser les chaînes de l'amour ;
Il voit Aminte, et dans son âme
Soudain se rallume la flamme,
Du plaisir il sent le transport ;
Le p'tit bonhomme vit encor !

Argon, né fourbe et sans esprit,
A d'un trompeur le caractère,
La mort dit : j'en fais mon affaire,
Et la fiève aussitôt le prit :
Il s'adresse au docteur Penkrève,
C'est tout dire, il faut bien qu'il crève :
Hé bien, il a trompé la mort,
Le p'tit bonhomme vit encor !

Le vieux Clion, dans le barreau,

Est convaincu d'être faussaire ;
Certes, il doit, pour cette affaire,
Gambiller au bout d'un cordeau ;
Sa jeune épouse sollicite,
A son juge elle rend visite ;
Femme jolie vaut un trésor :
Le p'tit bonhomme vit encor !

Les exploits d'un guerrier fameux
Causaient une terreur secrète ;
On le tue en pleine la gazette,
Et tout le monde dit : tant mieux ;
Mais, tandis qu'on se félicite,
Voilà que le mort ressuscite ;
Certes, la gazette avait tort :
Le p'tit bonhomme vit encor !

La guerre a fait couler le sang
Dans tous les coins de ma patrie ;
Jamais l'affreuse tyrannie
Ne fit périr tant d'innocents ;
Pour moi, que les destins prospères
Ont sauvé du sort de mes frères,
Je dis, en bénissant mon sort :
Le p'tit bonhomme vit encor !

LE GONDOLIER.

Barcarolle.

AIR : Un beau soleil luira demain.

Dès le matin, le gondolier
En ramant chante à plein gosier :
Buveur, amant, il est fidèle
A Bacchus ainsi qu'à sa belle.
O vous que mine le chagrin,
De gaîté voulez-vous un grain ?
Entrez, entrez dans ma gondole ;
Plaisir y croît, chagrin s'envole.

Chacun le sait, le gondolier
En amour n'est pas écolier ;
Toujours ramant, c'est à Cythère
Qu'il conduit sa barque légère.
Jeune tendron fait pour charmer,
Si vous ignorez l'art d'aimer,
Entrez, entrez, etc.

Contre l'ennui le gondolier
A su se faire un bouclier,

Du matin au soir il répète
Gai refrain, vive chansonnette :
Pour chanter comme moi toujours
Bacchus, Vénus et les amours,
Entrez, entrez, etc.

Suivez l'avis du gondolier,
Partout il est franc du collier :
Livrez vos cœurs à la folie,
Bannissez la mélancolie.
Pour goûter ma félicité,
Pour bien partager ma gaîté,
Entrez, entrez, etc.

LA GONDOLE.

Air : Connu.

Barcarolle.

DOUCEMENT balancée au souffle de la brise,
La gondole fendait, le golfe de Venise ;
Elle portait à bord deux naïves beautés,
Qui répétaient en chœur, sur les flots agités :

Que notre barcarolle
Eveille au loin l'écho,
Tandis que la gondole,
Par un tems calme et beau,
Vogue, vogue sur l'eau, (*bis.*)
Tandis que la gondole,
Vogue, voguait sur l'eau. (*ter.*)

Pour embellir nos chants, mêlons, se disaient-elles,
Aux accords de la voix les sons de luths fidèles,
La brise harmonieuse, en traversant les mers,
Aux bords que nous quittons redira ces concerts.
Que notre, etc.

Tel fut l'amusement de la journée entière,
Et le soir, à Saint-Marc, on sonnait la prière,
Quand, sur les flots émus, l'on entendit encor,
La voix qui lentement se rapprochait du port.
Que notre, etc.

LE RÊVE DU MOUSSE.

AIR : No. 17.

L'AIR était froid, ma mère ;
Oh ! comme il était froid !
La brise était amère
Sur la flotte du roi.
Mais au fond de mon âme,
Dans des flots de soleil,
Marseille aux yeux de flamme
Réchauffait mon sommeil,
Lorsqu'une blanche fée,
De vos voiles coiffée
M'appelle au fond de l'eau,
Bonjour, ma mère ; oh !
Que mon rêve était beau !

" — Viens, disait votre image ;
L'eau seule est entre nous,
Trop vite ton jeune âge,
A quitté mes genoux :
Viens, que je berce encore
Tes rêves de printems ;

Les flots en font éclore
Qui nous calment longtems !..."
Et mon âme étonnée
Se réveille entraînée
Par les baisers de l'eau.
Bonjour, etc.

La flotte dans les ombres
En silence glissa ;
Avec ses ailes sombres
Mon vaisseau s'effaça...
Sous sa lampe pieuse
Sans cesser de courir,
La lune curieuse
Me regardait mourir.
Je n'avais plus de plainte :
Trois fois ma voix éteinte
S'évanouit dans l'eau....
Bonjour, etc.

C'en était fait du mousse,
Mère, sans votre voix ;
Sa clameur forte et douce
Me réveilla trois fois.
Sous les vagues profondes
Nageait en vain la mort :
Vos deux bras sur les ondes
Me poussaient vers le port,

Et votre âme en prière
Semait une lumière
Entre le ciel et l'eau.
Bonjour, etc.

A DES JEUNES FILLES.

AIR : Jeunes filles aux yeux noirs.

C'EST plaisir de vous voir, ô blondes jeunes filles,
Courir à travers prés après des papillons !
C'est plaisir de vous voir, si jeunes, si gentilles,
Courber les mille fleurs qui couvrent les sillons !
Vole, vole,
Tête folle,
Papillon
Du vallon,
Sur ton aîle,
Blanche et frêle,
Le plaisir
Semble fuir.

Il est doux, n'est-ce pas, dans la jeunesse heureuse,
Quand on ne connaît rien des peines d'ici-bas,
De folâtrer ainsi, l'âme toute rieuse,
Un air pur sur la tête et des fleurs sous les pas.
Vole, vole, etc.

Courez, foulez encor l'herbe de la prairie,
Épanouissez-vous aux rayons du soleil;
Riez, car c'est pour vous que la terre est fleurie,
Riez, car c'est pour vous que le ciel est vermeil!
Vole, vole, etc.

Oh! vos jours sont si beaux, si douces vos pensées,
Votre cœur est si jeune et votre front si pur,
De tant d'enivrements vos âmes sont bercées,
Qu'on craint par un regard de troubler votre azur.
Vole, vole, etc.

Je ne vous dirai pas, heureuses ignorantes,
Que les plus belles fleurs ont leur poison amer;
Vivez sans demander au doux parfum des plantes
Ce qu'il sera demain, ce qu'il était hier.
Vole, vole, etc.

Folles, lorsqu'en jouant vous effeuillez des roses,
Vous ne savez combien en tombent de vos mains;

Ainsi, sans les compter, sans remonter aux causes,
Laissez couler vos jours si purs et si sereins.
Vole, vole, etc.

Comme de vos cheveux les boucles découlées
Se laissent caresser par l'haleine des vents,
Ainsi laissez tomber vos heures écoulées,
Et ne demandez pas ce qu'en fera le temps.
Vole, vole, etc.

JE NE M'EN SOUVIENS PLUS.

Chansonnette.

Air : Connu.

Pourquoi gronder, ô mon ancienne amie,
Si ma mémoire a suivi mes amours ?
J'avais, dis-tu, d'un air de bonhomie,
Fait le serment de t'adorer toujours.
Employant tout pour te rendre sensible,
Je t'appelais et Ninon et Vénus,

J'ai dit cela, ma chère, c'est possible,
Mais aujourd'hui je ne m'en souviens plus ;
J'ai dit cela, c'est possible,
Mais aujourd'hui je ne m'en souviens plus,
Non, non, non, je ne m'en souviens plus,
Non, non, non, je ne m'en souviens plus.

Voulant bientôt, contre mon inconstance,
Te rassurer par un nœud éternel,
Perdant pour toi ma douce indépendance,
J'ai désiré te conduire à l'autel.
Me marier ne m'était point pénible,
Je te trouvais des grâces, des vertus,
J'ai dit cela, etc.

Bref, tu prétends, et je veux bien le croire,
Que je t'ai dit : si je deviens trompeur,
Pour me punir d'une action si noire,
Je te permets de me percer le cœur.
Ah ! ne va pas, dans un transport terrible,
Te préparer des regrets superflus.
On dit cela, ma chère, c'est possible,
Le lendemain on ne s'en souvient plus ;
On dit cela, c'est possible,
Le lendemain on ne s'en souvient plus,
Non, non, non, on ne s'en souvient plus,
Non, non, non, non, non, non, on ne s'en souvient plus.

LE REFRAIN DES OUVRIERS.

AIR : No. 18.

REFRAIN.

CHANTONS, chantons, dans chaque métier :
Le chant ranime un bon ouvrier.
Le chant nous délasse,
Pour que le tems passe :
Chantons, chantons, dans chaque métier,
Le chant nous délasse,
Pour que le tems passe,
Chantons, chantons dans chaque métier,
Oui, dans chaque métier.

Tel qui gagne à peine
Pour une semaine
Chante à perdre haleine
Pour mieux s'étourdir ;
Un autre en revanche,
Rabottant sa planche,
Dit : jusqu'au dimanche
C'est mon seul plaisir.
Chantons, chantons, etc.

Trop jeune pour être
Habile à connaître
L'état de son maître
Que dit l'apprenti ?
Et que lui réplique,
Soit dans sa boutique,
Soit dans sa fabrique,
L'ouvrier fini ?...
Chantons, chantons, etc.

Pour faire un chef-d'œuvre,
Dès l'aurore à l'œuvre,
Le pauvre manœuvre
Croiserait ses bras,
Et sur son ouvrage,
Le front tout en nage,
Il perdrait courage,
S'il ne disait pas :
Chantons, chantons, etc.

Gentille ouvrière,
Jeune couturière,
Modeste frangère,
Chacune à son tour
Presse sa toilette,
Et, dans sa chambrette,
Au travail répète

Dès le point du jour :
Chantons, chantons, etc.

Couvreur, ébéniste,
Menuisier, lampiste,
Maçon, machiniste,
Doreur, tonnelier,
Chacun d'eux se vante
D'avoir, lorsqu'il chante,
L'âme plus contente
Qu'un riche banquier :
Chantons, chantons, etc.

BONHEUR DE SE REVOIR.

Romance.

Air : Après un an d'exil, etc.

Bonheur de se revoir, après les jours d'absence,
Qui de tant de plaisir réalise l'espoir ;
Plus je souffre, plus je bénis ta jouissance,

Bonheur de se revoir, bonheur de se revoir.
Ah, ah, ah ! ah, ah, ah ! ah, ah, ah ! } *Bis.*
Qu'il est doux de se revoir.

Le voilà, c'est bien lui, la voilà c'est bien elle !
Quel regard, quel accent, quel magique pouvoir !
Tu rends l'amant plus tendre et l'amante plus belle,
Bonheur de se revoir, bonheur de se revoir.
Ah, ah, ah ! etc.

On se redit des mots qui charment l'absence,
Sur le même gazon on vient encor s'asseoir ;
Tu rends la paix à l'âme, au cœur sa confiance,
Bonheur de se revoir, bonheur de se revoir.
Ah, ah, ah ! etc.

ARRETEZ LES FRAIS !

Chanson.

Air : J'arrive à pied de province.

En prenant un petit verre
A l'estaminet,
Je cherchais un mot pour faire

evoir.
n ! } *Bis.*

bien elle !
e pouvoir !
eplusbelle,
evoir.

sence,
sseoir ;
onfiance,
evoir.

Encor maint couplet,
Quand un beau carambolage,
Grand de succès,
Me fit entendre au passage :
Arrêtez les frais !

J'ai pour voisine une belle
De cinquante hivers,
Pour me plaire la donzelle
Fait des frais divers :
Quand cette tendre syrène
Prend ses airs de coquette,
Je dis alors : mon ancienne,
Arrêtez les frais !

Bellone n'a pas d'entrailles
Pour de vains succès,
Elle livre cent batailles ;
L'homme en fait les frais.
Guerriers, si la gloire est belle,
Sachez bien qu'après,
Trop de sang coule pour elle,
Arrêtez les frais !

Un Normand dit que ma terre
Sait lui plaire un brin,
Puis en sournois le corsaire
En prend un lopin.

Mon avoué me propose
De faire un procès :
On perd en gagnant sa cause ;
Arrêtez les frais !

Arthur est riche en tendresse :
En amant peu grec,
Le fou met pour sa maîtresse
Tout son cœur à sec :
Dame santé sur sa route
Lui dit : les excès
Aux amours font banqueroute,
Arrêtez les frais !

Quand la session s'avance,
Braves députés,
Bercés par l'insouciance,
Souvent vous votez.
Ah ! si le budget se place,
Soyez aux aguets ;
Sachez bien qu'il est vorace,
Arrêtez les frais !

Le vin paie à la barrière
Des droits inouïs ;
Des buveurs la fourmillière
S'en plaint à Paris.

Bon *gabelous* la maraude
  Vous fait bien des traits ;
Au lieu d'arrêter la fraude,
  Arrêtez les frais !

Mes neveux veulent me faire
  Un rare cadeaux
Par leurs soins au cimetière
  S'élève un caveau.
Je leur dis l'ame attendrie
  De si prompts regrets :
Je tiens encore à la vie ;
  Arrêtez les frais !

L'AMITIÉ.

Chanson.

Air : Non loin du palais de Lamire.

Il est un bien charmant et rare
Que l'on adore en tout pays,

Et dont le ciel se montre avare
Pour mieux en rehausser le prix ;
Ce bien que surtout on envie
Pour n'en garder que la moitié,
Ce bien le plus doux de la vie,
C'est l'amitié, c'est l'amitié !

Lorsqu'une souffrance imprévue
Vient de nos jours troubler la paix ;
Lorsque notre âme est abattue
Par les soucis, par les regrets ;
Quand de la jeunesse frivole
Le temps d'ivresse est oublié,
Qui nous conseille et nous console ?
C'est l'amitié, c'est l'amitié !

Au sein d'une heureuse famille,
Que ce lien a de douceur !
Il unit la mère à la fille,
Il unit le frère à la sœur.
Chagrin secret, ou doux présage,
D'un cœur à l'autre est confié ;
Regrets, plaisirs, tout se partage
Par l'amitié, par l'amitié !

AMOUR ET PAUVRETÉ.

Romance.

Air : Que ne suis-je la fougère.

SEUL sur le chemin de la vie,
J'errais triste sans but certain ;
Mes jours s'écoulaient sans envie,
N'attendant rien du lendemain :
Je te vis, adorable Elvire,
Ton aspect anima mon cœur ;
J'étais heureux de ton sourire,
Et je connaissais le bonheur.

Mais, hélas ! ô douleur amère !
O destin fatal et cruel !
Le bonheur est une chimère,
Et je le crois éternel !
C'est en vain qu'à ta main j'aspire,
Il faut fuir, m'éloigner de toi,
Je suis pauvre, adieu, chère Elvire,
Puisses-tu me garder ta foi !

Je vais, sur la terre étrangère,
Chercher, au prix de tout mon sang,
Ce que me demande mon père,
Un nom, une fortune, un rang;
Si le sort venait à détruire
Cet espoir si cher à mes vœux,
Pense à moi, chère et tendre Elvire,
Et je mourrai moins malheureux.

MA PLACE EST LA-BAS!

Romance.

Air: Mon pays m'appelle.

MÈRE, écoutez... le canon tonne...
Ce bruit retentit dans mon cœur;
Songez que c'est la mort qu'il donne,
La mort qui répand la terreur. (*Bis.*)
Pour l'honneur de notre patrie
Un seul peut décider du sort;
Adieu ma mère, adieu Marie,
Je vais chercher (*bis*) la gloire ou la mort!

REFRAIN.

Le tambour résonne,
Et le canon tonne ;
Le devoir l'ordonne,
Volons au trépas.
Déjà plus d'un frère
Meurt à la frontière
Au revoir, ma mère...
Ma place est là-bas !

Loin de Marie et de ma mère,
Comment vivrai-je désormais ?
Je vais, pensant à ma chaumière,
Me consumer en vains regrets. (*Bis.*)
Imitez-moi... prenez courage,
Là-bas, du moins, au champ d'honneur,
Le souvenir de ce village
Me soutiendra (*bis*) dans mon malheur.
Le tambour, etc.

Mère, voyez sur la montagne
Les conscrits, victimes du sort,
Comme moi, quittant la campagne
Pour aller affronter la mort. (*Bis.*)
Embrassez-moi... Séchez ces larmes ;
Auprès d'eux je me rends soudain,

Le pauvre Pierre prit ses armes...
Puis il partit (*bis*) disant en chemin :
Le tambour, etc.

LE HAUT ET LE BAS-CANADA. *

Chanson Canadienne.

AIR : De la pipe de tabac.

ENFIN je connais l'Amérique,
Et j'ai vu les deux Canadas :
Je dis, sans craindre qu'on réplique,
Qu'au Haut je préfère le Bas.
D'un côté la noire tristesse
Offre l'image du trépas ;
De l'autre la pure allégresse
Fait du Haut distinguer le Bas.

Le matelot dans la tempête,
Perché sur la cime des mâts,

* Cette chanson a été composée par M. J. Mermet, adjt : du régiment de Watteville.

Dit qu'il perdra bientôt la tête,
S'il ne descend du Haut en Bas.
Vois ce palais mis en poussière
Par le tonnerre et ses éclats,
Et chante, en gagnant la chaumière,
Qu'on est moins sûr en Haut qu'en Bas.

Fuis le sommet d'une montagne,
Séjour horrible des frimats;
Choisis la fertile campagne,
Et laisse le Haut pour le Bas.
Vois l'oiseau qui, d'un vol rapide,
Cherche en chantant les doux climats;
Pour éviter le sol aride,
Vois-le voler du Haut en Bas.

Vois l'orme que, dans sa furie,
Le vent agite avec fracas;
Son ombrage et l'herbe fleurie
Font au Haut préférer le Bas.
Ses rameaux sentent la secousse
Qu'à ses pieds je ne ressens pas;
Étendu sur un lit de mousse,
Je plains le Haut, j'aime le Bas.

Si d'une étiquette à la mode
La loi règne dans un repas,

De la table, d'un air commode,
Laissez le Haut, cherchez le Bas.
Là, frétillant sur votre chaise,
Livrez-vous aux plus doux ébats,
Buvez et chantez à votre aise
Que le Haut vaut moins que le Bas.

Mais c'est à Kingston que je rime,
Couronne-nous, Dieu des combats !
Et si tu me prends pour victime,
Pour le Haut je laisse le Bas.
Si cependant ta main propice
Sans m'imoler guide mes pas,
O Dieu ! j'attends de ta justice
D'aller bientôt du Haut en Bas.

LES GRANDS NEZ.

Chanson.

Air : Halte là ! la garde royale est là.

Il existe encore au monde
De funestes préjugés ;
Il est des lieux où l'on fronde

D'admirables procédés,
A Paris, où l'on peut dire
Que le public est savant,
J'ai vu des gens oser rire
De mon grand nez !.... et pourtant
Les grands nez (*bis*)
Ne sont pas à dédaigner.

Pour notre bonheur sur terre,
Disait Babet à Gotton,
Ne laissons jamais, ma chère,
Les hommes hausser le ton ;
Menons-les tous au contraire
A leur insu par le nez.
— Mais comment voulez-vous faire
S'ils ont des roquets de nez ?
—Les grands nez (*bis*)
Ne sont pas à dédaigner.

Nombreux agents de police
Fiers de leurs petits talents ;
Maints douaniers, par service,
Forcés d'éplucher les gens ;
Chasseurs désirant au gîte
Surprendre quelque gibier,
Vous diront :— Pour tout mérite,
Il faut qu'un chien ait du nez:

Les grands nez (*bis*)
Ne sont pas à dédaigner.

De ceux qui portent lunette
Je réclame le concours,
Au refrain que je répète
Qu'ils soient de quelque secours,
Puisque l'instrument fragile,
Qui leur donne de bons yeux,
Doit sur leur nez — immobile —
Rester sans cesse.... pour eux.
Les grands nez (*bis*)
Ne sont pas à dédaigner.

BACCHUS ET LES AMOURS.

Ronde de Table.

Air : Des lurons.

Enfants joyeux, reprenons nos flons flons,
Donnons l'essor à nos folles chansons,

Laissons les froids penseurs, qu'ils pleurent à la ronde,
Ensemble profitons du bonheur d'être au monde ;
Chantons, chantons toujours
Bacchus et les amours.

Quand l'amitié, par ses divins accents,
Charme nos cœurs, électrise nos sens,
Bannissons de l'ennui l'insipide cohorte,
Pour l'empêcher d'entrer fermons bien notre porte :
Chantons, etc.

Au champ d'honneur tous nos jeunes guerriers,
Comme autrefois, moissonnent des lauriers ;
Imitant nos aïeux, ces fils de la victoire,
Connaissent le chemin qui conduit à la gloire.
Chantons, etc.

Rien n'est changé dans ce vaste univers,
Malgré le tems, nos funestes revers :
Ne voit-on pas les fleurs dès qu'elles sont écloses
Et tout en s'effeuillant reproduire des roses ?
Chantons, etc.

Rendons hommage au divin créateur,
Quand la vendange a produit sa liqueur,
Puisque sans ce nectar jamais la poésie

N'aurait fait éclater le feu de son génie.
Chantons, etc.

Comme le lierre entourant l'arbrisseau,
Rallions-nous, ne formons qu'un faisceau ;
Les instants de la vie, amis, sont éphémères :
Pour les passer gaîment, vivons tous en bons frères.
Chantons, etc.

LA JEUNE MALADE.

Romance.

Air : Le jeune Edmond allait, etc.

C'ÉTAIT un soir : déjà le vent d'automne
Avait flétri la parure des bois ;
Le grain vermeil pétillait dans la tonne,
Et des fruits mûrs la main avait le choix.
Loin de sa mère, une vierge timide,
Dont la souffrance accablait les quinze ans,
Seule, pensive, et l'œil de pleurs humide,
Ainsi dans l'ombre exhalait ces accens :

" Rians côteaux, agréables prairies,
" Où se leva l'aurore de mes jours,
" Où s'égaraient mes douces rêveries,
" Faut-il, hélas ! vous quitter pour toujours ?
" De la vallée une brise salubre
" En vain ranime un impuissant effort ;
" Mon pas chancelle ; un présage lugubre
" M'a révélé l'approche de la mort.

" Et cependant combien la vie est belle
" Dans le matin de nos illusions !
" O dur moment ! lorsque la faulx cruelle
" Tranche le cours de nos affections !...
" Quand les frimas sur toute la nature
" Vont se répandre, au souffle des autans,
" J'habiterai la froide sépulture,
" Et n'aurai pas compté seize printemps.

" Naguère encor, sur la rive odorante,
" Où le ruisseau gazouillait sous mes yeux,
" J'aimais à voir dans son eau transparente,
" Se réfléchir le pur éclat des cieux.
" D'oiseaux heureux une troupe volage,
" En folâtrant de rameaux en rameaux,
" De leurs ébats animaient le feuillage
" Et de leurs chants égayaient les hameaux.

" Dès que le soir ramenait le silence,

" Du peuplier, dont s'orne le chemin,
" Mon œil suivait le front qui se balance ;
" J'errais contente, un bleuet à la main....
" Plus d'espérance !... à la cloche qui tinte
" Vient de répondre un écho solennel ;
" Et, sous les maux dont je subis l'atteinte,
" J'ai pressenti le sommeil éternel !

" A vous, mes sœurs, objets de ma tendresse,
" A vous les ris, les jeux et les plaisirs ;
" D'un chaste amour les rêves pleins d'ivresse,
" Et cet hymen, erreur de mes désirs !
" Moi qui n'ai plus que de sombres alarmes,
" Veuve à quinze ans d'un avenir si beau,
" Moi dont l'espoir n'attend plus que vos larmes,
" A moi la paix et l'ombre du tombeau !"

Elle avait dit : dès l'aube de la ronde
L'airain fatal publie, à l'Angélus,
Qu'une jeune âme, exilée en ce monde,
Est retournée au séjour des élus.
Comme une fleur par l'orage inclinée,
La pauvre fille, aux regards abattus,
Avait penché sa tête infortunée,
Et dans la tombe emporté ses vertus.

Le lendemain, ses compagnes fidèles,

En voiles blancs, symboles de leur deuil,
Tenant chacune un bouquet d'immortelles,
De leur amie entouraient le cercueil.
De tristes pleurs inondaient leur paupière,
L'hymne funèbre alors montait vers Dieu ;
Et du tombeau quand se ferma la pierre,
Un long soupir fut leur dernier adieu.

L'ÉGALITÉ.

Chanson.

Air : Amis, voici la riante semaine.

RICHE d'amour, d'espérance et de vie,
Dans un grenier je brave les grandeurs,
Et vois passer avec philosophie
Des jours charmants au milieu des malheurs.
Si quelqu'ennui vient agiter mon être
Assombrissant mes rêves les plus beaux,
Le riche peut, dis-je, me méconnaître ;
Après la mort nous serons tous égaux. (*Bis.*)

Combien de gens qui, pour un vil salaire,
Osent des grands aller baiser la main;
Par eux, ce soir, évitant la misère,
Plus durement la trouveront demain.
Quoi ! s'avilir pour un instant de grâce ?
Quoi ! pour un jour, voir retarder ses maux ?
Non, j'attendrai que le présent s'efface,
Après la mort nous serons tous égaux. (*Bis.*)

Du sot orgueil, quand j'entends l'opulence,
Pour se flatter vous offrir son soutien;
Oh ! c'est alors que j'aime l'indigence
Qui m'affranchit d'un pareil entretien.
La liberté m'apparaît comme un phare,
Je serai libre et toujours en repos :
Si la fortune ici-bas nous sépare,
Après la mort nous serons tous égaux. (*Bis.*)

LA CROIX DE MA MÈRE.

Romance.

AIR : Un jour pur, etc.

CELLE qui m'a donné la vie
Est dans le champ des noirs cyprès,
Sous la froide pierre endormie,
Pour ne se réveiller jamais.
Dans ce lieu sombre et solitaire
Tous les jours je verse des pleurs ;
Au pied de la croix de ma mère } *Bis.*
Je prie et je sème des fleurs.

Dans mon pieux pélérinage,
Je crois entendre autour de moi
Sa voix à travers un nuage,
Qui me dit : " Je veille sur toi !"
Et comme un baume salutaire
Ces mots apaisent mes douleurs.
Au pied de la croix, etc.

Sur la terre pauvre orpheline,

Je ne savais plus que pleurer;
Mais vers la croix je m'achemine,
Et sa voix me dit d'espérer.
Je me résigne, et sur la pierre
Où seront un jour nos deux cœurs,
Au pied de la croix, etc.

JE TE DIRAIS: JE T'AIME.

Romance.

Air : Je te dirais pas : j'aime.

Je te dirais : je t'aime,
Si jamais tes beaux yeux,
De mon amour extrême
Réflétaient quelques feux;
Malheureux et fidèle,
J'aime sans espérer;
Plains ma peine cruelle:
Je ne dois pas t'aimer.

Je te dirais : je t'aime,
Si d'un brillant château,
Avec un diadème,
Je te fesais cadeau :
Mais hélas ! sans richesse,
J'ai la fierté d'un roi ;
Et cache ma tendresse
Quand je suis près de toi.

Je te dirais : je t'aime,
Si quelqu'esprit malin
Changeait ton bonheur même
En tristesse et chagrin.
Alors et pour la vie,
Jurant d'aimer toujours,
A tes genoux, Marie !
Je dirais mes amours.

LE ROSIER DE MAI.

Chant de Voyageur Canadien.

Air : Connu.

PAR derrière chez ma tante
Il y a un bois joli,
Le rossignol y chante
Et le jour et la nuit :
Gai lon la, gai le rosier
Du joli mois de mai.

Le rossignol y chante
Et le jour et la nuit,
Il chante pour ces dames
Qui n'ont point de mari :
Gai lon la, etc.

Il chante pour ces dames
Qui n'ont point de mari,
Il ne chant' pas pour moi,
Car j'en ai un joli :
Gai lon la, etc.

Il ne chant' pas pour moi,
Car j'en ai un joli :
Il n'est pas dans la danse,
Il est bien loin d'ici :
Gai lon la, etc.

Il n'est pas dans la danse,
Il est bien loin d'ici,
Il est dans la Hollande,
Les Hollandais l'ont pris:
Gai lon la, etc.

Il est dans la Hollande,
Les Hollandais l'ont pris.
Que donneriez-vous, belle,
Qui l'amènerait ici ?
Gai lon la, etc.

Que donneriez-vous, belle,
Qui l'amènerait ici ?
Je donnerais Québec,
Sorel et Saint-Denis:
Gai lon la, etc.

Je donnerais Québec,
Sorel et Saint-Denis,

Et la belle fontaine
De mon jardin joli :
Gai lon la etc.

ENCORE ET TOUJOURS.

Chanson.

Air : Je loge au quatrième étage.

VINGT fois on a changé le code ;
Comme on change tout ici-bas,
Les usages suivent la mode
Et l'homme seul ne change pas.
Contre les abus qu'il déplore,
Bien qu'il fasse de beaux discours,
Vieillard, vous en voyez encore,
Enfant, vous en verrez toujours.

Des crimes que l'amour fait faire,
On nous a parlé si souvent,
Qu'il faut être bien téméraire
Pour aimer encore à présent.

Pourtant c'est un Dieu qu'on implore,
Et dans les filets des amours,
Vieillards, on vous prendrait encore,
Enfants, on vous prendra toujours.

Ce vin que nous aimons à boire,
Ce vin qui nous met en gaîté,
Un docteur veut nous faire croire
Qu'il altère notre santé.
Bien que ce jus qui nous colore
De la vie arrête le cours,
Vieillards, vous en buvez encore,
Enfants, vous en boirez toujours.

C'est en vain qu'on se glorifie
De rendre le siècle plus beau,
En vain que la philosophie
Nous présente son flambeau ;
Rien ne nous annonce l'aurore ;
L'ombre obscurcit nos plus grands jours ;
Vieillards, vous sommeillez encore,
Enfants, vous dormirez toujours.

LE BON VIVANT.

Chanson Canadienne.

AIR: A voyager passant sa vie.

Vous tous qui du bon Epicure
Avez toujours suivi les lois,
Remplis d'une allégresse pure,
A mes sons unissez vos voix.
Buvons à la nouvelle année,
C'est le moyen de l'honorer,
Le bon vieux tems nous l'a donnée
Pour jouir, et non pour pleurer.

J'ai formé, signalant mon zèle,
Le plus beau de tous les projets:
C'est une offrande solennelle,
Dont je vais encourir les frais.
Les victimes sont agréables,
Ce sont bouteilles de vin frais,
Et cent autels insatiables
S'élèveront sur nos palais.

Douces vapeurs du sacrifice,
Des ans, allez chercher aux cieux
Cette divinité propice,
Que nous célébrons en ces lieux.
Qu'elle chasse loin de nos têtes
De la mort le bras destructeur,
Et tous les ans, pareilles fêtes
Se chômeront en son honneur.

De ces misanthropes sauvages
Méprisons les vaines leçons,
Et répétons que les seuls sages
Sont les seuls videurs de cruchons.
Craignez que vos remords sévères
Ne vous reprochent quelquefois
De n'avoir bu que vingt-deux verres,
En ayant pu vider vingt-trois.

Sachez, amis, que, pour bien boire,
Il faut boire, et boire toujours,
Et que briguer toute autre gloire
Est indigne de vos amours.
Que vous importe, camarades,
Que l'ennemi marche vers vous,
Si, malgré cela, dans vos rades
Aborde le vin le plus doux ?

Fuyez le chicanier empire;
Fuyez ses abords, dangereux ;
Jamais un buveur n'y respire
L'odeur d'un fumet doucereux.
Laissez les sots dans leur grimoire
Sécher sur des in-octavo,
Laissez-les courir à la gloire
De ne vaincre que par ergo.

Laissez les arts et les sciences;
Laissez la guerre et le barreau;
La plus belle des connaissances,
C'est de bien vider un tonneau:
En Asie, en Grèce, en Afrique,
Un tel, dit on, fait bien du train:
Ce n'est rien si dans l'Amérique
Cent vaisseaux portent de bon vin.

Quel bruit vient frapper mes oreilles?
O juste ciel! quelles horreurs?
Eh quoi? l'on préfère aux bouteilles
Mille politiques rumeurs!
Impunément maint schismatique,
Par les plus coupables clameurs,
Dans leur tranquille république,
Viendra-t-il troubler les buveurs?

LE BAPTÊME DU PAUVRE.

Romance.

Air : Un beau navire, etc.

Je méditais une ode ou pis peut-être,
Quand tout à coup grand bruit dans le quartier :
" A l'entresol un garçon vient de naître :
" Notre portière accouche d'un portier. "
Quoique vêtu de langes un peu sales,
Je l'ai vu beau, tout comme un fils de roi,
Pleurer au bruit des cloches baptismales.
Dors, mon enfant, rien n'a sonné pour toi.

A ton baptême, un curé, bon apôtre,
Quelques voisins, quelques brocs de vin vieux,
Cela suffit ; te voilà comme un autre,
Cohéritier du royaume des cieux.
Convive ailleurs d'un plus friand baptême,
Si quelque saint, gras martyr de la foi,
Bénit tout haut, puis murmure : " Anathême !"
Dors, mon enfant, dors, ce n'est pas sur toi.

Tu n'as point vu la robe et la finance
Crier bravo, lorsque tu vagissais,
Tu n'as point eu, comme un enfant de France,
A digérer un discours peu français,
Pour premier bruit, le monde à ton oreille
N'a point jeté des paroles sans foi :
Près d'un berceau, si la trahison veille,
Dors, mon enfant, dors, ce n'est pas chez toi.

Dors, fils du pauvre ! . . On dit qu'il est une heure
Lente à passer sur les fronts criminels ;
Le fils du riche alors s'éveille et pleure,
Au bruit que font les remords paternels.
Lorsque minuit descend plaintif des dômes,
En secouant leur linceuil et l'effroi,
On dit qu'alors il revient des fantômes :
Dors, mon enfant, Dieu seul entre chez toi.

A l'hôpital, sur le champ de bataille,
Chair à scalpel, chair à canon, partout
Tu souffriras ; et lorsque sur la paille
Tu dormiras, la faim crîra : debout !
Tu seras peuple enfin . . . mais bon courage !
Souffrir, gémir, c'est la commune loi.
Sur un palais j'entends gronder l'orage ;
Dors, mon enfant, il glissera sur toi.

LA GUERRE AMÉRICAINE, 1813.

Chanson Canadienne.

AIR : Du soldat et d'Henri IV

BAPTISTE, à la fleur de son âge,
De l'honneur suivant le sentier,
A la Fourche plein de courage
Combattait comme un vieux guerrier.
La balle cruelle
Vient l'atteindre dans le moment
Où la victoire est à nos vœux fidèle ;
Au champ d'honneur il meurt content. (*Bis.*)

Un autre aussitôt prend sa place,
Et montre la même valeur ;
Le sort couronne son audace :
De survivre il a le bonheur ;
Après la victoire,
Il chante et repète gaîment :
Quand on revient couronné par la gloire,
Au champ d'honneur, on vit content. (*Bis.*)

Jamais des hordes étrangères

Ne règneront sur nos foyers ;
Des nobles vertus de leurs pères
Les canadiens sont héritiers ;
Dans notre province,
Ils se montrent toujours vaillants,
Et d'accourir pour leur pays, leur prince,
Au champ d'honneur, toujours contents. (*Bis.*)

Nobles enfants de cette terre
Qui s'arrose de votre sang !
Comme dans la paix, dans la guerre
Que votre nom soit triomphant.
De Mars le génie
Vous inspire ses sentiments ;
Toujours vainqueurs, enfants de ma patrie !
Au champ d'honneur, vivez contents. (*Bis.*)

LES ZÉPHIRS.

Romance.

AIR : Connu.

Sous un ciel pur et sans nuages
La voile, enfin, semble frémi

On entend siffler les cordages,
Le vent s'élève, il faut partir.
Adieu ! la belle,
Sois moi fidèle,
Dès qui le printems renaîtra,
Le zéphir me ramenera.
Ah ! ah, ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
Le zéphir, me ramenera.

Je vais aux bords, où la richesse,
Devient le fruit d'heureux travaux ;
En fortune, comme en tendresse,
Je veux surpasser mes rivaux,
Adieu ! etc.

Souvent, dit-on, la traversée,
A désuni des cœurs aimans ;
Mais n'es-tu pas ma fiancée,
N'as-tu pas reçu mes sermens ?
Adieu ! etc.

Et la fiancée attentive,
Resta l'œil fixé sur les flots,
Ecoutant la voix fugitive
Que fesait rouler les échos.
Adieu ! etc.

LE SOUVENIR DE NOS BEAUX JOURS.

Romance.

Air : Le premier jour ou je te vis.

Te souvient-il de nos beaux jours ?...
De ces jours purs et sans alarmes,
Où la volupté, de ses charmes,
Venait embellir nos amours ?...
Hélas !...ils ont fui comme un songe !...
Ne seraient-ils donc qu'un mensonge ?...
Te souvient-il de nos beaux jours ?... (*Bis.*)

Te souvient-il de nos beaux jours ?
Nos cœurs défiaient les orages,
Jamais les plus légers nuages
N'en venaient obscurcir le cours :
Mais aujourd'hui que l'hyménée,
Sous ses lois te tient enchaînée ?
Te souvient-il de nos beaux jours ? (*Bis.*)

Te souvient-il de nos beaux jours ?...
Lorsque j'interrogeais ton ame,

Tu me répondais que ta flamme
Constante... durerait toujours !
Ces mots faisaient mon bien suprême ?...
Ici, les dirais-tu de même ?...
Te souvient-il de nos beaux jours ? (*Bis.*)

Te souvient-il de nos beaux jours ?...
Quand ces mots, fils de ma souffrance,
De la nuit troublent le silence,
Que les échos demeurent sourds,
Quand ma paupière va se clore,
Quand je meurs en t'aimant encore...
Te souvient-il de nos beaux jours ? (*Bis.*)

LE VOLTIGEUR, 1812.

Chanson Canadienne.

Air : Le jeune Edmond allait, etc.

SOMBRE et pensif, debout sur la frontière,
Un voltigeur allait finir son quart ;
L'astre du jour achevait sa carrière,

Un rais, au loin, argentait le rempart.
Hélas ! dit-il, quelle est donc ma consigne ?....
Un mot anglais que je ne comprends pas ?
Mon père était du pays de la vigne :
Mon poste, non, je ne te laisse pas.

Un bruit soudain vient frapper son oreille :
Qui vive !... point. Mais j'entends le tambour.
Au corps-de-garde est-ce que l'on sommeille ?
L'aigle déjà plane aux bois d'alentour.
Hélas ! etc.

C'est l'ennemi, je vois une victoire...
Feu ! mon fusil : ce coup est bien porté ;
Un Canadien défend le territoire,
Comme il saurait venger la liberté.
Hélas ! etc.

Quoi ! l'on voudrait assigner ma guérite ?
Mais, quel cordon ! ma foi ! qu'ils sont nombreux ;
Un voltigeur déjà prendre la fuite !
Il faut encor que j'en tue un ou deux.
Hélas ! etc.

Un plomb [illegible] : il pâlit, il chancelle ;
Mais son coup part, puis il tombe à genoux.
Le sol est teint de son sang qui ruisselle.

Pour son pays de mourir qu'il est doux !
Hélas ! etc.

Ses compagnons, courant à la victoire,
Vont jusqu'à lui pour étendre leur rang.
Le jour déjà désertait sa paupière ;
Mais il semblait dire encore en mourant :
Hélas ! etc.

LES PAVÉS.

Chanson.

Air : Quand tout renaît à l'espérance.

AIMANT les vérités bien crues,
Messieurs, le pavé m'inspira ;
C'est un sujet qui court les rues,
Et le peuple m'applaudira.
Depuis dix-huit cent trente, en France,
On les a dix fois soulevés :
C'est un sujet de circonstance ;
Etendons-nous sur les pavés.

De tous côtés mon œil découvre
De vils flatteurs auprès des rois ;
On en a donc pavé le Louvre ?...
Ce sont les mêmes chaque fois.
En vain, pour leur donner la chasse,
Le peuple en armes s'est levé ;
La sottise est toujours en place
Et le talent sur le pavé.

En France, malgré l'anarchie,
Nos annales se conservaient ;
Les beaux faits de la monarchie
Sur le marbre se retrouvaient.
De l'empire les jours de gloire
Sur le bronze furent gravés :
Quant à notre dernière histoire....
On la lira sur les pavés....

On n'avait pas le tems d'attendre,
Aux jours de nos premiers combats ;
Tous les matins, on allait prendre
Les officiers chez les soldats...
Ah ! si la France fait éclore
Tant de généraux éprouvés...
Le canon peut en faire encore
Sortir de dessous les pavés.

Mais changeons un peu de colloque ;

Les fumeurs battent le briquet,
Les amans battent la breloque,
Collé, Piron battent le guet;
Sablons, comme eux, bordeaux, champagne
Et puis, le banquet achevé,
Nos cerveaux battant la campagne,
Nous battrons gaîment le pavé.

L'AMITIÉ.

Chanson.

Air. Bons habitans du village.

QUAND Jupiter fit la terre,
Fit le ciel, enfin fit tout,
Il montra dans cette affaire
Beaucoup d'esprit et de goût,
Par sa science profonde
A peine il eut fait le jour,
Que pour mieux peupler le monde
Il imagina l'amour. } *Bis.*

Bientôt il fit la sagesse
Qu'il tira de son cerveau,
Elle était d'une tristesse ! !
C'était l'ennui peint en beau.
Lorsqu'un jour cette Déesse
(Ce fut par oubli, dit-on,)
Voit l'amour, et le caresse,
Ah ! quelle distraction ! } *Bis.*

Dieu, qui sentit sa méprise,
Craint que la Divinité
Ne fasse quelque sottise,
Qui l'eut fort déconcerté.
Par prudence ou par finesse,
On dit même par pitié ;
Pour occuper la sagesse,
Il inventa l'amitié. } *Bis.*

LES MARTYRS DE LA LIBERTÉ.

AIR : Je loge au quatrième étage.

Ils ont vu la France asservie
Au joug d'un pouvoir détesté,

Et des malheurs de la patrie
Leurs noble cœur s'est irrité :
Malgré d'homicides entraves,
Ils ont dit au peuple attristé :
Belle France, terre des braves,
Nous te rendons la liberté !

Le sort trahit votre courage,
Jeunes soldats du vieux drapeau !
Le despostisme, dans sa rage,
Déjà creuse votre tombeau ;
Mais, parmi la foule en alarmes,
Un cri soudain va répéter :
Français, Français, séchez vos larmes !
Ils meurent pour la liberté !

Leur sang à coulé comme une onde
Dans le torrent qu'il va grossir.
La France en vengeurs est féconde
Pour qui sait combattre et mourir.
Tyrans, vous vouliez des esclaves :
Vous trouvez un peuple indompté.
Où vous versez le sang des braves,
Là surgira la liberté !

Juillet a brisé leur puissance ;
Juillet foudroya nos bourreaux.
Février gardait à la France

Un nouveau peuple de héros.
Martyrs, nos bronzes tumulaires,
Veufs de votre immortalité,
Vous appellent au sein des frères
Que vous donna la liberté !

LA PRIÈRE D'UNE ORPHELINE.

Romance.

AIR : L'hyménée vous rassemble.

J'ENTENDS dans nos montagnes
Le son du chalumeau,
Et déjà mes compagnes
S'assemblent sous l'ormeau.
Auprès de ma chaumière,
Seule je vais errer :
Las ! qui n'a plus de mère,
Ne songe qu'à pleurer. } *Bis.*

Le chagrin, dès l'enfance,
M'environna toujours ;

Mon père, loin de France,
Vit terminer ses jours.
Auprès de ma chaumière,
Seule je vais errer ;
Car, sans lui, sans ma mère,
Je n'ai plus qu'à pleurer.

Vainement, à la ville,
Jeune et riche seigneur,
En m'offrant un asile,
Me promet le bonheur.
Auprès de ma chaumière,
J'aime bien mieux errer ;
Là, repose ma mère,
Et là je veux pleurer.

Je ne trouve de guide
Que dans mon souvenir.
Des cieux où tu réside,
Daigne encor me bénir !
Auprès de ma chaumière
Où tu me vois errer,
Veille sur moi, ma mère,
Toi que j'aime à pleurer.

LA BRUNE FILLE DES CAMPS.

Air : De la blanche fille des champs.

Es-tu la brune fille des camps
Qui bravait la mitraille ;
Qui, sur un peu de paille,
Dormait au bruit des vents ?
Est-ce toi qui parcourais nos rangs,
Donnant la goutte aux pauvres mourans,
Sur le champ de bataille ?
Es-tu la brune fille des camps ?

Es-tu la brune fille des camps
Qui suivit en Espagne,
En Prusse, en Allemagne,
Nos drapeaux triomphants ?
Qui, pour dompter des rois insolents,
Avec nos glorieux régiments
Se mettait en campagne ?
Es-tu la brune fille des camps ?

Je suis la brune fille des camps,
Aimant plus que ma vie,

La France, ma patrie,
Et ses nobles enfans ;
Je leur ai consacré mes instants,
Vainqueurs, vaincus, heureux ou souffrants...
J'ai vu la Sibérie ;
Je suis la brune fille des camps.

L'HOPITAL.

AIR : Dis-moi soldat, etc.

J'ÉTAIS heureux auprès de ma Lisette.
Environné de tous mes bons amis ;
Je les traitais en l'honneur de ma fête ;
Dans un tel jour les excès sont permis.
A sa moitié chacun cherchait à plaire,
Le vin rendait notre mérite égal.
Oui, l'autre jour, je trinquais à plein verre,
Et maintenant... je suis à l'hôpital ! } *bis.*

Tisanes, lochs, cataplasmes, clystères,
Ont remplacé mes gais et longs repas ;
Mes échansons sont les apothicaires,

Le médecin me garde entre deux draps.
Chassant en vain une tristesse amère,
Bacchus me dit : tout excès est fatal.
Oui, l'autre jour, etc,

Dans mon exil, loin de tous ceux que j'aime,
J'ai le passé, mon seul consolateur,
Qui vient souvent rappeler à moi-même
Les quelques jours coulés dans le bonheur.
Notre destin est un juge sévère,
Tenant en main et le bien et le mal.
Oui, l'autre jour, etc.

Ne pleure pas, ne flétris pas tes charmes,
Le monde, Lise, est fier de ta beauté ;
Tes jolis yeux ne sont pas pour les larmes :
Leurs doux regards sont pour la volupté.
Nous reverrons ensemble, je l'espère,
Les courts instants d'un joyeux carnaval.
Oui, l'autre jour, etc.

Je vois, hélas ! que tout est éphémère,
Grâce, beauté, jeunesse, amour, bonheur ;
Tout disparaît, au moindre vent contraire ;
Nous restons seuls avec notre douleur.
Mais l'amitié, fidèle et toujours chère,
Vient soutenir l'homme dans son moral.
Oui, l'autre jour, etc.

LAISSONS FAIRE LE TEMPS ! !

AIR : Il est un Dieu, etc.

Chanson.

FIERS citoyens, espoir de la patrie,
Vous qui voulez affranchir l'univers,
Ne brusquez rien, la liberté vous crie :
L'impatience enfante les revers !
Le temps vous prête un appui tutélaire,
Il vous sert tous, il recrute vos rangs ;
Jusqu'au grand jour du réveil populaire,
Laissons faire le temps. (*Bis.*)

Des potentats la famille sanglante
Crut sous des fers étouffer notre essor,
Mais du volcan la rumeur frémissante
Les avertit que le feu fume encor.
La main du temps r'ouvrira le cratère
Qui doit vomir la mort sur les tyrans ;
Pour opposer le tonnerre au tonnerre,
Laissons faire le temps.

Nous étions dix, quand un nouveau monarque
Des scélérats se déclara l'appui ;
Nous étions cent au convoi de Lamarque ;
Nous nous comptons par milliers aujourd'hui !
Pour démasquer les lâches et les traîtres
Ne formons pas de projets imprudens...
Encor un an... et nous serons les maîtres !
Laissons faire le temps.

Chaque matin voit refroidir le zèle
Des défenseurs d'un despote odieux ;
Chaque soleil dévore une parcelle
Du voile épais qui leur couvre les yeux.
Ceux qu'effraya le bonnet de Phrygie,
Sur nos autels chargés de leurs encens,
Sacrifieront leur idole flétrie !
Laissons faire le temps.

Laissons le temps ébranler l'édifice :
Il croulera sous le plus faible effort ;
Berçons les rois dans un repos factice,
Ils passeront du sommeil à la mort....
Coulons sans bruit la balle prolétaire
Qui doit percer la veine des tyrans ;
Jusqu'au grand jour du tocsin populaire,
Laissons faire le temps.

LES HIRONDELLES.

Romance.

Air : Non loin du palais de l'Amire.

CAPTIF au rivage du Maure,
Un guerrier, courbé sous ses fers,
Disait : je vous revois encore,
Oiseaux ennemis des hivers.
Hirondelles, que l'espérance
Suit jusqu'en ces brûlans climats,
Sans doute, vous quittez la France ;
De mon pays, ne me parlez-vous pas ? } *Bis.*

Depuis trois ans, je vous conjure
De m'apporter un souvenir
Du vallon où ma vie obscure
Se berçait d'un doux avenir.
Au détour d'une eau qui chemine,
A flots purs, sous de frais lilas,
Vous avez vu notre chaumine :
De ce vallon ne me parlez-vous pas ?

L'une de vous peut-être est née

Au toit où j'ai reçu le jour ;
Là, d'une mère infortunée
Vous avez dû plaindre l'amour.
Mourante, elle croit, à toute heure,
Entendre le bruit de mes pas ;
Elle écoute et puis elle pleure :
De son amour ne me parlez-vous pas ?

Ma sœur est-elle mariée ?
Avez-vous vu de nos garçons
La foule, aux noces conviée,
La célébrer dans leurs chansons ?
Et les compagnons du jeune âge
Qui m'ont suivi dans les combats,
Ont-ils revu tous le village ?
De tant d'amis ne me parlez-vous pas ?

Sur leur corps l'étranger peut-être,
Du vallon reprend le chemin ;
Sous mon chaume il commande en maître ;
De ma sœur il trouble l'hymen.
Pour moi, plus de mère qui prie,
Et partout des fers ici-bas.
Hirondelles de ma patrie,
De ses malheur, ne me parlez-vous pas ?

LE RETOUR DU VOLTIGEUR, 1813.

Chanson Canadienne.

Air : La Suissesse au bord du lac.

BRAVE soldat, j'ai suivi la victoire ;
Aux ennemis je marchais le premier ;
De mon pays je désirais la gloire,
Pour moi, soldat, couronne de laurier.
Dans l'espérance
D'un nouveau jour,
J'ai fait vaillance
Sans en voir le retour.

A nos drapeaux, donnés à la vaillance,
Je tins toujours jusqu'au jour du congé :
Mais de retour.... quelle était la jactance
Des ennemis de notre liberté !
O ! mon courage,
Du très grand jour,
Prends pour adage :
Le moment du retour.

Depuis ce temps, languissant de victoire,

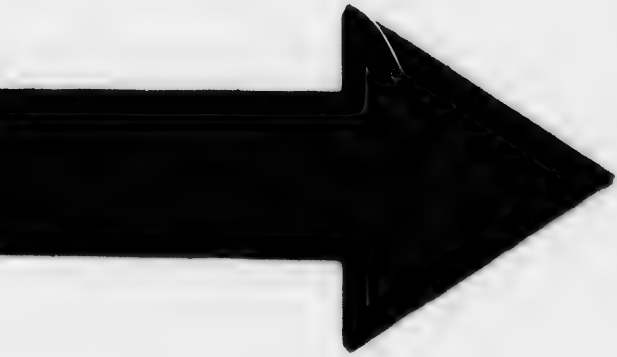
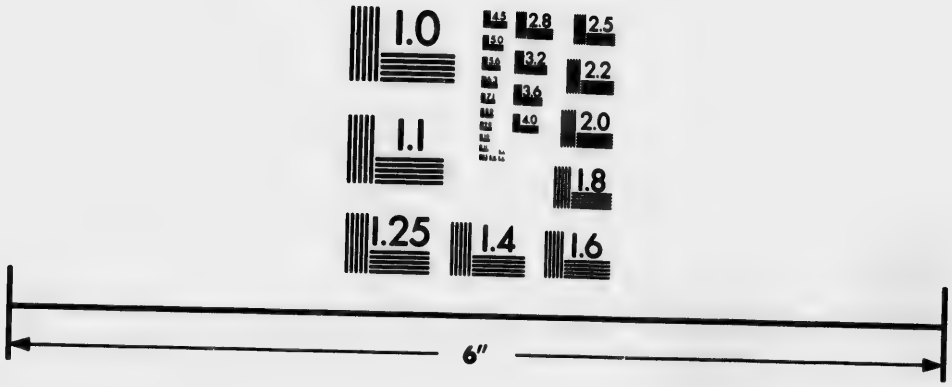


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

A mes enfants j'apprends la liberté ?
D'un voltigeur c'est-là la seule histoire
Qu'à ses neveux il donne avec fierté.
O ! ma patrie,
D'un nouveau jour,
Quand de ma vie
Verrai-je le retour ?

Pour nos enfants quelle sublime page !
Pour nos neveux quel exemple d'honneur !
Du sol on dit qu'ils ont vengé l'outrage,
Et démontré, par leur noble valeur,
Qu'un temps de guerre
Est nouveau jour,
Pour l'Angleterre
Le moment du retour.

LE MIROIR DE LA VÉRITÉ.

Chanson.

Air : Les Lanciers Polonais.

Le confident le plus aimable
Pour la coquette est, entre nous,

Son miroir ; car d'un air affable,
Il lui fait toujours les yeux doux.
Clara sourit à son image ;
Elle prend un air affecté ;
Montrons-lui, pour la rendre sage,
Le miroir de la vérité.

Cette glace, toujours fidèle,
Lui dirait : tu ne vois donc pas,
Que le tems d'un coup de son aile,
A flétri, détruit tes appas.
Ce doux regard que tu composes,
N'est plus qu'un regard effronté,
Et l'amour t'offre, au lieu de roses,
Le miroir de la vérité.

A quinze ans, je te vis gentille,
A quinze ans, tu charmas nos cœurs ;
Clara, c'est le tour de ta fille,
Seule elle a droit à nos faveurs.
Seize printemps : voilà son âge ;
Toi, demi-siècle bien compté...
L'amour te laisse en héritage
Le miroir de la vérité.

Mais ce n'est pas qu'à la coquette
Qu'il faut présenter ce miroir :
Que d'auteurs, sans porter jaquette,

Ont souvent besoin de s'y voir.
Le public, las de leurs sornettes,
Bien souvent rabat leur fierté :
Les sifflets sont pour les poëtes
Le miroir de la vérité.

J'aime l'épicurien aimable,
Qui, chantant, buvant tour-à-tour,
Avec esprit célèbre à table
Bacchus, et Momus et l'Amour.
Fi ! d'un buveur d'ignoble race
Qui par l'alcool hébêté
Chancelle, tombe et souvent casse
Le miroir de la vérité.

Détournez les yeux, je vous prie,
De ce trop burlesque [illegible] au...
Béranger, pour notre [illegible]e
Enflamme aujourd'hui mon cerveau !
Chaque invalide, tu l'assures,
Par sa vieille gloire exalté
Croit voir, en voyant ses blessures,
Le miroir de la vérité.

C'est assez, reprenons haleine,
Portons un toast à nos amours,
Buvons, amis, à tasse pleine,
Aux ménestrels, aux troubadou[illegible]

Dépêchons-nous, le tems nous presse :
D'après un proverbe vanté,
On trouve dans la douce ivresse
Le miroir de la vérité.

LES VIEUX GARÇONS.

Chanson de Table.

Air : Je loge au quatrième étage.

MESSIEURS, qu'un même but rassemble
Autour de ces mets succulents,
Avec courage tous ensemble
Bravons le ravage des ans.
Cherchons encor dans l'allégresse,
Que donne toujours le bon vin,
Cette vigueur de la jeunesse
Qui nous abandonne en chemin.

Nous, ennemis de la diète,
Qu'anime une franche gaîté,
Laissons aux nobles l'étiquette,

Aux fats laissons la vanité.
Imitons ce sage d'Athènes
Dont nous sommes tous les élus ;
Vidons, vidons nos coupes pleines
A nos amis qui ne sont plus.

Nous avons usé de la vie
En célibataires joyeux,
Nous avons fait souvent envie
A bien des maris malheureux.
Notre sort est pour la coquette ;
Qu'importe à nous d'être .... (trompés) ?
Maint époux a craint pour sa tête,
Ne voulant pas de superflus.

Aussi, nous avons un ménage,
Mais un ménage de garçon ;
Ne redoutant point le tapage
De nos marmots dans la maison.
Chaque jour nous sommes en fête
En vrais disciples de Comus ;
Et lorsque nous perdons la tête,
Il faut en accuser Bacchus.

Nos vœux ici-bas s'accomplissent,
Chérissons toujours notre état ;
Et que les coupes se remplissent
Pour honorer le célibat.

Car, lorsque viendra la vieillesse,
Que de Paphos serons exclus !
Notre plus aimable maîtresse
Sera la treille de Bacchus.

BARCAROLLE DE LA MUETTE.

Barcarolle.

Air : Connu.

Amis ! la matinée est belle ;
Sur le rivage assemblez-vous,
Montez gaiment votre nacelle,
Et des vents, bravez le couroux.
Conduis ta barque avec prudence,
Pêcheur, parle bas,
Jette tes filets en silence,
Pêcheur, parle bas ;
Le roi des mers ne t'échappera pas. (*Bis.*)

L'heure viendra : sachons l'attendre,
Plus tard, nous saurons la saisir,
Le courage fait entreprendre,

Mais l'adresse fait réussir.....
Conduis, etc.

Pêcheur ! sur la mer orageuse,
Brave la mort, va, ne crains rien ;
Pour une action périlleuse,
Vogue sans peur, en vrai marin.
Conduis, etc.

Ne redoute pas la baleine,
Le temps est calme, il faut partir,
Tente une conquête incertaine,
Le brave craint-il de mourir ;
Conduis, etc.

L'ARABE.

Romance.

Air : Si Dieu m'en accorde le temps.

Je vais abandonner ma tente
Pour être un aigle du rocher ;

Ma tourterelle, mon amante,
Dort maintenant sous le palmier.
Allah ! Allah ! protège moi !
Mort ! mort ! à l'infidèle !
Venge ma tourterelle :
Allah ! je mourrai sous ta loi !

O mon fidèle cimeterre,
Viens, tu serviras mon courroux ;
Autrefois tu gisais à terre :
C'était pour mieux venger l'époux.
Allah ! Allah ! etc.

Et toi, vagabonde gazelle,
Quitte ton désert ! au combat !
Fends l'air ainsi que l'hirondelle
Allant sous un plus doux climat.
Allah ! Allah ! etc.

Sèche, Mazoul, sèche tes larmes,
Que le léopard tombe aussi !
Vole, revêts-toi de tes armes,
Répète ton refrein chéri.
Allah ! Allah ! etc.

LE PAYSAN.

Chanson.

Air : Le vieux grognard.

AMES dépens est-c'que vous voulez rire ?
Depuis un' heur' vous m'app'lez paysan,
Sans vous fâcher permettez-moi d'vous dire
Qu'un paysan vaut bien un suffisant.
Avec un mot j'pourrais bien vous fair'taire,
Monsieur l'valet, faut bien qu'on trouv' chez nous
Des gens comm'moi pour labourer la terre,
Afin d'nourrir des paresseux comm'vous.

J'avions chacun not'goût, not'caractère,
Quand il fallut adopter un métier ;
Mon frère prit l'état de militaire,
Et moi j'adoptai celui de fermier.
Pour mon pays, quoique j'donn'rais ma vie,
Au labourag' je m'livre avec plaisir ;
S'il faut des bras pour servir la patrie,
Il faut aussi des bras pour la nourrir.

L'amour a fait mainte métamorphose,

Il a changé plus d'un pâtre en guerrier ;
Comme aujourd'hui c'est pour la même cause,
Que le hazard de moi fit un fermier.
Dans les combats, puisque l'amour m'appelle,
De cette lutte il faut sortir vainqueur ;
Soyons fermier pour éprouver ma belle,
Soyons soldat pour éprouver son cœur.

Sous les drapeaux de leur chère patrie,
On vit combattre bien des paysans,
Pour leur pays sacrifier leur vie,
Aves ardeur s'illustrer dans les camps,
Sans murmurer, quitter l'humble chaumière ;
Souvenons-nous que le brave Francœur
Se fit soldat dans le temps de la guerre,
En temps de paix, il se fit laboureur.

LES RIVES DU BOSPHORE,

Chanson.

AIR : Le jeune Edmond allait, etc.

Tu vas revoir les lieux où ton enfance
S'est écoulée en de paisibles jours ;

Pour les revoir, tu vas quitter la France,
Ce gai pays des jeux et des amours.
Mais la patrie est un mot bien sonore !
Nos vœux, en vain, voudraient te retenir ;
Porte tes pas aux rives du Bosphore,
Mais que ton cœur nous garde un souvenir ! } *Bis.*

Oui, tu diras aux élus du prophète :
Dans ce pays, les amours, l'amitié,
De tous mes jours firent des jours de fête ;
Dans mon bonheur, ils étaient de moitié ;
Dis-leur qu'ici, chacun de nous s'honore !
Porte tes pas, etc.

Dis-leur surtout que dans notre patrie,
Sous le manteau de la frivolité,
On voit fleurir sciences, industrie,
Que le savoir n'exclut pas la gaité ;
Cite les noms dont la liste décore
Ce Panthéon, livre de l'avenir.
Porte tes pas, etc.

De l'Orient jadis vint la lumière,
Du temps le souffle a détruit son flambeau ;
Mais aujourd'hui, l'Occident, ce bon frère,
A l'Orient donne un essor nouveau ;
D'un vif éclat l'horizon se colore,
Rien désormais ne pourra le ternir.
Porte tes pas, etc.

Mais je me tais ! . . . si je souffle la voile,
Tu vas voguer sur les flots écumeux ;
Suis ton destin, suis ta brillante étoile,
Reçois ici nos pénibles adieux !...
Puisse, plus tard, une nouvelle aurore
Te ramener..... nous saurons la bénir.
Porte tes pas, etc.

LA SUISSE LIBRE.

Chanson.

Air : Connu.

FLATTEUR, quand ta muse vénale
D'un maître altier fait l'objet de tes chants ;
Alors que ta lyre banale
Va ramper aux pieds des tyrans ;
Sur les bords du lac de Genève,
Ma voix plus librement s'élève,
Son élan n'est point arrêté.
De l'Helvétie,
O ma patrie !
Moi, je chante la liberté. (*Ter.*)

Quand par des tyrans avilie,
L'Europe esclave agite en vain ses fers;
Quand le despotisme en furie,
Parcourt, en grondant, l'univers ;
Du sein riant de ses campagnes,
Jusqu'au sommet de ses montagnes,
Le Suisse dit avec fierté ;
De l'Helvétie,
O ma patrie !
Moi, je chante la liberté.

Liberté, lien de nos âmes,
Lorsque des rois enchaînent ton autel,
Embrase toujours de tes flammes
Les cœurs des descendants de Tell,
Accours, Déesse fugitive,
Puisse à jamais sur cette rive
Chacun dire avec vérité :
De l'Helvétie,
O ma patrie !
Moi, je chante la liberté.

LE MATELOT.

Romance.

Un jour pur, etc.

Ma fille, perdrais-tu courage?
Sous tes doigts le fuseau languit.
Toi seule soutiens mon grand âge
Par ce travail que Dieu bénit.
—Ma mère, un frisson m'a saisie;
Le ciel m'en avertit tout bas;
Quand reviendra Pâque fleurie?
Le matelot ne viendra pas.

Au hameau, lorsque tout repose,
Quand minuit sonne lentement,
Une ombre sur mon lit se pose;
J'entends un long gémissement.
Et puis, comme au temps où mon père
Nous quitta pour aller à Dieu,
Je vois une pâle lumière
Errer long-temps au même lieu.

Ah ! j'espérais que sa jeunesse
Pourrait consoler vos vieux jours ;
Qu'à vous soulager ma faiblesse
Trouverait en lui du secours.
Pour les morts, pauvre suppliante,
Lorsque j'implore l'Eternel,
Il soupire, et sa voix touchante
Me dit : " Au revoir, dans le ciel !"

Ma fille, à l'autel de la Vierge,
Au point du jour, soutiens mes pas :
Faisons la dépense d'un cierge ;
Donner à Dieu n'appauvrit pas.
Fille sage est chère à Marie,
Qui protége le nautonnier,
Et fait luire pour qui la prie,
Le soir, doux présage au foyer.

De ses feux sillonnant la plage
L'aube à peine éclairait les cieux,
Que Notre-Dame du rivage
Entendait leurs accens pieux.
Son front pur couronné d'étoiles,
S'inclina vers le nautonnier ;
Quand la nuit déploya ses voiles,
Il était assis au foyer.

LA VENGEANCE CORSE.

Romance.

Air : Connu.

Gumé, la nuit, par ma pâle lumière,
Un étranger à ma porte frappa ;
Je l'accueillis dans ma pauvre chaumière,
Le croirais-tu, mon fils, il me trompa.
Tu sais combien j'aimais ta sœur, Marie ?
Pour elle, hélas ! je ne puis que pleurer.
De la ravir, le lâche eut l'infâmie :
Mais tu reviens, enfant, pour la venger.
Va droit à lui, courage, audace,
Point de merci, attaque, en face !
Va, ne crains rien, songe à ta sœur,
Ajuste bien (*bis*) et frappe au cœur.

Toi, qui servis pendant longtems la France
Tu sais, mon fils, tout le prix de l'honneur ;
Oui, je suis sûr de venger cette offense ;
Impatient, tu sens battre ton cœur.
Sur le terrain, où la mort vous rassemble

Va, mon enfant, sois ferme et courageux,
Par la pensée, ô fils, soyons ensemble,
Car pour combattre, hélas ! je suis trop vieux.
Va droit à lui, etc.

Vois ce rocher, c'est là qu'est sa demeure ;
La nuit, de l'aigle il partage le sort
C'est là que doit sonner sa dernière heure,
C'est là, mon fils, qu'il doit trouver la mort.
Oh ! le beau jour, que celui, qui se lève !
Jour de vengeance, enfin je suis heureux !
Que ce combat, soit sans merci, ni trève :
Pars, mon enfant, pour toi je fais des vœux.
Va droit à lui, etc.

SI TU VOULAIS M'AIMER D'AMOUR.

Romance.

Air : Certaine veuve, etc

J'AIME à gravir sur la colline
D'où s'égare mon œil en pleurs,

Sur cette terre qui s'incline !
Où donc pour moi croissent les fleurs ?...
Toujours le même soleil brille ;
Sans désir j'attends son retour...
Mais si tu voulais, blanche fille,
Si tu voulais m'aimer d'amour ! !.....

Lassé, même de l'espérance,
J'ai perdu tout rêve joyeux ;
Car le voile de la souffrance
S'étend sombre devant mes yeux.....
Toujours le même soleil brille ;
Sans désir j'attends son retour.....
Mais si tu voulais, blanche fille,
Si tu voulais m'aimer d'amour ! !...

L'avenir, frivole chimère,
Ne m'est qu'un songe indifférent ;
Toute coupe au pauvre est amère,
Toute étoile a l'éclat mourant..
Toujours le même soleil brille ;
Sans désir j'attends son retour....
Mais si tu voulais, blanche fille,
Si tu voulais m'aimer d'amour ! !..

TABLEAU DU JOUR DE L'AN.

Chanson.

Air : V'la c'que c'est qu' d'aller au bois.

Depuis que pour nous le jour luit,
Un an succède à l'an qui fuit ;
Traçons d'une époque aussi belle,
Aussi solennelle,
L'image fidèle,
Et qu'on s'écrie en la voyant :
V'la c'que c'est que l'jour de l'an.

Le soleil à peine a brillé,
Que tout le monde est réveillé :
A chaque étage on carillone,
On reçoit, on donne,
On sort, on résonne,
Chacun va, vient, monte et descend...
V'là c'que c'est que l'jour de l'an.

Au lever de ce jour chéri,
Lalotte, qui n'a pas dormi,

Accourt recevoir la première
Six francs de son père,
Puis, un de sa mère,
Un psautier de sa grand'maman...
V'la c'que c'est que l'jour de l'an.

Nous allons voir certains amis,
Quand nous savons qu'ils sont sortis ;
Chez le concierge on se présente :
— Madame est absente—
Nouvelle accablante !
On s'inscrit, on s'en va content...
V'là c'que c'est que l'jour de l'an.

Parens brouillés, gens refroidis
Semblent redevenir amis:
Pour quelques livres mesurées
D'amandes sucrées,
Quelquefois plâtrées,
On plâtre un racommodement...
V'là c'que c'est que l'jour de l'an.

Voyez-vous cet homme de bien,
Marchandant tout, n'achetant rien !
Il tourne, il retourne, il approche,
Flaire chaque poche,
Accroche ou décroche,
Puis, va plus loin en faire autant...
V'là c'que c'est que l'jour de l'an.

Chaque neveu vient visiter
L'oncle dont il doit hériter,
Tous voudraient qu'il vécut sans cesse ;
Mais, sur sa richesse
Réglant leur tendresse,
Ils l'étouffent en l'embrassant...
V'là c'que c'est que l'jour de l'an.

Le tendre amant, fort peu jaloux
De se rimer un bijoux
Dès Noël néglige sa belle,
Lui cherche querelle
Pour s'éloigner d'elle ;
En février, il l'a reprend...
V'là c'que c'est que l'jour de l'an.

IL NE FAUT RÉPONDRE DE RIEN.

Chanson.

Air : De la pipe de tabac.

Pour un de mes amis d'enfance,
Selon son désir, je réponds ;

Mais il trompe ma confiance
Et part en emportant ses fonds.
Pour ma liberté je m'effraie ;
Je m'aquitte en vendant mon bien ;
L'huissier me dit: qui répond, paie...
Il ne faut répondre de rien.

A sa tendre et sensible femme
Disait un de nos bons maris :
" Je sais apprécier ton âme,
" De toi je suis des plus chéris.
" Tu me sera toujours fidèle,
" Ah ! pour cela, j'en réponds bien !..."
" Eh ! mon ami, répondit-elle,
" Il ne faut répondre de rien."

On prétend que la politique
Ne brouillera plus les amis,
Et qu'aimant la chose publique,
Tous les hommes seront unis.
On dit même que, par la suite,
Pour être académicier,
Il faudra talent et mérite....
Il ne faut répondre de rien.

Un jour, on verra, je l'espère,
La vérité dans les journaux,
La vertu régner sur la terre,

Et la franchise entre rivaux ;
Des ambitieux sans envie ;
L'amour fidèle à son lien ;
Des auteurs pleins de modestie...
Il ne faut répondre de rien.

Je puis répondre d'une chose,
C'est qu'on se plait en ce repas ;
On y boit, on y chante, on cause,
Exempt de soucis, d'embarras ;
Et, si je sais bien m'y connaître,
Dans ce banquet épicurien,
Nous serons tous ivres, peut-être...
Il ne faut répondre de rien.

A L'HON. LOUIS JOSEPH PAPINEAU.

Chanson Canadienne.

Air : Dis-moi soldat, etc.

NOBLE orateur, sans peur et sans reproches,
Nous célébrons ton retour triomphant.

Vois tout un peuple, au milieu de tes proches,
T'offrir les vœux d'un cœur reconnaissant.
Pour rendre hommage à ton puissant génie,
Tout Canadien vient répéter en chœur :
Vive à jamais l'espoir de la patrie,
Et de nos droits l'illustre défenseur ! } *Bis.*

O Papineau ! reçois le pur hommage
De citoyens que ta voix protégea.
Le Canada publîra d'âge en âge
Que des tyrans ton talent le vengea.
De ton pays entends la voix chérie,
Dans l'avenir, redire en ton honneur :
Vive à jamais, etc.

Pour diffamer ton noble caractère,
En vain la haine exerce sa fureur :
Comme serpent qui rampe sur la terre,
Elle s'enfuit devant ton bras vengeur.
En l'écoutant, tu sais forcer l'envie
A répéter ces chants en ton honneur :
Vive à jamais, etc.

Le Mirabeau du nord de l'Amérique
A terrassé les tyrans, leurs amis ;
Il a conquis la couronne civique,
En terminant les maux de son pays.

Tu l'entendras cette terre affranchie,
Te répéter pour prix de son bonheur :
Vive à jamais, etc.

LE PAYSAN LUCAS.

Chanson.

Air : Connu.

AINSI, content dans sa chaumière,
Au lieu d'accuser le destin,
Lucas égayait sa misère,
Chantant se consolant refrain
Mais, à la fin de son ouvrage,
Le soir amène le repos ;
Lucas regagnait son village,
Chantant, en portant ses fagots :
Dans cette vie, (*bis.*)
Où tout varie, (*bis.*)

Où chaque pas, (*bis.*)
Mène au tombeau (*bis.*)
Portons gaîment
Notre fardeau, (*bis.*)
Portons gaîment (*bis.*)
Notre fardeau.

Un des fils qui fesait sa gloire
Voulait défendre son pays ;
Mais, hélas ! bientôt la victoire
A maltraité ses favoris.
Du sort méprisant les injures,
En route, le jeune héros
De lauriers couvrait sa blessure,
Fredonnant, le sac sur le dos.
Dans cette vie, etc.

Pauvres, qui guettez l'espérance
Et n'obtenez que la pitié ;
Martyrs d'une noble vaillance,
Qu'elle n'a nourris qu'à moitié ;
Vieillard, que la tombe muette
Avec effroi repousse encor ;
Berger, qui portez la houlette,
Roi, qui portez le sceptre d'or.
Dans cette vie, etc.

Tout nous prouve que sur la terre

Chacun a son lot de douleur ;
Tout n'est pas peine à la chaumière,
Au palais, tout n'est pas bonheur,
La crainte assiège la richesse,
Le pauvre y trouve maint écueil ;
L'amour a ses jours de tristesse,
Et la gloire a ses jours de deuil.
Dans cette vie, etc.

LE SOLDAT ET LE BERGER.

Duo.

Air : Connu.

Le Soldat. Vois-tu cette troupe guerrière
Déployer ses nobles drapeaux ?
Berger, laisse-là ta chaumière,
Et ta houlette et tes troupeaux :
Parmis les fils de la victoire
Viens briller d'un plus noble éclat ;
Quitte le repos pour la gloire,
Fais toi soldat, fais toi (*bis*) soldat.

Le Berger.

Soldat, vois-tu ces eaux dociles
Suivre la pente du côteau ?
C'est l'image des jours tranquilles
Qui s'écoulent dans ce hameau.
Tes lauriers arrosés de larmes
N'offrent qu'un bonheur passager ;
Le nôtre est pur, quitte tes armes,
Fais-toi berger, fais-toi (*bis*) berger.

Le Soldat.

Qui, moi, déserter la carrière
Que Mars ouvre à ses favoris,
M'ensevelir dans la poussière
Couvert d'opprobre et de mépris !
Lorsqu'à mon bras le ciel confie
L'intérêt sacré de l'état :
Mon sang est tout à ma patrie,
Je suis soldat, je suis (*bis*) soldat.

Le Berger.

De vrais amis l'heureux modèle
En tous lieux mon chien suit mes pas ;
Guidé par ce gardien fidèle
Mes agneaux ne s'écartent pas.
Ma cabane échappe au tonnerre
Qui met les trônes en danger ;
Des rois, que me fait la colère ?
Je suis berger ; je suis (*bis*) berger.

Le Soldat.

Aux fiers accents de la trompette
Tressaille mon cœur généreux.

Le Berger. Aux doux accents de la musette
Palpite mon cœur amoureux.

Le Soldat. Adieu, berger, l'honneur m'appelle,
J'entends le signal du combat.

Le Berger. Voici venir ma pastourelle,
Adieu, soldat, adieu (*bis*) soldat.

LE JEUNE MOURANT.

Romance.

Air : Le jeune Edmond allait, etc.

C'EN est donc fait ?... je vais quitter la vie !...
Mourir si jeune ! ah ! c'est mourir deux fois.
Quelques instans, et ce cœur, mon amie,
Ne battra plus aux accens de ta voix.
Ciel ! Je t'implore ! oui, malgré ma souffrance,
Soutiens ma force et prolonge mes jours !...
Je ne tiens pas à ma frêle existence ;
Mais je gémis de perdre mes amours.

Quoi ! le soleil que promet cette aurore,
A qui l'oiseau fait un si doux accueil,
Vers son midi doit m'éclairer encore ;
Puis se coucher, ce soir, sur mon cercueil.
Ciel ! vois ces pleurs inonder ma paupière,
A mes destins accorde un plus long cours !...
Je ne tiens pas à ma triste carrière ;
Mais je gémis de perdre mes amours.

La blanche fleur, émail de nos prairies,
Se montre même oracle de mon sort ;
Sa tige naît .... et ses couleurs flétries
Viennent déjà me présager la mort.
Ciel ! prends pitié d'une faible victime !...
Mon infortune invoque ton secours !...
Je ne tiens pas au souffle qui m'anime ;
Mais je gémis de perdre mes amours.

Vœux superflus ! inutile prière !
Le jour pâlit ... et le jeune mourant,
Touchant enfin à son heure dernière,
Avec douleur, murmure en expirant :
O toi que j'aime !... adieu... ma tendre amie !..
Un froid mortel me glace pour toujours !..
Ce coup affreux m'ôte plus que la vie...
Las ! .. je vous perds.. ô mes chères amours ! .

RONDE DES MONTAGNES.

Chanson.

Air : Ma Normandie.

ENFANS de ces belles contrées,
Ecoutez mes joyeux refrains ;
Ils rendent les jours plus sereins,
Ils donnent du charme aux soirées.
Qu'au bonheur les Voges toujours
Offrent une douce patrie !
La tendre musette y marie } *Bis.*
Et les plaisirs et les amours. }

Du châlet descends dans la plaine,
Fillette aux plus fraiches couleurs ;
Entends-tu ces accords flatteurs
Annoncer la danse prochaine ?
Déjà l'écho des alentours
T'appelle sur l'herbe fleurie...
La tendre musette, etc.

Vieillard, quitte aussi ta retraite ;

Voici l'heure du gai festin :
Les généreux bienfait du vin
T'invitent toi-même à la fête.
Mille chansons, mille discours
Te réclament dans la prairie...
La tendre musette, etc.

Comme en l'heureux âge d'Astrée,
Embellissons tous les instans ;
Que jamais la marche du temps
Ne soit au chagrin consacrée.
Qu'aux premiers, comme aux derniers jours,
Répétant la ronde chérie,
La tendre musette, etc.

LE SOMEIL DU GRAND HOMME !

Romance.

AIR : Connu.

IL dort ! ce héros dont la gloire
Verra la fin de l'avenir !

Il dort ! on entend la victoire
Le rappeler par un soupir.
Tous avec moi versez des larmes,
Guerriers, que respecta la mort !
Car vous direz, posant vos armes :
Il dort ! il dort. (*Bis.*)

Il dort ! hélas, il faut le dire,
Pour ne se réveiller jamais !
Il dort et Clio va redire
Quel fut pour lui le nom français.
Oui, ce beau nom, vous dira-t-elle,
Pourrait être terrible encor....
Mais le héros que je rappelle,
Il dort ! il dort.

Il dort et sa tête repose
Sur les lauriers dûs aux vainqueur.
Il dort et son apothéose
Se grave au temple de l'honneur.
Tous avec moi, versez des larmes,
Guerriers, que respecta la mort ;
Car vous direz, posant vos armes :
Il dort ! il dort.

AUX FEMMES DE MON PAYS.

Chanson Canadienne.

Air : Batelier, dit Lisette.

Oui, nous avons des filles,
Dans notre beau pays,
Douces, pures, gentilles,
Blanches comme des lys !
Toutes restent fidèles,
Et charmantes toujours ! (*bis.*)
Amis ! gloire à nos belles ! (*bis.*)
Bonheur à nos amours ! (*Ter.*)

Jeunes, fraîches amies,
Epouses, mères, sœurs,
Elles charment nos vies,
Elles charment nos cœurs !
Toutes restent, etc.

Bénissons la fortune
Qui fait qu'en ces climats
Et la blanche et la brune

Ignorent leurs appas !
Toutes restent, etc.

Femme de ma patrie,
Vierge au regard si doux !
Canadienne chérie,
Nous te saluons tous !
Nous te serons fidèles !
Sois charmante toujours !
Amis ! gloire à nos belles !
Bonheur à nos amours !

UN SOUVENIR A L'HOPITAL.

Romance.

Air : Des Espagnols m'ont pris, etc.

Sur ce grabat chaud de mon agonie,
Pour la pitié je trouve encor des pleurs,
Car un parfum de gloire et de génie
Est répandu dans ce lieu de douleurs :

C'est là qu'il vint grand de ses espérances,
Chanter encor, puis, prier et mourir ;
Puis, je répète en comptant mes souffrances : } *Bis.*
Pauvre Gilbert, que tu devais souffrir !

Ils me disaient : fils des Muses, courage !
Nous veillerons sur ta lyre et ton sort !
Ils le disaient hier, et dans l'orage
La pitié seule, aujourd'hui m'ouvre un port.
Tremblez méchans ! mon dernier vers s'allume !
Et, si je meurs, il vit pour vous flétrir...
Hélas ! mes doigts laissent tomber ma plume :
Pauvre Gilbert, que tu devais souffrir !

Si seulement une voix consolante
Me répondait quand j'ai longtemps gémi !
Si je pouvais sentir ma main tremblante
Se réchauffer dans la main d'un ami !
Mais que d'amis, sourds à ma voix plaintive,
A leurs banquets ce soir vont accourir,
Sans remarquer l'absence d'un convive !
Pauvre Gilbert, que tu devais souffrir !

J'ai bien maudit le jour qui m'a vu naître ;
Mais la nature est brillante d'attraits ;
Mais chaque soir le vent à ma fenêtre
Vient secouer un parfum des forêts.
Marcher à deux sur les fleurs et la mousse,

Au fond des bois rêver, s'asseoir, courir,
Oh ! quel bonheur ! oh ! que la vie est douce !
Pauvre Gilbert, que tu devais souffrir.

SOUVENIRS.

Romance.

Air : Combien j'ai douce souvenances.

Oh ! mon pays, heureuse terre !
Où le sort plaça ma carrière,
Ton image à notre bonheur
Si chère
Remplit de son charme enchanteur
Le cœur.

Tes lacs où des monts se reflètent,
Tes eaux qui sur des rocs se jettent,
Quand nous en sommes éloignés,
Répètent :

O vous qui nous abandonnez
Venez !

Nous rêvons à ce toit champêtre,
A ce vallon qui nous vit naître,
A ces rochers, à ces grands bois
De hêtre,
Où l'écho redit tant de fois
Nos voix.

Le soir, quand le soleil décline,
On entend la cloche argentine
Du troupeau qui dans la forêt
Chemine,
Et qui vient donner au châlet
Son lait.

Oui, mon pays, ta douce image
Nous poursuit au lointain rivage.
De tes lacs, alors, vient s'offrir
La plage,
Et nous voulons y revenir
Mourir.

MON PAUVRE PIERRE.

Romance.

Air : Connu.

ADIEU ! ma bonne mère !
Je pars : le tambour bat...
Puisque j'suis militaire,
Faut que j'fasse mon état ;
Ne crains rien, à la guerre,
J'aurai bien soin de moi,
Et le ciel, je l'espère,
Me conserve pour toi...
Rampanplan, rampanplan, (*ter.*)
Oh ! rampanplan.

Adieu ! mon pauvre Pierre !
Prends garde à queque'malheur !...
Et toi, ma bonne Claire,
Garde-moi ben ton cœur !...
En r'venant d'la milice,
J't'épous'rai dans huit ans,

Et j'ferai fair l'exercice
A tous nos p'tits enfans...
Rampanplan, etc.

M'sieur l'curé, j'viens vous faire,
En partant, mes adieux.
Si queque militaire
V'nait vous dire en ces lieux
Qu'il à vu mourir Pierre
Pour la France et son roi,
N'dites rien à ma mère,
Et priez Dieu pour moi.
Rampanplan, etc.

L'sac sur l'dos vers la plaine,
Amis, dirigeons-nous !
J'sais ben qu'ça fait d'la peine ;
Mais il faut filer doux.
Dans un moment d'alarme,
Pour chasser le chagrin,
Renfonçons une larme,
Et chantons ce refrain :
Rampanplan, etc.

Le cœur gros, l'œil humide,
L'habitant du hameau
Le voit d'un pas rapide
Descendre le coteau ;

Bientôt, sur l'autre rive,
Ils se perdent enfin,
Et l'oreille attentive
Peut seule entendre au loin.
Rampanplan, etc.

LA MARSEILLAISE.

Chant Republicain.

Air : Connu.

ALLONS, enfans de la patrie,
Le jour de gloire est arrivé :
Contre vous de la tyrannie
L'étendard sanglant est levé. (*bis.*)
Entendez-vous, dans les campagnes,
Mugir ces féroces soldats !
Ils viennent jusques dans vos bras
Egorger vos fils, vos compagnes.
Aux armes, citoyens ! formez vos bataillons !
Marchez, marchez,
Qu'un sang impur, abreuve vos sillons !

Que veut cette horde d'esclaves,
De traîtres, de rois conjurés ?
Pour qui ces ignobles entraves,
Ces fers dès long-temps préparés ? (*bis.*)
Français, pour nous, ah ! quel outrage !
Quel transport il doit exciter !
C'est nous qu'on ose méditer
De rendre à l'antique esclavage !
Aux armes, citoyens ! etc.

Quoi ! ces cohortes étrangères
Feraient la loi dans nos foyers !
Quoi ! ces phalanges mercenaires
Terrasseraient nos fiers guerriers ! (*bis.*)
Grand Dieu ! par des mains enchaînées,
Nos fronts sous le joug se ploîraient,
De vils despotes deviendraient
Les maîtres de nos destinées !
Aux armes, citoyens ! etc.

Tremblez, tyrans ! et vous, perfides,
L'opprobre de tous les partis,
Tremblez ! vos projets paricides
Vont enfin recevoir leur prix : (*bis.*)
Tout est soldat pour vous combattre ;
S'ils tombent, nos jeunes héros,
La terre en produit de nouveaux,

Contre vous tout prêts à combattre.
Aux armes, citoyens ! etc.

Nous entrerons dans la carrière,
Quand nos aînés n'y seront plus :
Nous trouverons leur poussière
Et les traces de leurs vertus ! (*bis.*)
Bien moins jaloux de leur survivre
Que de partager leur cercueil,
Nous aurons le sublime orgueil
De les venger ou de les suivre.
Aux armes, citoyen ! etc.

Français, en guerriers magnanimes,
Portez ou retenez vos coups :
Epargnez ces tristes victimes
A regret s'armant contre vous : (*bis.*)
Mais ces despotes sanguinaires,
Mais les complices de Bouillé,
Tous ces tigres qui sans pitié
Déchirent le sein de leurs mères.
Aux armes, citoyens ! etc.

Amour sacré de la patrie,
Conduis, soutiens nos bras vengeurs :
Liberté, liberté chérie,
Combats avec tes défenseurs : (*bis.*)

Sous nos drapeaux que la victoire
Accourre à tes mâles accens :
Que tes ennemis expirans,
Voient ton triomphe et notre gloire !
Aux armes, citoyens ! etc.

LE DERNIER BEAU JOUR DE L'AUTOMNE.

Chanson.

Air : Bons habitans du village.

DÉJA la feuille détachée
S'envole au gré de l'aquillon ;
De sa dépouille desséchée,
La fleur à jauni le vallon.
Sous le chêne, il n'est plus d'ombrage,
Aux bosquets il n'est plus d'amour ;
Je vais saluer au village
Le dernier beau jour. } *Bis.*

Les rayons d'un soleil d'automne

A peine attiédissent les cieux ;
L'hirondelle nous abondonne,
Et quitte en gazouillant ces lieux.
Son joli chant semble nous dire :
Adieu, beau ciel, riant séjour,
Je pars et veux encore sourire
Au dernier beau jour.

Le veillard vient dans la prairie
Rêver au déclin de ses ans,
En voyant cette herbe fleurie
Qui fléchit sous ses pas tremblans . . .
Songeant, au bout de sa carrière,
Aux biens qui l'ont fui sans retour,
Il entr'ouvre encor sa paupière,
Au dernier beau jour.

Semons de fleurs notre existence,
Le tems saura bien les flétrir ;
Avant que notre hiver commence,
Trop heureux qui sait les cueillir.
Bientôt la jeunnesse est fanée,
Il n'est qu'un instant pour l'amour ! . . . .
Notre vie a comme l'année
Son dernier beau jour !

CHANTEZ LE BONHEUR D'ÊTRE AIMÉ.

Chanson.

AIR : Le jeune Edmond allait, etc.

QUELQUES instants, suspendez la cadence
Que votre voix module chaque jour ;
Dans l'abandon d'une tendre romance,
Osez donner un soupir à l'amour.
Ces vœux discrets sont d'un amis fidèle,
Que vos regards pleins d'attraits ont charmé :
Chantez, pour lui, chantez, ma toute belle,
Chantez, chantez le bonheur d'être aimé.

Que l'on admire une fugue brillante !
Moi, je préfère écouter vos accens ;
Et, loin du bruit, la ballade touchante,
Par ses accords, captive mieux mes sens.
Si vous pensez à cet ami fidèle,
Que vos regards pleins d'attraits ont charmé,
Chantez, parfois, chantez, ma toute belle,
Chantez, chantez le bonheur d'être aimé.

Le chant de guerre excite le courage !
Quel cœur français n'enflammerait-il pas ?
Mais, près de vous, un air plait d'avantage,
Quand sa douceur rappelle vos appas.
En oubliant même l'ami fidèle,
Que vos regards pleins d'attraits ont charmé,
Chantez encor, chantez, ma toute belle,
Chantez, chantez le bonheur d'être aimé.

C'EST MON SECRET.

Duo.

AIR : Aimons nous sans cesse.

Victor. RÉPONDS à ma prière,
Veux-tu me désoler ?
Zoé, pourquoi te taire ?
Zoé. Je ne dois pas parler.
Victor. Vois ma douleur extrême !
Dis-moi : "Victor, je t'aime !"
Zoé. Victor est indiscret ;

C'est mon secret,
Et je veux garder mon secret.

Victor. Dis que le mariage,
Un jour nous unira,
Que tu n'es pas volage !

Zoé. Dois-je dire cela ?

Victor. Oui je le vois ; cruelle,
Zoé m'est infidèle.

Zoé. Victor est indiscret,
C'est mon secret,
Et je veux garder mon secret.

Victor. Dis au moins : " prends courage,"
Ce mot me suffira ;
Mais il me faut un gage ;

Zoé. Zoé le donnera.

Victor. Oh ! que mon cœur bat vite !
Mon Dieu ! comme il palpite !

Zoé. Mon Victor, sois discret ;
C'est mon secret,
Victor, garde bien mon secret.

LE VIEUX SERGENT.

Romance.

AIR : Dis-moi soldat, etc.

PRÈS du rouet de sa fille chérie,
Le vieux sergent se distrait de ses maux,
Et, d'une main que la balle a meurtrie,
Berce, en riant, deux petits-fils jumeaux.
Assis tranquille au seuil du toît champêtre,
Son seul refuge, après tant de combats,
Il dit parfois : " Ce n'est pas tout de naître :
" Dieu, mes enfans, vous donne un beau trépas !" } *Bis.*

Mais qu'entend-il ? le tambour qui résonne !
Il voit au loin passer un bataillon.
Le sang remonte à son front qui grisonne :
Le vieux guerrier a senti l'aiguillon.
Hélas ! soudain, tristement il s'écrie :
" C'est un drapeau que je ne connais pas.
" Ah ! si jamais vous vengez la patrie,
" Dieu, mes enfans, vous donne un beau trépas !

" Qui nous rendra, dit cet homme héroïque,

" Aux bords du Rhin, à Jemmappe, à Fleurus,
" Ces paysans, fils de la république,
" Sur la frontière, à sa voix accourus ?
" Pieds nus, sans pain, sourds aux lâches alarmes,
" Tous à la gloire allaient du même pas.
" Le Rhin, lui seul peut retremper nos armes.
" Dieu, mes enfans, vous donne un beau trépas !

" De quel éclat brillaient dans la bataille
" Ces habits bleus par la victoire usés !
" La liberté mêlait à la mitraille
" Des fers rompus et des sceptres brisés.
" Les nations, reines par nos conquêtes,
" Ceignaient de fleurs le front de nos soldats.
" Heureux celui qui mourut dans ces fêtes !
" Dieu, mes enfans, vous donne un beau trépas !

" Tant de vertu trop tôt fut obscurcie.
" Pour s'annoblir nos chefs sortent des rangs ;
" Par la cartouche encor toute noircie,
" Leur bouche est prête à flatter les tyrans.
" La liberté déserte avec ses armes ;
" D'un trône à l'autre, ils vont offrir leurs bras ;
" A notre gloire on mesure nos larmes.
" Dieu, mes enfans, vous donne un beau trépas !"

Sa fille alors, interrompant sa plainte,
Tout en filant, lui chante à demi voix
Ces airs proscrits, qui, les frappant de crainte,
Ont en sursaut réveillé tous les rois.
" Peuple, à ton tour, que ces chants te réveillent:
" Il en est tems ! " dit-il aussi tout bas.
Puis il répète à ses fils qui sommeillent:
" Dieu, mes enfans, vous garde un beau trépas !"

LE CINQ MAI, 1821.

Romance.

Air : Connu.

Les Espagnols m'ont pris sur leur navire,
Aux bords lointains où tristement j'errais.
Humble débris d'un héroïque empire,
J'avais dans l'Inde exilé mes regrets.
Mais loin du Cap, après cinq ans d'absence,
Sous le soleil, je vogue plus joyeux.
Pauvre soldat, je reverrai la France:
La main d'un fils me fermera les veux. } *Bis.*

nte,
voix
t de crainte,
is.
te réveillent:
bas.
illent:
beau trépas!"

vire,
j'errais.
re,
ts.
'absence,
.
e: } *Bis.*
eux.

Dieu! le pilote a crié : Sainte-Hélène!
Et voilà donc où languit le héros!
Bons Espagnols, là s'éteint votre haine;
Nous maudissons ses fers et ses bourreaux.
Je ne puis rien, rien pour sa délivrance;
Le tems n'est plus des trépas glorieux!
Pauvre soldat, etc.

Peut-être il dort, ce boulet invincible,
Qui fracassa vingt trônes à la fois;
Ne peut-il pas, se relevant terrible,
Aller mourir sur la tête des rois?
Ah! ce rocher repousse l'espérance:
L'aigle n'est plus dans le secret des dieux,
Pauvre soldat, etc.

Il fatiguait la victoire à le suivre;
Elle était lasse; il ne l'attendit pas;
Trahi deux fois, ce grand homme a su vivre,
Mais quels serpents enveloppent ses pas!
De tout laurier un poison est l'essence
La mort couronne un front victorieux.
Pauvre soldat, etc.

Dès qu'on signale une nef vagabonde,
" Serait-ce lui! disent les potentats:
" Vient-il encor redemander le monde?
" Armons soudain deux millions de soldats."

Et lui peut-être, accablé de souffrance,
A la patrie adresse ses adieux.
Pauvre soldat, etc.

Grand de génie et grand de caractère,
Pourquoi du sceptre arma-t-il son orgueil ?
Bien audessus des trônes de la terre,
Il apparait brillant sur cet écueil.
Sa gloire est là, comme le phare immense
D'un nouveau monde, et d'un monde trop vieux.
Pauvre soldat, etc.

Bons Espagnols, que voit-on au rivage ?
Un drapeau noir ! ah, grands dieux je frémis !
Quoi ! lui mourir ! ô gloire, quel veuvage !
Autour de moi pleurent ses ennemis.
Loin de ce roc nous fuyons en silence ;
L'astre du jour abandonne les cieux.
Pauvre soldat, etc.

LE JEUNE MILITAIRE.

Chanson Comique.

Air : Connu.

Me v' la que six mois,
Que j' port' l'uniforme
Et les plus sournois,
Disent que j' me forme.
Je n' suis plus c' Jean-Jean,
Qu'on trouvait si bête,
A tabl' j'ai d' la tête,
J' bats un rataplan,
Rampan plan,
J' bats un rataplan,
J' fais du bruit comm' quatre,
Pour un rien j' veux m' battre.
Aussi, l' mond' dit-il, } *Bis.*
Que j' sis ben genti. }

Pour marcher au pas
J' n'ons plus la fêt' dure,
J'arrondis es bras,

Je prends d' la tournure,
Je tends le jarret,
Et, quand j' me dandine,
Dieu ! que j'ai bonn' mine,
Avec mon briquet,
  Rampan plan,
Avec mon briquet.
Je valse avec grâce,
Je sais faire des passes,
  Aussi l' mond', etc.

Quand le régiment
Pass' dans un village,
J' sais en un moment,
Mett' tout au pillage.
Poulets et dindons
Je vous prends en traître ;
On n' voit plus r'paraître
Ceux que j'attrapons.
  Rampan plan
Ceux que j'attrapons
Si l'on me querelle
Je cass' la vaisselle ;
  Aussi l' mond', etc.

Auprès d'un tendron
D' figure agaçante,
Comm' un franc luron,

D'abord j' me présente,
J' dis v' nez donc causer,
Jeun' particulière,
Je suis militaire
I' m' faut un baiser,
Rampan plan,
I' m' faut un baiser.
(*La jeune personne répond, en tournant de l'œil.*)
" J' n'en donn' qu'à ceux qu' jaime,"
Moi, j' m'avanc' tout d' même,
Aussi l' mond' etc.

Quand je fus cheux nous
Ai-je fait le diable,
Ils ont ben vû tous
Comm' j'étais aimable,
Avec un r' cruteur,
J'ai bu l' vin d' ma tante
Avec sa servante
J'ai fait l' tapageur,
Rampan plan,
J'ai fait l' tapageur,
J'ai mangé, j'espère,
Tout l'argent d' mon père,
Aussi l' monde, etc.

ZOÉ.

Romance.

AIR : No. 19.

L'OMBRE d'un tilleul en fleurs,
Sous le beau ciel de la Provence,
Zoé, les yeux baignés de pleurs,
Chantait sa plaintive romance ;
" Petits oiseaux, cessez vos chants d'amour :
" Celui que j'aime est loin de ce séjour." } *Bis.*

Le front ceint des brillans lauriers
Cueillis par sa jeune vaillance,
Va-t-il, au milieu des guerriers,
Oublier nos sermens d'enfance ?
" Petits oiseaux, etc.

Il a quitté ces doux climats,
Porté sur l'aîle de la gloire ;
Et sa Zoé ne le suit pas,
Aux lieux chéris de la victoire !
" Petits oiseaux, etc.

Bientôt Zoé ne chanta plus
Sa douce et plaintive romance :
Un tombeau, des pleurs superflus,
Rappellent encor sa constance !
Petits oiseaux, cessez vos chants d'amour :
Celui qu'elle aime a fui de ce séjour !

OUI C'EST TOI.

Chansonnette.

AIR : Connu.

REFRAIN.

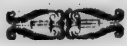
Oui, c'est toi,
C'est toi que j'aime. } *Bis.*
Mais hélas ! ô peine extrême !
A toi jamais !

TON nom est ma prière,
Et la nuit et le jour ;
Ton cœur est un mystère,
Un mystère d'amour.

Toi seule tu peux lire
Le secret de mon cœur ;
Toi seule tu peux dire
Ce doux mot de bonheur !
Oui c'est toi, etc.

Bien des lignes discrètes,
Souvent l'ont commencé,
Bien des larmes secrètes,
Souvent l'ont effacé ;
Dicté par l'espérance,
Retenu par l'effroi,
Je crains trop la distance
Pour te dire : c'est toi !
Oui c'est toi, etc.

Dans un bal, en soirée,
Loin de toi je me tiens,
Mais toi, mon adorée,
Tu me comprends si bien ;
Une fleur, un sourire,
Un mot, fait pour nous deux,
Un regard va te dire,
En trompant tous les yeux,
Oui, c'est toi, etc.



REPOSONS-NOUS ICI TOUS DEUX.

Romance.

AIR : Le Dieu que tu fuis, etc.

REPOSONS-NOUS ici tous deux !
Goûtons le charme de ces lieux,
Qu'un doux sommeil ferme vos yeux
Que le bruit de l'onde se mêle,
Aux doux accents de Philomèle ;
Dormez-donc mes chères amours } *Bis.*
Pour vous je veillerai toujours }
Dormez, dormez, pour vous je veillerai toujours. (*bis.*)

Au sein de ces vastes forêts,
Si l'ombre de ces bois épais
De votre cœur trouble la paix,
Chassez une crainte funeste
Auprès de vous votre ami reste,
Dormez-donc, etc.

Vos yeux se ferment doucement,
Je vais chanter plus lentement,

Heureuse d'un songe charmant,
Puissiez-vous être ramenée
Aux doux instants de la journée.
Dormez-donc, etc.

LE MYSTÈRE ET LE BONHEUR.

Air : Tendre amitié, etc.

O'en fais serment doux soutien de ma vie,
Je garderai le secret de ton cœur !
Ils sont perdus les plaisirs qu'on publie :
Sans le mystère il n'est point de bonheur.

La fleur des champs aura cessé d'éclore,
Avant qu'un mot ait trahi notre ardeur,
L'amour préfère un baiser qu'on ignore,
Sans le mystère, il n'est point de bonheur.

Sur cet asile, en vain la foudre gronde,
La nuit nous prête un voile protecteur ;

Soyons heureux, mais toujours loin du monde,
Sans le mystère, il n'est point de bonheur.

L'ACCORD PARFAIT.

Chanson.

Air. S'est de s'aimer avec constance.

La chose la plus nécessaire
Est le sujet que j'ai choisi :
Par son moyen jamais de guerre ;
Il cause à moi seul du souci ;
N'ayant point la voix robuste
Je ne puis être satisfait,
Qu'en parvenant à chanter juste.
L'accord parfait.

Pour la chanter, il faut connaitre
Dans quel lieux il doit être admis ;

Cherchons, je la verrai peut-être,
Entre les parents, les amis.
Non, car dans plus d'une famille,
Je vois pour cause d'intérêt,
Rompre du père et de la fille,
L'accord parfait.

Observons bien si l'homme en place
Avec le public est d'accord ;
Non, non, quelque chose qu'il fasse
Le monde juge qu'il a tort.
C'est sans doute le mariage
Qui rendrait l'homme satisfait,
S'il pouvait trouver en ménage
L'accord parfait.

Si les loges et le parterre
Sont d'un air tout différent,
L'auteur, l'acteur ne peuvent guère,
Accommoder leur différend,
Ici, moi-même je m'anime,
Sans pouvoir trouver tout-à-fait,
De la raison et de la rime
L'accord parfait.

Est-ce à Paris, est-ce en province,
Qu'on peut rencontrer l'union,
Lorsque le sujet le plus mince
Peut diviser la nation,

C'est donc à tort que je m'applique
A vouloir traiter ce sujet,
Puisqu'on ne trouve qu'en musique
L'accord parfait.

PRIÈRE A MARIE.

Romance.

Air : Un beau navire, etc.

TEL qu'au matin, se dégageant de l'ombre,
Un feu brillant suivi de feux sans nombre,
S'élance au front d'un ciel encore sombre,
En y semant la vie et la splendeur,
Telle à nos yeux, ô vierge bien-aimée !
Type sacré de grâce et de candeur,
Tu sors du sein de la nue enflammée,
Jusqu'au néant abaissant ta grandeur.

Combien de fois sur la femme coupable,
Qu'à tes genoux le repentir accable,

Ange divin, de vengeance incapable,
Tu fais tomber un rayon de bonté !
Dans son regard ravagé par sa flamme
Le mal empreint son cachet redouté :
Mais tu souris, car au fond de son âme ;
Le diamant est encore resté.

Le malheureux poursuivant un vain rêve,
Que sur ses pas l'aile du vent enlève,
S'assied pensif sur le bord de la grève,
Pleurant ses jours par torrents emportés.
Mais le sommeil, glissant sous sa paupière,
Vient rafraîchir ses esprits agités :
Il dort... soudain, au sein de la prière,
Un ange est là qui veille à ses côtés.

A chaque fois qu'ici-bas sonne l'heure,
L'humanité gémit, hélas ! et pleure,
Car l'espérance et l'abuse et la leurre ;
Mais en toi seule est son divin support.
Invoquons donc cette vierge adorable,
Tous recueillis dans un pieux transport !
Elle ouvrira de sa main secourable,
Aux corps sa tombe, à l'âme un divin port.

Oh ! si jamais, céleste bienfaitrice,
Ont vu pour eux luire un jour plus propice
Les affligés sous ta main protectrice,

Accorde-nous un bienveillant espoir.
Plus doux cent fois, ô vierge au cœur candide,
Que les parfums du sein de l'encensoir,
Puissent nos vœux, dans leur essor timide,
Monter vers toi sur les brises du soir !

LE BON GARCON.

Chanson.

Air : Toto, Carabo, où le petit homme gris, etc.

Il est une personne
Que l'on aime partout,
Et surtout
Lorsqu'en hiver on donne
Un de ces gais soupés
Si vantés,
Dans lesquels on rit
Sans art, sans esprit,
Pour trouver le vin bon ;
C'est ce que l'on,

C'est ce que l'on
Appelle un bon garçon.

A sa douce parole,
S'envolent les soucis
Des amis
Que toujours il console,
En écartant au loin
Le témoin
Qui serait de trop
Par ses sots propos.
Pour une âne grognon,
C'est ce que l'on, etc

Il aime la fillette,
Et ne dédaigne pas
Les appas
De la jeune brunette,
Qui, le trouvant joli,
Lui sourit ;
Puis, en conquérant,
Près de la maman,
Il cherche son pardon,
C'est ce que l'on, etc.

Homme d'un grand mérite,
Il se prétend pourtant
Sans talent,

Et quand un gueux mérite
Un profond châtiment,
Il défend
Par pure bonté
Cet être éhonté
Qui fait le fanfaron ;
C'est ce que l'on, etc.

Prêt à rendre service
Aux gens ayant besoin
De ses soins,
Il est sans artifice
Et vous dit vos défauts
S'il le faut,
Non pour vous fâcher,
Mais vous engager
A priser la leçon ;
C'est ce que l'on, etc.

Prenant fort bien la vie,
Le héros de mon chant
Est charmant,
Et jamais il n'oublie
Que pour vivre gaîment
Ses cent ans,

Il faut s'amuser,
Et surtout vider
De grands et vieux flacons ;
C'est ce que l'on, etc.

UN AMOUR D'AUTREFOIS.

Romance.

Air : Bateliers, de Lisette.

TANT que la marguerite
Croîtra dans nos vallons,
Que cette fleur petite
Ornera nos gazons,
Tu seras, mon amie,
La reine de mon cœur, (*bis.*)
Le charme de ma vie, (*bis.*)
L'astre de mon bonheur. (*Ter.*)

Le matin, quand l'aurore
Viendra verser ses pleurs,

Quand les amants de Flore
Caresseront nos fleurs,
Aux oiseaux du bocage
Pendant ton doux sommeil,
J'irai sous le feuillage
Annoncer ton réveil.

Le jour, dans la prairie,
J'irai graver ton nom
Sur l'écorce polie,
Des hêtres du canton ;
Je le verrai paroître
A mes yeux chaque jour ;
Mais il ne pourra croître
Autant que mon amour.

Le soir, quittant la plaine,
Je dirai, tout surpris :
Le soleil me ramène,
N'est-il donc plus de nuits ?
Mais, non, c'est qu'il diffère
De quitter les beaux yeux
De la charmante Claire
Dont je suis amoureux.

LA CONTREDANCE.

Chanson.

Air : Connu.

REFRAIN.

Livrons-nous à la danse ;
Profitons des instants !
Déjà l'été s'avance
Pour chasser (*bis*) le printems.

On dit qu'en mariage
N'avoir que d'heureux jours.
Par malheur en ménage
Les époux sont toujours,
Dos à dos, (*)
Livrons-nous, etc.

Voyez la prude Elvire ;
A sa vertu l'on croit,

(*) On parle.

Offrez un cachemire
Et déjà on la voit,
Balancer.
Livrons-nous, etc.

Sur le champ de bataille
Vieux soldat et conscrit
Courent à la mitraille
Dès qu'on leur aura dit,
En avant.
Livrons-nous, etc.

L'on vit heureux en France ;
Le roi est si benin ;
Il parle avec aisance
Et va chaque matin,
Chasser.
Livrons-nous, etc.

Gloire à notre patrie,
Au commerce français !
Les arts et l'industrie
Ont brisé pour jamais,
La chaine anglaise.
Livrons-nous, etc.

Vous qui régnez en France,
Bourbons, pour notre amour

Comblez notre espérance
En fesant tous un jour,
La grande promenade.
Livrons-nous, etc.

LES NOUVEAUX ÉPOUX.

Chanson.

Air : Le jeune Edmond allait, etc.

Joyeux amis, que le plaisir rassemble,
Vous demandez que je chante un refrain ?
Je le voudrais ; mais, hélas ! il me semble
Voir quelques fronts ridés par le chagrin.
Qu'à ma chanson la gaîté se réveille,
A mon exemple ensemble dites tous :
Mes bons amis, vidons une bouteille,
A la santé de ces nouveaux époux.

Constance, amour, félicité suprême,
Tels sont, pour vous, mes souhaits et mes vœux,

Bonne union, intelligence extrême ;
Car sans cela point de ménage heureux.
Dans le malheur, quand l'amitié conseille,
D'un mauvais sort on brave mieux les coups,
Mes bons amis, vidons une bouteille,
A la santé de ces jeunes époux.

Amour, bénis une union si chère,
Fais que leurs jours s'écoulent dans la paix ;
Fortune aveugle, inconstante ou prospère,
Daigne, sur eux, verser tous tes bienfaits ;
Mais bien loin d'eux la misère qui veille,
La sombre envie et les soupçons jaloux :
Mes bons amis, vidons une bouteille,
A la santé de ces jeunes époux.

Oubliez pas aussi que le temps passe,
Tout comme lui ne dure pas toujours ;
Si votre amour se fatigue ou se lasse,
Que l'amitié survienne à son secours.
Dans cinquante ans, qu'une fête pareille
Vous rassemblant, vous disiez comme nous :
Mes bons amis, vidons une bouteille,
A la santé de ces jeunes époux.

ÉMILE DEBRAUX.

Romance.

AIR : Dis-moi soldat, etc.

Le pauvre Émile a passé comme une ombre,
Ombre joyeuse et chère aux bons vivans ;
Les gais refrains vous égalent en nombre,
Fleurs d'acacia qu'éparpillent les vents.
Debraux, dix ans, régna sur la goguette,
Mit l'orgue en frain et les chœurs des faubourgs,
Et roulant, roi, de guinguette en guinguette,
Du pauvre peuple il chanta les amours. } *Bis.*

Toujours enfant, gai jusqu'à faire envie,
En étourdi vers le plaisir poussé ;
Pouffant de rire à voir couler sa vie,
Comme le vin d'un tonneau défoncé ;
Sifflant le sot sous les croix qu'il découvre,
Ou sur son char le gran[illegible]al affermi ;
Sans s'informer par où l'on monte au Louvre,
Du pauvre peuple [illegible] resté l'ami . .

Mais, dites-vous, il avait donc des rentes ?
Eh ! non, messieurs ; il logeait au grenier.
Le temps, au bruit des fêtes enivrantes,
Râpait, râpait l'habit du chansonnier.
Venait l'hiver, le bois manquait à l'âtre,
La vitre, au nord, étincelait de fleurs ;
Il grelottait, mais sa muse folâtre
Du pauvre peuple allait sécher les pleurs.

De l'œil des rois on a compté les larmes ;
Les yeux du peuple ont trop vu pour cela.
La France alors pleurait l'éclat des armes
Et les grandeurs dont le cours l'ébranla.
Ta voix, Émile, évoquant notre histoire,
Du cabaret ennoblit les échos.
C'était l'asile où se cachait la gloire.
Le pauvre peuple aime tant les héros !

Bien jeune, hélas ! il descend dans la fosse.
Je l'ai conduit où vieux j'irai demain.
Chantant au loin, des buveurs à voix fausse,
Aux noirs pensers m'arrachaient en chemin.
C'étaient ses chants que disait leur ivresse,
Chants que leurs fils sauront bien rajeunir ;
De son passage est-il un roi qui laisse
Au pauvre peuple un si doux souvenir ?

LES GUEUX.

Chanson.

AIR : Connu.

REFRAIN.

Les gueux, les gueux
Sont des gens heureux,
Ils s'aiment entr'eux
Vivent les gueux.

Les gueux chantons la louange,
Que de gueux hommes de bien ;
Il faut qu'enfin l'esprit venge,
L'honnête homme qui n'a rien,
Les gueux, etc.

Oui, le bonheur est facile
Au sein de la pauvreté :
J'en atteste l'évangile
J'en atteste ma gaité.
Les gueux, etc.

Au Parnasse la misère
A longtemps régné, dit-on,
Quel bien possédait Homère ?
Une besace, un bâton,
Les gueux, etc.

Vous qu'afflige la détresse,
Songez que plus d'un héros,
Dans le soulier qui le blesse,
Peut regretter ses sabots.
Les gueux, etc.

Du faste qui vous étonne,
L'exil punit plus d'un grand :
Diogène dans sa tonne
Brave en paix un conquérant.
Les gueux, etc.

D'un palais l'éclat vous frappe,
Mais l'ennui vient y gémir ;
On peut bien manger sans nappe,
Sur la paille, on peut dormir.
Les gueux, etc.

Quel Dieu se plaît et s'agite
Sur ce grabat qu'il fleurit ?
C'est l'amour qui rend visite

A la pauvreté qui rit.
Les gueux, etc.

L'amitié que l'on regrette,
N'a point quitté nos climats ;
Elle trinque à la guinguette,
Assise entre deux soldats.
Les gueux, etc.

MON VILLAGE.

Romance.

Air : Bateller, dit Lisette.

COMBIEN je te regrette,
Beau ciel de mon pays,
Et toi, douce retraite,
Que toujours je chéris !
Soleil, qui fais éclore
Les trésors de l'été, (*bis.*)
Dois-tu me rendre encore (*bis.*)
La vie et ma gaîté ? (*Ter.*)

Une erreur trop commune
Égara ma raison ;
Je rêvai la fortune
Et l'éclat d'un vain nom ;
Mais, aujourd'hui plus sage,
D'un regard attendri,
Je cherche mon village
Et mon premier ami.

Vers cette heureuse terre
Qui me ramènera ?
Là repose ma mère ;
L'amitié m'attend là.
O pensers pleins de charmes,
Endormez ma douleur !
Et vous, coulez, mes larmes,
Et soulagez mon cœur.

Une fleur étrangère
En de tristes climats
Sur sa tige légère
Cède au poids des frimas.
Jeune, ainsi je succombe
Faible comme la fleur :
Ici je vois la tombe,
Là bas est le bonheur.

Je veux, dès mon aurore,

Surpris d'un froid mortel,
Me réchauffer encore
Au foyer paternel.
Chaque jour ma patrie
Charme mon souvenir....
Là, commença ma vie,
Là, je veux la finir.

LE VÉRITABLE AMI.

Romance.

Air : Quand sur nos bords, elle me dit je t'aime,

J'IGNORE encor ce qu'amour me destine ;
Mais l'amitié me dit en ce séjour :
Lindor, Lindor, laisse-là ta Caroline,
Et que l'honneur l'emporte sur l'amour.
Je ne dois plus d'une plainte incessante
Importuner l'Eternel aujourd'hui ;
Oui, je perdrai le cœur de mon amante
Pour conserver celui de mon ami ! } *Bis.*

Jeunes amans, que le désir enflamme,
A votre amour gardez-vous d'obéir :
On peut aimer, adorer une femme ;
Mais un ami, nous devons le chérir.
N'éteignez pas des sentimens durables,
Puisqu'en ce siècle on n'aime qu'à demi ;
Vous trouverez mille femmes aimables ;
Mais pourrez vous rencontrer un ami ?

De la forêt je traverse l'enceinte,
En voyageant dans l'ombre de la nuit.
Oh ! l'existence en ce lieu semble éteinte ;
L'oiseau nocturne à mon aspect s'enfuit.
Son cri plaintif vient frapper mon oreille,
Et dans mon cœur jette un mortel ennui
Dieu ! tout ici repose et tout sommeille,
Et moi je pleure un généreux ami !

Dans la douleur et la monotonie
Un malheureux coule de tristes jours ;
Pour lui la nuit est pleine d'insomnie,
Et le chagrin le tourmente toujours.
En vain son bras repousse la misère :
La mort déjà le surmonte à demi,
Mais tout à coup, il se dresse, il espère :
Sur son chemin il rencontre un ami !

Jeunes beautés, on vous fait des outrages ;

Sexe enchanteur, dédaigne nos serments !
Fidèle ami, peut-être amant volage,
C'est de Lindor les plus vrais sentimens.
Et puis, un jour, à mon heure dernière,
Dans le tombeau pour toujours endormi,
Oh ! que mon corps, vaine et froide poussière
Soit arrosé des larmes d'un ami !

PLUS D'ESPOIR.

Romance.

Air : Depuis long temps j'aimais Adèle.

ESPÉREZ ! ! ! est le mot d'usage
Qu'au sein du monde, à chaque pas,
Nous répète un commun langage,
Contre tous les maux d'ici bas.
Mais, quand plus rien ne nous console,
Comment se laisser décevoir
Au bruit d'une vaine parole ?...
Et qu'espérer ?.. Quand il n'est plus d'espoir !

Le bonheur, dit-on, n'est qu'un rêve :
Comme il passe, il peut revenir.
Mais en est-il qui nous enlève
Le trait d'un cruel souvenir ?...
Ah ! quand la paix nous est ravie,
Que nous importe d'entrevoir
L'éclat d'un beau jour de la vie,
Où nos regards ne puisent plus d'espoir ?

Souvent, aux transports de la joie
L'on préfère de tendres pleurs ;
Notre âme alors, qui s'y déploie,
Trouve du charme à ses douleurs.
Mais quand la peine... solitaire,
Pèse au cœur du poids le plus noir,
Hélas ! qu'une larme est amère,
Si, dans son deuil, il n'entre plus d'espoir !

LES YEUX BLEUS.

Chansonnette.

AIR : Qui fait battre les cœurs.

REFRAIN.

Tes deux jolis yeux,
Bleus, comme les cieux,
Tes deux jolis yeux
Ont ravi mon âme !
De tes jolis yeux
Bleus, comme les cieux,
La céleste flamme
A ravi mes yeux.

PAR un seul mot l'âme est ravie,
Le cœur ému donne sa foi :
Un regard peut troubler la vie
Et ton regard brille sur moi.
Tes deux jolis, etc.

Tu veux savoir, savoir sans cesse,
Dans tous les lieux où tu n'es pas,

Pourquoi la crainte et la tristesse
Volent soudain devant mes pas ?
Tes deux jolis, etc.

Enfin tu veux savoir encore
Pourquoi je change en te voyant,
Pourquoi mon front se décolore,
Pourquoi mon cœur est tout tremblant ?
Tes deux jolis, etc.

LES LAVEUSES DU COUVENT.

Romance.

AIR : Connu.

HOLA ! fillette brune et blanche,
La belle au panier sur la hanche,
Où vas-tu les bras nus au vent ?
—Beau cavalier, je vais sous l'arche,

Dans le courant de l'eau qui marche,
Laver les nappes du couvent. (*Bis.*)
—Jeanne, Jeanne,
N'écoute pas douces paroles,
Jeanne, fuis les discours frivoles
D'un cavalier, d'un cavalier
Trompeur, trompeur et léger...

Jésus ! la fille brune et blanche,
Tu dois être belle un dimanche,
Avec ton corset de velours.
—Beau cavalier, sur la grand' place
Plus d'un écolier, quand je passe,
Me trouve belle tous les jours. (*Bis.*)
—Jeanne, Jeanne.....etc.

Si tu veux être châtelaine,
J'ai trois villages dans la plaine
Et mon château ceint d'un fossé.
—Beau cavalier, je suis plus fière ;
Je veux avoir la terre entière,
Et j'ai pris Dieu pour fiancé. (*Bis.*)
—Jeanne, Jeanne.....etc.

On l'entendit prendre la fuite,
Dirent les laveuses ensuite,
Sur le cheval du cavalier.....

Le soir, on la revoit sous l'arche,
Mais c'est comme un ombre qui marche,
Chantant sous l'écho du pilier.....*bis*.
—Jeanne, Jeanne.....etc. ;

SOUVENIRS DU JEUNE AGE.

Romance.

Air : Te souvient-il ma belle.

SOUVENIRS du jeune âge
Sont gravés dans mon cœur,
Et je pense au village
Pour rêver le bonheur.
Ah ! ma voix vous supplie
D'écouter mon désir :
Rendez-moi ma patrie,
Ou laissez moi mourir.

De nos bois le silence,
Les bords d'un clair ruisseau,

La paix et l'innocence
Des enfants du hameau ;
Ah ! voilà mon envie,
Voilà mon seul désir :
Rendez-moi, etc.

L'INCONSTANT SANS LE VOULOIR.

Romance.

Air : Tendre amitié, etc.

J'AIMAIS hier la charmante Euriphise,
La posséder faisait tout mon bonheur !
Ce feu d'amour dont j'avais l'âme éprise
Semble aujourd'hui s'être éteint dans mon cœur.

Hier, hélas ! je la voyais si belle !
A l'admirer je trouvais le bonheur !
Je lui jurais d'être toujours fidèle ;
Sans le vouloir j'étais un imposteur.

Hier encor, d'une main caressante,
Elle bouclait avec soin mes cheveux :
Dieu ! qu'Euriphise était intéressante !
J'aimais encore, alors j'étais heureux !

Amour ! amour ! ah ! quel est ton empire ?
Un seul moment peut donc le renverser ?
Dans tes secrets ah ! permets moi de lire.
Dis-moi comment on peut cesser d'aimer ?

J'entends tes cris ; tu m'accuse, Euriphise ;
Des torts d'amour, nous souffrons tous les deux ;
Si de ses feux, ce dieu te tyrannise,
De n'aimer plus, moi, je suis malheureux.

TRISTE SOUVENIR.

Romance.

Air : Dis-moi soldat, etc.

Il m'en souvient, j'ai cru qu'en cette vie,
Le meilleur guide était la voix du cœur,

Et que toujours, en dépit de l'envie,
Faire le bien assurait le bonheur.
Long-tems mes vœux, embellis d'espérance,
Se sont livrés gaîment à l'avenir ;
Mais, aujourd'hui, l'erreur de ma croyance } *Bis.*
N'est plus, hélas ! qu'un triste souvenir !

Il m'en souvient, j'aimais ! et ma tendresse,
Si confiante en la foi des serments,
Voulait alors prolonger son ivresse
Jusqu'au soupir de mes derniers moments.
Hélas ! pourtant, l'amour, son doux langage,
Ne m'ont valu qu'un souffle du plaisir ;
Et désormais mon âme, en son veuvage,
N'en garde plus qu'un triste souvenir !

Il m'en souvient ! Non, qu'importe un vain songe !
Ah ! laissons fuir l'ombre des jours passés !
Il est cruel de ne voir que mensonge,
Même au milieu de ses plus chers pensers.
Las ! c'est ainsi qu'en sa peine profonde,
Bien peu jaloux d'un sort qui va finir,
Le malheureux, près de quitter ce monde,
N'en garde plus qu'un triste souvenir !

VIRGINIE.

Romance.

AIR : Pourquoi me fuir, etc.

Je vais partir, ô tendre Virginie,
Et loin de toi je mourrai de douleur ;
Je veux t'aimer, hélas, toute ma vie,
Car ton portrait est gravé dans mon cœur. (*Bis.*)

Ce lieu charmant vit croître notre enfance ;
De le quitter j'éprouve la rigueur.
Mais avec moi, j'emporte l'espérance,
Et ton image est toujours dans mon cœur.

Nous nous aimions d'une amitié sincère,
Et notre hymen eût fait notre bonheur ;
Nous gémirons de la rigueur d'un père,
Mais ton image est toujours dans mon cœur.

Puisqu'il le faut, pour charmer ma tristesse,
Je vais au loin dissiper ma douleur,

Mais ton image entretient ma tendresse,
Rien ne pourra l'arracher de mon cœur.

TANT PIS POUR LES GENS QUI SONT MÉCONTENTS.

Chanson.

Air : Mon père était pot.

Je connais, en certain pays,
Un franc et joyeux drile,
Qui pourtant a des ennemis
Jusque dans sa famille ;
Mais, loin que son cœur
En ait de l'aigreur,
Il redit, quoi qu'on fasse :
" Tant pis pour les gens
" Qui sont mécontents,
" Je ris de leur grimace."

Bravant une faible santé,

Et chagrin et souffrance ;
L'amour, le plaisir, la gaîté,
Charment sa existence.
Ses vers et ses chants
Disent aux méchants,
En les narguant en face :
" Tant pis, etc."

Relevant de nobles aïeux,
Par un droit légitime,
Il porte leur nom glorieux
Sans regretter la dîme,
Et lorsque les sots
En font cent propos,
Il leur répond en masse :
" Tant pis, etc."

Pour noircir et calomnier
Les actes de sa vie,
Contre lui quelqu'aventurier
Eut recours à l'envie.
En apprenant ça,
Il me prononça
Sa maxime efficace :
" Tant pis, etc."

A quelques rustauds enrichis,
Ivres de leur fortune,

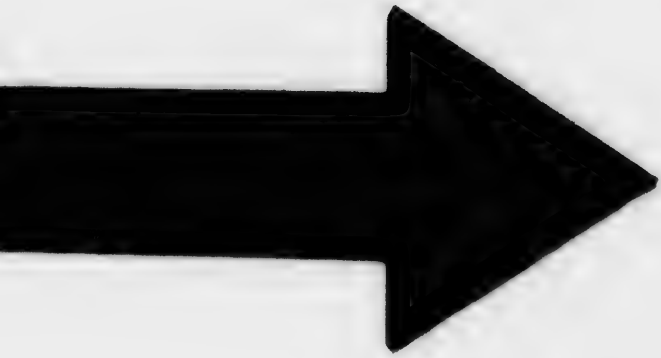
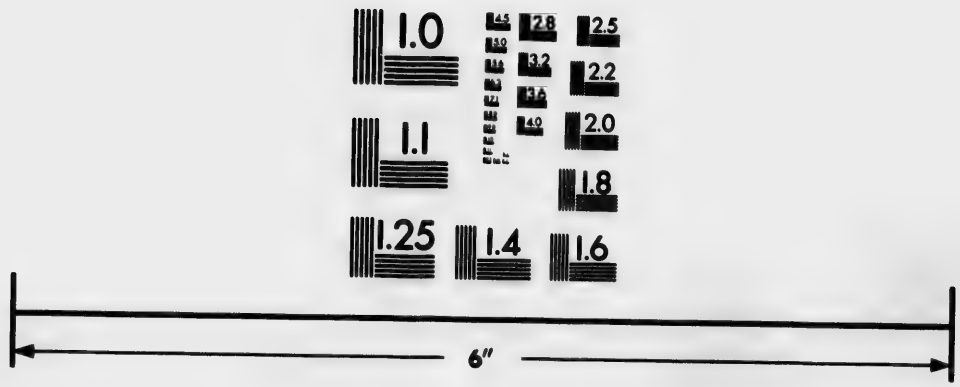
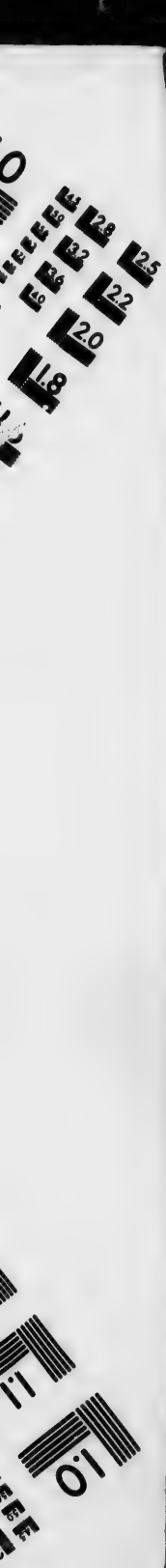


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503


2.8
3.2
2.5
3.6
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

Plus d'une fois je l'entendis
Dire sans gêne aucune :
« Malgré vos écus,
« Vilains malotrus,
« Votre mine est cocasse ;
« Tant pis, etc."

Dans son caractère loyal,
Servant la chose utile,
Sans cesse il repousse le mal
Et le flatteur servile.
Le soir, le matin,
Voici son refrain :
« Honneur, seul je t'embrasse !...
« Tant pis, etc."

La morale, qui fait sa loi,
Sur l'estime se fonde ;
Suivons-la tous de bonne foi ;
Et si, dans ce bas-monde,
Le hasard encor
Nous montre un butor,
Qu'un *haro !*... le terrasse !
Tant pis pour les gens
Qui sont mécontents,
Rions de leur grimace.

DE VRAIS AMIS.

Chansonnette.

AIR : Oui, nous avons des filles.

Le bonheur est fragile
Et veut des soins discrets,
Qu'un éclat inutile
N'a point en ses apprêts.
Vous donc, que l'or caresse,
De l'or soyez épri ; (*bis.*)
Moi, plus que la richesse, (*bis.*)
J'aime de vrais amis. (*Ter.*)

Dans un palais bizarre,
Trop vaste de moitié,
Souvent l'amour s'égare,
Et se perd l'amitié.
Dans le plus mince espace,
Moi, je les réunis ;
Il faut si peu de place
Avec de vrais amis !

Chez un monde factice,
Sous le rire avorté,
L'ordre met au supplice
La joie et la gaîté.
Chez moi, libres d'entraves,
Viennent les jeux, les ris ;
Qui s'entoure d'esclaves
N'a pas de vrais amis.

Sur sa moëlleuse couche,
Que l'égoïsme froid,
Sans que rien ne le touche,
Berce son cœur étroit !
D'un cœur qui sympathise,
Et vole aux moindres cris,
Moi, voici ma devise ,
Tout pour de vrais amis ;

UN CONSCRIT A SON AMANTE.

Romance.

Air : Connu.

ROSE, l'intention d' la présente
Est de t'informer d' ma santé ;
L'armée française est triomphante,
Et moi j'ai l' bras gauche emporté.
Nous avons eut d' grands avantages,
La mitraill' m'a brisé les os ;
Nous avons pris armes et bagages, } *Bis.*
Pour ma part, j'ai deux balls' dans l' dos.

J' suis à l'hôpital, d'où je pense
Partir bientôt pour chez les morts ;
J' t'envoi dix francs q' celui qui m' pance
M'a donné pour avoir mon corps.
J' m' suis dit : puisqu'il faut que j' file
Et q' ma Rose perd' son épouseur ;
Ca fait que j' mourrai plus tranquille,
D' savoir que j' lui laisse ma valeur.

Lorsque j'ai quitté ma vieil' mère,
Elle s' périssait sensiblement ;
A l'arrivé d' ma let' j'espère,
Quel sera morte entièrement.
Car, si la cher' femme est guérite,
Elle est si bonn' qu'elle est dans l' cas :
De s' faire mourir de mort subite,
A la nouvell' de mon trépas.

Ne m'oubli' pas ma 'p' tite Rose,
Mon bon chien, ne l'abandon' pas ;
Surtout, ne lui dis pas la chose,
Qui fait qui' ne m' reverra pas.
Lui qui s' fesait un' si grand' fête,
De m' voir revenir caporal ;
Il va pleurer comme une bête,
En apprenant mon sort fatal.

Mais y a qu' chos' qui m'enrage,
D'êtr' fait mourir loin du pays ;
Car, lorsque l'on meurt au village,
On peut dire bonsoir aux amis.
L'on a sa place derrièr' l'église,
On a son nom sur un' croix d' bois ;
Puis on espèr' que la payse,
Viendra pour prier quelquefois.

Adieu ! ma p' tite Ros', du courage,

A s' r'voir y n' faut plus songer ;
Car dans l' régiment où j' m'engage,
On n' vous accorde plus d' congé.
V'la tout qui m' tourne, je n'y vois goutte...
Ah !... c'est fini !... j' sens que j' m'en va !...
J' viens de r'cevoir ma feuill' de route,
Adieu, Rose !... adieu !... n' m'oublie pas.

QUAND DE LOIN JE TE VOIS.

Romance.

AIR : Je n'ai qu'un seul désir.

QUAND de loin je te vois,
Parcourir la montagne ;
Le vent seul accompagne,
Les doux sons de ta voix.
A ce vent qui soupire,
Ce que j'aime à redire,
Ne peux tu, sans sourire,

L'écouter une fois.
Ah, ah, ah, ah, ah, ah,
Ah, ah, ah, ah, ah, ah,
Ah, ah, ah, ah, ah, ah,
Ah,... ah,... ah,... ah,...

Quand de loin je te vois,
Te glisser sous l'ombrage,
Et te plaire aux ramages,
Des oiseaux de nos bois.
J'essaie à t'apprendre,
Un langage plus tendre ;
Ne peut-tu pour l'entendre
T'arrêter une fois ?
Ah ! ah, ah, etc.

Quand de loin je te vois
Traverser la prairie ;
Et les fleurs tant chéries,
S'effeuiller sous tes doigts.
Je me dit, doux emblême,
La verrai-je de même ;
Pour savoir si je l'aime,
S'effeuiller une fois.
Ah ! ah, ah, etc.

LES ADIEUX DU MILITAIRE.

Chanson.

Air : Le destin me dicta, etc.

Tout les braves courent aux armes,
Adieu, je quitte ce séjour ;
J'emporte au milieu des alarmes,
Le souvenir de nos amours. (*Bis.*)
Ma devise en amant fidèle :
Je prendrai madame et l'honneur !
Lorsque je combattrai pour elle, } *Bis.*
Je suis certain d'être vainqueur. }

Mon cœur toujours plein de tes charmes,
Si je pouvais dans tes beaux yeux,
Surprendre en partant, quelques larmes ;
Je partirais moins malheureux. (*Bis.*)
Sur les champs affreux du carnage,
Je verrais la mort sans pâlir ;
Il me faut bien plus de courage, } *Bis.*
Pour te quitter que pour mourrir. }

Si le sort veut que je succombe,
Celle à qui j'ai donné mon cœur,
Viendra quelquefois sur ma tombe,
Jeter une modeste fleur. (*Bis.*)
N'y mets point la rose nouvelle,
Car si ton cœur m'aime toujours,
Tu choisiras une immortelle :
C'est l'emblême de nos amours. } *Bis.*

LES GIRONDINS.

Chant Revolutionnaire Français de Fevrier 1848.

AIR : No. 20.

PAR la voix du canon d'alarme
La France appelle ses enfants ;
Allons, dit le soldat, aux armes !
C'est ma mère, je la défends.
Mourir pour la patrie, (*bis.*)
C'est le sort le plus beau,
Le plus digne d'envie !

C'est le sort le plus beau,
Le plus digne d'envie !

Nous, amis, qui, loin des batailles,
Succombons dans l'obscurité,
Vouons du moins nos funérailles,
A la France, à sa liberté !
Mourir pour la patrie (*bis.*)
C'est le sort le plus beau,
Le plus digne d'envie !
C'est le sort le plus beau,
Le plus digne d'envie !

LA FILLE DU PEUPLE.

Romance.

AIR : Ami fidèle, écho du bois sauvage.

FILLE du peuple, au chantre populaire
De ton printemps tu prodigues les fleurs.
Dès ton berceau tu lui dois ce salaire :

Ses premiers chants calmaient tes premiers pleurs.
Va, ne crains pas que baronne ou marquise
Veuille à me plaire user ses beaux atours.
Ma muse et moi nous portons pour devise : } *Bis.*
Je suis du peuple, ainsi que mes amours. }

Quand, jeune encor, j'errais sans renommée,
D'anciens châteaux s'offraient-ils à mes yeux,
Point n'invoquais, à la porte fermée,
Pour m'introduire, un nain mystérieux.
Je me disais : Tendresse et poésie
Ont fui ces murs, chers aux vieux troubadours.
Fondons ailleurs mon droit de bourgeoisie ;
Je suis du peuple, ainsi que mes amours.

Fi des salons où l'ennui qui se berce
Brille entouré d'un luxe éblouissant !
Feu d'artifice éteint par une averse,
Quand vient la joie, elle y meurt en naissant.
En souliers fins, chapeau frais, robe blanche,
Tu veux aux champs courir tous les huit jours :
Viens : tu me rends les plaisirs du dimanche.
Je suis du peuple, ainsi que mes amours.

Quelle beauté, simple dame ou princesse,
A plus que toi de décence et d'attraits ?
Possède un cœur plus riche de jeunesse,
Des yeux plus doux et de plus nobles traits ?

Le peuple enfin s'est fait une mémoire ;
J'ai pour ses droits lutté contre deux cours ;
Il te devait au chantre de sa gloire.
Je suis du peuple, ainsi que mes amours.

L'ABSENCE.

Chanson.

AIR : Tes doux jolis yeux.

REFRAIN.

Triste, chaque soir,
Dans ton vieux manoir,
Ton cœur plein d'espoir,
Palpite sans cesse.
Tu voudrais le voir
Seul, en ton boudoir,
Mirer son ivresse
Dans ton bel œil noir.

Tu lui dirais : Albert je t'aime !
Pour toi seul bat mon pauvre cœur,
Viens partager mon diadême :

J'attends de toi tout mon bonheur.
Triste, chaque soir, etc.

Tu lui dirais : que la tristesse
Impitoyable à tes amours,
A détruit ta douce allégresse
Que tu goûtais dans tes beaux jours.
Triste, chaque soir, etc.

Tu lui dirais : que la tristesse
S'évanouit en s'épanchant ;
Et que toujours l'âme s'oppresse
Au souvenir cher d'un amant.
Triste, chaque soir, etc.

Albert reviendra, jeune fille,
Chasse à jamais tes noirs chagrins ;
Le ciel, où ton étoile brille,
Te présage d'heureux destins.
Triste, chaque soir, etc.

LES ADIEUX D'UN AMI.

Romance.

Air : On n'aime bien que la première fois.

ADIEU ! vous, que je trouve aimable,
Adieu ! je pourrais vous aimer,
Je pourrais devenir coupable ;
Contre vous mon cœur doit s'armer.
Adieu ! vous, que je trouve aimable,
Pour mon repos, je vais quitter ce lieu.
Adieu ! Adieu !

Adieu ! je le dis avec peine,
Adieu ! ma plume l'a tracé ;
Oh ! mon âme était incertaine,
Quand ma bouche l'a prononcé.
Adieu ! je le dis avec peine,
Si vous voulez brûler du même feu.
Adieu ! Adieu !

Adieu ! peut-être pour la vie,
Adieu ! peut-être pour un jour ;

Je veux que l'amitié nous lie,
Je veux que ce soit pour toujours.
Adieu ! peut-être pour la vie,
Amour, amour, je vais quitter ce lieu.
Adieu ! Adieu !

SOYEZ HEUREUX.

Romance.

Air : Rien ne m'appartient sur la terre.

AUTREFOIS j'étais votre amie,
Mais ce bonheur n'a lui qu'un jour ;
Je crus ma puissance affermie,
J'espérais trop en votre amour...
Aujourd'hui, près d'une autre belle,
Vous oubliez ces tendres nœuds :
Vous l'aimez... restez-lui fidèle ; } *Bis.*
Tout vous sourit, soyez heureux ! }

Ne redoutez pas ma colère,

Ni mon extrême désespoir ;
Si cette femme sait vous plaire,
Avec bonheur je veux la voir.
Pour troubler votre douce ivresse,
Je porte un cœur trop généreux.
Ma vengeance est dans ma tendresse ;
Oubliez-moi, soyez heureux !

Quand sous mes tourments je succombe,
Le malheur qui m'a pris la main,
Sans bruit me conduit vers la tombe ;
Peut-être y serai-je demain !
Pourtant, à mon heure dernière,
Pour vous, faisant encor des vœux,
Je redirai dans ma prière :
Je meurs, je meurs, soyez heureux !

VALSE.

Romance.

Air : Connu.

QUAND vient le printemps, la verte fougère
Appelle au vallon la fraîche bergère,

Qui, comme l'oiseau, joyeuse et légère,
En chantant
S'enfuit comme le vent.
Tra la la, tra la la. (*Bis.*)

Aux feux de l'été succède l'automne ;
Flore, qui s'en va, fait place à Pomon
On vendange ici ; là-bas on moissonn
Les chansons
Animent les moissons.
Tra la la, etc.

Malgré l'aquilon, l'hiver qui s'avance
Nous invite encor aux chants, à la danse ;
Et gaîment ainsi vient, sans qu'on y pense,
Le retour
D'un charmant et beau jour.
Tra la la, etc.

Oui, pour embellir le cours de la vie,
Mêlons à nos jeux un peu de folie ;
Et forçons le temps, pour qu'il nous oublie,
A s'enfuir
Sur l'aîle du plaisir.
Tra la la, etc.

DÉSESPOIR ET COQUETTERIE.

Valse et Duo.

AIR : Connu.

Le jaloux. Quoi ! tout de bon ! avec lui vous valsez !
Vous savez que je le déteste ;
Je le proteste :
Vous m'offensez !

La coquette. Vraiment je ris d'un tel courroux ;
Rien n'est plus ridicule à vous.
Comment ! vous faites le jaloux !
Vous faites le jaloux !

Le jaloux. A mon désir cédez, je vous en prie,
Je vous supplie !
Il vient à vous, sachez le refuser.

La coquette. Quand j'ai promis.... c'est abuser....
Je suis ici pour m'amuser.

Le jaloux. Ah ! quel tourment ! quel supplice cruel !

De cette valse il faut encore
Que je dévore
L'ennui mortel !

La coquette à un tiers. Quand vous voudrez partir, me voilà prête !
Chacun s'élance : il faut suivre leurs pas.
Le jaloux. Que je m'en veux d'aimer une coquette !...
Que peut-il dire en lui parlant si bas ?

Ah ! quel tourment ! etc.

Et bien ! que sont-ils devenus ?
Juste ciel ! je ne les vois plus !
Dans l'autre salon ils ont fui ...
J'y vais courir aussi !
Observons-les un moment, en silence ...
Quelle insolence !...
De son bouquet il vient de se saisir !...
Je n'y tiens plus !... c'est trop souffrir !...
Je vais parler !... je vais agir...

La coquette. Qu'avez-vous donc ? quel transport imprévu ?...
Encore un mot, encore un geste,
Je le proteste,
Tout est rompu !

Ici je vois quel motif vous amène !...
L'engagement que j'ai pris est sacré :

Vous avez droit à la valse prochaine ;
Avec plaisir je m'en acquitterai !

Au tiers. Continuons, car j'ai trop attendu,
Et jamais, souvent je l'éprouve,
Je ne retrouve
Le temps perdu.

Le jaloux. O trahison ! quelle noirceur !
Grâce à cette feinte douceur,
Sans rien ôser lui témoigner,
Je la vois s'éloigner.
Bravons enfin tant de coquetterie,
De tyrannie !
Fuyons d'ici, fuyons-la pour jamais !
Mais que de grâces !... que d'attraits !...
Oh ! j'éprouve trop de regrets !...

Non, mon destin est de suivre ses pas !
Je sens qu'il faut, qu'il faut encore
Que je l'adore
Jusqu'au trépas !

LE FOU DE TOLÈDE.

Romance.

Air : Connu.

I

CASTIBELZA, l'homme à la carabine,
Chantait ainsi :
Quelqu'un a-t-il connu dona Sabine,
Quelqu'un d'ici ?
Chantez, dansez, villageois, la nuit gagne
Le mont Falü ;
Le vent qui vient à travers la montagne,
Me rendra fou.

Quelqu'un a-t-il connu dona Sabine,
Ma Senora ?
Sa mère était la vieille Maugrebine
D'Antequera,
Qui, chaque nuit, chantait dans la Tour-Magne
Comme un hibou.
Le vent, etc.

Vraiment, la reine eût, près d'elle, été laide,
Quand, vers le soir,

Elle passait sur le pont de Tolède,
En corset noir.
Un chapelet du temps de Charlemagne
Ornait son cou.
Le vent, etc.

Le Roi disait, en la voyant si belle,
A son neveu :
Pour un baiser, pour un sourire d'elle,
Pour un cheveu,
Infant Don Ruy, je donnerais l'Espagne,
Et le Pérou !
Le vent, etc.

Je ne sais pas si j'aimais cette dame,
Mais je sais bien
Que, pour avoir un regard de son âme,
Moi, pauvre chien,
J'aurais gaîment passé dix ans au bagne,
Sous le verrou.
Le vent, etc.

Dansez, chantez, villageois, la nuit tombe,
Sabine, un jour,
A tout vendu, sa beauté de colombe
Et son amour,
Pour l'anneau d'or du comte de Saldagne,
Pour un bijou.
Le vent, etc.

Je la voyais passer de ma demeure,
Et c'était tout.
Mais, à présent, je m'ennuie à toute heure,
Plein de dégoût,
Rêveur oisif, l'âme dans la campagne,
La dague au clou.
Le vent qui vient à travers la montagne
M'a rendu fou.

LA BRIGANTINE.

Romance.

Air : O ma Georgette.

La brigantine
Qui va tourner,
Roule et s'incline
Pour m'entraîner.
O vierge Marie,
Pour moi priez Dieu !
Adieu patrie,
Provence, adieu ! } *Bis.*

Mon pauvre père
Verra souvent
Pâlir ma mère
Au bruit du vent.
O vierge Marie,
Pour moi priez Dieu !
Adieu patrie,
Ma mère adieu !

Ma sœur se lève,
Et dit : déjà,
J'ai fait un rêve,
Il reviendra.
O vierge Marie,
Pour moi priez Dieu !
Adieu, patrie,
Ma sœur, adieu !

De mon Isaure
Le mouchoir blanc
S'agite encore,
En m'appelant.
O vierge Marie,
Pour moi priez Dieu !
Adieu, patrie,
Isaure, adieu !

LA DAME BLANCHE.

Romance.

Air : Connu.

D'ici voyez ce beau domaine
Dont les créneaux touchent le ciel ;
Une invisible châtelaine
Veille en tout tems sur ce castel.
Chevalier félon et méchant,
Qui tramez complot malfaisant,
Prenez garde, (*bis.*)
La dame blanche vous regarde,
La dame blanche vous entend.

Sous ces voûtes, sous ces tourelles,
Pour éviter les feux du jour,
Parfois gentilles pastourelles,
Redisent doux propos d'amour.
Vous, qui parlez si tendrement,
Jeune fillette, tendre amant,
Prenez garde, etc.

En tous lieux protégeant les belles,

Et de son sexe ayant pitié,
Quand les maris sont infidèles,
Elle en avertit leur moitié.
Perfide époux, cœur inconstant,
Qui trahissez votre serment,
Prenez garde, etc.

MA CABANE AU BORD DE L'EAU.

Romance.

AIR : Mon petit cœur, etc.

L'on m'avait dit : sur un autre rivage,
Tu dois choisir la paix et le bonheur ;
Dans la cité rien n'a séduit mon cœur ;
Et je reviens à mon pauvre village.
Oh ! rendez moi mon léger bateau
L'azur du lac paisible,
Et ma rame flexible ;
Oh ! rendez moi mon léger bateau
Et ma cabane au bord de l'eau. (*Ter.*)

Sous les lambris où la pourpre étincelle,
J'avais perdu ma douce liberté ;
Car au pays je laissai ma gaîté
Et je perdis tout bonheur avec elle.
Oh ! rendez moi, etc.

Le souvenir d'une sœur qui m'est chère,
Me rappelait au sein de mon hameau ;
Car chez les grands la vie est un tombeau ;
Et je reviens au foyer de mon père.
Oh ! rendez moi, etc.

incelle,

lle.

t chère,
neau;
tombeau;
ère.

EPILOGUE.

Qu'est-ce que le chant ?

Le chant, c'est le baume de l'âme,
Quand l'âme est pleine de douleurs;
C'est le cri d'amour de la femme;
C'est l'écho, la voix, le dictame,
Que Dieu fit pour charmer les cœurs !

C'est l'adieu qu'on jette au rivage,
Quand, quittant le pays natal,
On voit, dans un lointain voyage,
Un heureux ou pâle présage,
Fortune, honneur ou sort fatal !

C'est ce bruit qu'en la nuit sereine
On entend courir sur les flots;
C'est la lame battant l'arène;
C'est le vent dont la tiède haleine
Endort les joyeux matelots !

C'est le plaisir dans la souffrance ;
Dans l'angoisse c'est la gaîté ;
C'est une douce souvenance,
De bonheur, d'amour ou d'enfance ;
C'est l'espoir, c'est la volonté.

TABLE.

PAGES.

INTRODUCTION..... 3

Chansons, Romances, Duos, Etc., Etc., Etc.

A la claire fontaine, chant National Canadien,..... 5
Le véritable Amour, romance,..... 7
La Nostalgie, romance,..... 9
Verse, verse, chant bachique,..... 11
Le vieux Caporal, romance,..... 13
La Dot de l'Auvergne, chant comique,..... 15
Le Naufragé au retour, romance,..... 17
La Savoyarde, romance,..... 18
S'il est quelque demoiselle, chant comique,..... 20
Le Soldat et le bon Pasteur, romance,..... 22

PAGES

La France est belle, romance,..... 23
Jeune Fille aux yeux noirs, chanson,..... 25
Questions du jeune Savoyard, chanson,..... 26
Près du Berceau, romance,..... 29
Le Pommier Doux, chant de voyageur Canadien,..... 31
Le Citoyen, chanson,..... 33
Le Soleil de Juillet, chanson,..... 35
Je ne cherche que ta gloire, romance, (canadien,)..... 37
Bon Ouvrier, chant d'ouvrier,..... 38
La Varsovienne, chanson,..... 40
Éloge du Vin, chant bachique,..... 43
La pauvre Fille, romance,..... 45
Le Soldat Suisse, chanson,..... 47
Derrière chez nous, chant de voyageur Canadien,..... 48
Le vieux Soldat, romance,..... 51
Le chant d'Amour, barcarolle,..... 53
Après trente ans, chant militaire,..... 54
La voix de Dieu, romance,..... 56
Gai, gai, mariez-vous, ronde à l'usage des noces,..... 58
La Batelière du Rhin, barcarolle,..... 60
Le retour du Soldat, romance,..... 62
Le monde comme il est à présent, chanson,..... 63
Le Rocher de Saint-Malo, romance,..... 66
Le départ pour l'Exil, romance, (canadien,)..... 67
Le Soleil de ma Bretagne, mélodie,..... 69
Vive la Canadienne, chant de voyageur Canadien,..... 71
Le Laurier et la Rose, chanson,..... 74
Piétro, romance,..... 75
La Cloche des Ouvriers, chant d'ouvriers,..... 77
Le Touriste, chanson,..... 78
Le Rossignol, romance,..... 82

PAGES

..... 23
..... 25
..... 26
..... 29
n,..... 31
..... 33
..... 35
en,) 37
..... 38
..... 40
..... 43
..... 45
..... 47
ien,..... 48
..... 51
..... 53
..... 54
..... 56
ces,..... 58
..... 60
..... 62
..... 63
..... 66
..... 67
..... 69
lien,..... 71
..... 74
..... 75
..... 77
..... 78
..... 82

PAGES

Ma Normandie, chanson,..... 83
Noble Patron, chanson, (canadien,)..... 84
En vain de tous nos Héros, chant bachique,..... 86
Loin de mon Pays, romance,..... 87
L'Orage, romance,..... 88
Avant tout je suis Canadien, chanson, (canadien,)..... 90
Le dépit amoureux, romance, (canadien,) par N. Aubin,. 92
La prière du Chatelain, romance,..... 94
Sol Canadien, chanson, (canadien,) par Isidore Bédard,. 95
Pour un Sourire, chant Oriental,..... 97
Le Gourmand, chanson,..... 98
Les Lanciers Polonais, chanson,..... 100
L'Orpheline, romance,..... 102
Le Charme, romance,..... 104
Allons, amis, la nappe, etc., ronde de table,..... 105
La belle Françoise, chant de voyageur Canadien,..... 106
Ma Chaumière, pastorale,..... 109
Paul et Virginie, romance,..... 111
Souvenir, chanson,..... 113
Fleur de Marie, romance,..... 115
Pauvre Gaudriole, chanson,..... 117
Le p'tit bonhomme vit encore, chanson, (canadien,)..... 119
Le Gondolier, barcarolle,..... 122
Le Rêve du Mousse, romance,..... 125
A des jeunes Filles, chanson,..... 127
Je ne m'en souviens plus, chansonnette,..... 129
Chantons, chantons, etc., chant d'ouvriers,..... 131
Bonheur de se revoir, romance,..... 133
Arrêtez les Frais, chanson,..... 134
L'Amitié, chanson,..... 137
Amour, et Pauvreté, romance,..... 139

PAGES
Ma place est là-bas, romance,..... 140
Le Haut et le Bas-Canada, chanson, (canadien.)..... 142
Les grands Nez, chanson,..... 144
Bacchus et les Amours, ronde de table,..... 146
La jeune malade, romance,..... 148
L'Égalité, chanson,..... 151
La Croix de ma Mère, romance,..... 153
Je te dirai : je t'aime, romance,..... 154
Le Rosier de Mai, chant de voyageur Canadien,..... 156
Encore et Toujours, chanson,..... 158
Le bon Vivant, chanson, (canadien,)..... 160
Le Baptême du Pauvre, romance,..... 163
Guerre Américaine, 1813, chanson, (canadien,)..... 165
Les Zéphirs, romance,..... 166
Le souvenir de nos beaux jours, romance,..... 168
Le Voltigeur, 1812, chanson, (canadien,)..... 169
Les Pavés, chanson,..... 171
L'Amitié, chanson,..... 173
Les Martyrs de la Liberté, chanson,..... 174
La prière d'une Orpheline, romance,..... 176
La brune Fille des Camps, chanson,..... 178
L'Hôpital, chanson,..... 179
Laissons faire le temps, chanson,..... 181
Les Hirondelles, romance,..... 183
Le retour du Voltigeur, 1813, chanson, (canadien,)..... 185
Le Miroir de la Vérité, chanson,..... 186
Les vieux Garçons, chanson de table,..... 189
Barcarolle de la Muette, barcarolle,..... 191
L'Arabe, romance,..... 192
Le Paysan, chanson,..... 194
Les Rives du Bosphore, chanson,..... 195

PAGES

La Suisse libre, chanson, (canadien) par N. Aubin,.... 197
Le Matelot, romance,..... 199
La vengeance Corse, romance,..... 201
Si tu voulais m'aimer d'Amour, romance,..... 202
Tableau du jour de l'an, chanson,..... .. 204
Il ne faut répondre de rien, chanson,..... 206
A l'Hon. L. J. Papineau, chanson, (canadien,)..... 208
Le paysan Lucas, chanson,..... 210
Le Soldat et le Berger, duo,..... 212
Le jeune mourant, romance,..... 214
Ronde des Montagnes, chanson,..... 216
Le Sommeil du grand homme, romance,..... 217
Aux Femmes de mon pays, (canadien,) par J. Lenoir,... 219
Un souvenir a l'Hôpital, romance,..... 220
Souvenir, romance, (canadien,) par N. Aubin,..... 222
Mon pauvre Pierre, romance,..... 224
La Marseillaise, chant républicain,..... 226
Le dernier beau jour de l'Automne, chanson,..... 229
Chantez le bonheur d'être aimé, chanson,..... 231
C'est mon secret, duo,..... 232
Le vieux Sergent, romance,..... 234
Le cinq mai, 1821, romance,..... 236
Le jeune Militaire, chant comique,..... 239
Zoé, romance, par J. Lenoir,..... 242
Oui c'est toi, chansonnette,..... 243
Reposons nous ici tous deux, romance,..... 245
Le Mystère et le Bonheur, romance,..... 246
L'Accord parfait, chanson,..... 247
Prière à Marie, romance,..... 249
Le bon Garçon, chanson,..... 251
Un amour d'autrefois, romance,..... 254

PAGES

La Contredance, chanson,..... 256
Les nouveaux Époux, chanson,..... 258
Émile Debraux, romance,..... 260
Les Gueux, chanson,..... 262
Mon Village, romance..... 264
Le véritable Ami, romance,..... 266
Plus d'Espoir, romance,..... 268
Les yeux Bleus, chansonnette,..... 270
Les Laveuses du Couvent, romance,..... 271
Souvenirs du jeune âge, romance,..... 273
L'Inconstant sans le vouloir, romance,..... 274
Triste Souvenir, romance,..... 275
Virginie, romance,..... 277
Tant pis pour les gens, chanson,..... 278
De vrais Amis, chansonnette,..... 281
Un Conscrit à son Amante, romance,..... 283
Quand de loin je te vois, romance,..... 285
Les Adieux du Militaire, chanson,..... 287
Les Girondins, chant révolutionnaire,..... 288
La Fille du peuple, romance,..... 289
L'Absence, chanson,..... 291
Les Adieux d'un Ami, romance,..... 293
Soyez heureux, romance,..... 294
Valse, romance,..... 295
Désespoir et Coquetterie, valse et duo,..... 297
Le Fou de Tolède, romance,..... 300
La Brigantine, romance,..... 302
La Dame Blanche, romance,..... 304
Ma Cabane au bord de l'eau, romance,..... 305
Épilogue, par J. Lenoir,..... 307

FIN DE LA TABLE.

PAGES
..... 256
..... 258
..... 260
..... 262
..... 264
..... 266
..... 268
..... 270
..... 271
..... 273
..... 274
..... 275
..... 277
..... 278
..... 281
..... 283
..... 285
..... 287
..... 288
..... 289
..... 291
..... 293
..... 294
..... 295
..... 297
..... 300
..... 302
..... 304
..... 305
..... 307

MUSIQUE

DE LA

LYRE CANADIENNE.

LE VERITABLE AMOUR.

No. 1.
P. 7.

Doux.

Tu de-man-des, Ma - ri - e, Si l'a-mour

est men - - teur;— Si deux fois dans la

rf.

vi - e, On peut don - ner son cœur?.....

tres doux.

Non, non mon an - ge, non, non mon an - ge,

p

Ja - mais le cœur ne chan-ge, L'a-mour d'un jour,—

rall. *graciozo.* *In Tempo.*

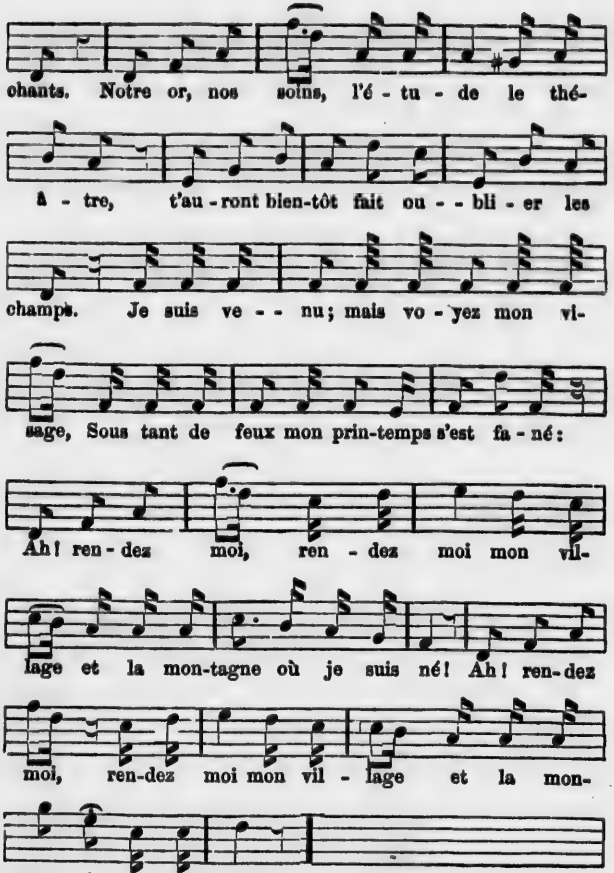
L'a - mour d'un jour,— Ce n'est pas de l'a - mour.—

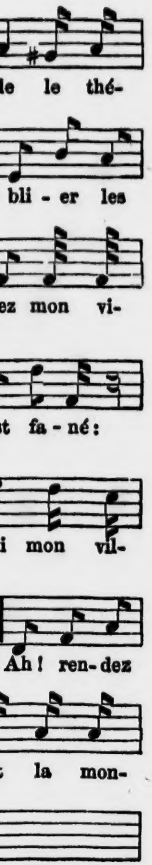
LA NOSTALGIE.

No. 2.
P. 9.

Vous m'a - vez dit: à Pa - ris, jeu-ne

pâ - tre, viens, suis nous, cède à tes no - bles pen-

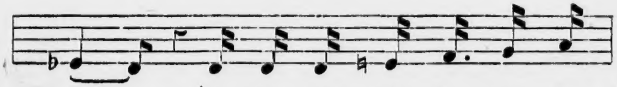

chants. Notre or, nos soins, l'é - tu - de le thé-
â - tre, t'au - ront bien-tôt fait ou - - bli - er les
champs. Je suis ve - - nu; mais vo - yez mon vi-
sage, Sous tant de feux mon prin-temps s'est fa - né:
Ah! ren - dez moi, ren - dez moi mon vil-
lage et la mon-tagne où je suis né! Ah! ren-dez
moi, ren-dez moi mon vil - lage et la mon-
tagne où je suis né!

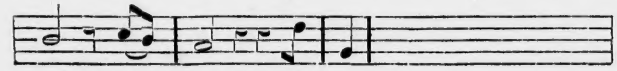


LE VIEUX CAPORAL.

No. 3.
P. 13.

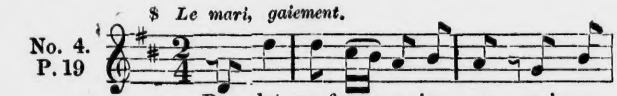
En a - -vant par - tez ca - ma-
ra - des L'ar-me au bras, le fu - sil char - gé J'ai ma
pi - pe et vos em - bras - - - - - sa - des ve-
nez me don - ner mon con - - gé. J'eus
tort de vieil - lir au ser - - vi - ce Mais pour vous
tous, jeu - nes sol - dats. J'é - tais un pè - re à l'e - xer-
ci - - ce j'é - - - tais un pè - re à l'e- -xer-
ci- -ce. Cons-crits au pas, ne pleu - rez
pas ne pleu - rez pas, mar - chez au

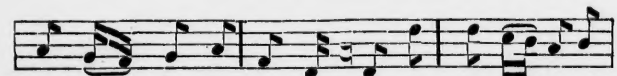


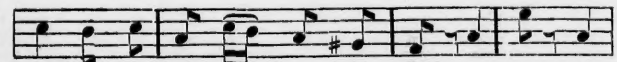


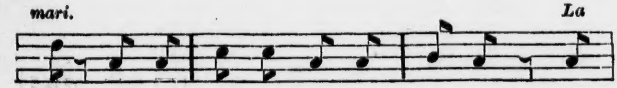
LA DOT DE L'AUVERGNE.

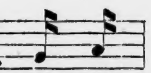
No. 4.
P. 19



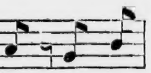




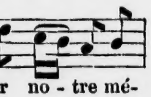




pas, au

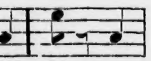


ous, moi qua-



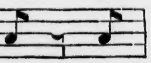
r no - tre mé-

La femme. *Le*

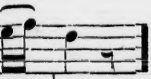


inq sous? cinq

La



ge, cinq



ons nous?